ARIANE

8° Y2
66128

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ŒUVRES DU MÊME AUTEUR

VOYAGE IDÉAL EN ITALIE, 1 vol.

PETITE VILLE, 1 vol.

LES BERGERIES, 1 vol.

LA PERSE EN AUTOMOBILE, 1 vol.

NOTES SUR L'AMOUR, 1 vol.

LA RÉVOLUTION RUSSE (mars 1917-juin 1918), 4 v.

LES CENT QUARANTE-QUATRE QUATRAINS AUTHENTIQUES D'OMAR KHAYYAM, traduits littéralement du persan en collaboration avec MIRZA MUHAMMAD; édition à tirage restreint décorée de motifs persans (à la *Sirène*), 1 vol.

EN PRÉPARATION A LA SIRÈNE

TSAR SALTAN, traduit littéralement de POUCHKINE, illustré et décoré par Mme GONTCHAROVA, 1 volume in-4° carré.

NOTES SUR L'AMOUR, avec vingt-et-un dessins de Pierre BONNARD, 1 vol.

CLAUDE ANET.

ARIANE,

JEUNE FILLE RUSSE.

NOUVEAU TIRAGE

ROMAN.

PARIS,
AUX ÉDITIONS DE LA SIRÈNE,
N° 7, RUE PASQUIER, N° 7.
M. DCCCC. XX.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS

PREMIÈRE PARTIE

(EN MANIÈRE DE PROLOGUE)

§ I. De l'hôtel de Londres au gymnase Znamenski

Un ciel d'une limpidité presque orientale, un beau ciel clair, lumineux, bleu comme une turquoise de Nichapour, s'étendait au-dessus des maisons et des jardins de la ville encore endormie. Dans l'aube et le silence on entendait seulement les cris des moineaux qui se pourchassaient sur les toits et sur les branches des acacias, les roucoulements voluptueux d'une tourterelle au faîte d'un arbre et, au loin, le bruit aigu que faisaient, par moment, les essieux d'une charrette de paysan avançant avec lenteur sur les pavés irréguliers de la Sadovaia, la grande rue de la ville et la plus élégante. Près de la place de la cathédrale, immense, poussiéreuse, déserte, une clôture en bois fermait la cour de service de l'hôtel de Londres, dont la plate et longue façade de trois étages, bâtie en pierres grises et maussade comme un jour d'automne pluvieux, s'alignait sur la Sadovaia, sans balcons, sans pilastres, sans colonnes, sans ornements.

L'hôtel de Londres, le premier de la ville, était renommé pour sa cuisine. La jeunesse dorée, les officiers, les industriels

et la noblesse patronnaient son restaurant célèbre où un orchestre composé de trois juifs maigres et de deux Petits-Russiens, jouait, après-midi et soir jusque tard dans la nuit, de médiocres pots-pourris d'*Eugène Onéguine* et de *la Dame de Pique,* de mélancoliques chansons populaires et des airs tziganes aux rythmes heurtés. Que de parties de plaisir s'étaient données dans ce restaurant à la mode, que de soupers brillants, que d' « orgies » pour employer l'expression en usage chez nous lorsqu'on parlait des fêtes de l'hôtel de Londres !

Le restaurant de l'hôtel se composait de deux salles inégalement grandes. Mais il n'avait point de cabinets particuliers. Aussi les gens désireux de souper à l'écart de la foule prenaient-ils au premier étage des chambres avec salon que Léon Davidovitch, le portier de l'hôtel, gardait toujours libres pour ses clients.

Ce Léon, un juif aux yeux étroits et morts, était l'autocrate de la maison et une des figures les plus connues de la ville. Les notabilités de la province recherchaient son amitié et s'arrêtaient dans le vestibule pour échanger avec lui quelques phrases aimables. Léon était discret et à combien faut-il estimer le silence et les bonnes grâces du portier d'un hôtel aussi connu? Combien de billets roses et même de billets de vingt-cinq roubles n'avait-il pas acceptés silencieusement sans que sa figure pâle ma-

nifestât la moindre émotion, billets que lui glissait la main fiévreuse d'un homme ému à l'idée de trouver un asile pour un rendez-vous galant? Il faut croire que le nombre des gens tenant à assurer le secret de leur bonheur était grand puisque Léon Davidovitch ne possédait pas moins de trois maisons. Cela prouve que l'argent affluait dans la ville, se gagnait sans peine, se dépensait avec joie, et que la vie y était ardente comme les jours brûlants de l'été dans les plaines de ce gouvernement du sud dont elle était la capitale. Tout homme qui s'enrichissait dans la province, que ce fût dans les mines, dans l'industrie ou dans l'agriculture, ne cessait de penser aux fêtes inoubliables de l'hôtel de Londres et aux vins de France qu'il y boirait en compagnie de femmes aimables.

Une des trois maisons de Léon Davidovitch était située dans une rue écartée des faubourgs, non loin de la chaussée où, au crépuscule et dans la nuit, les beaux trotteurs, gloire de notre province, emmenaient des couples avides de filer aussi vite que le vent sur une route plate, unie et bien entretenue. Cette maison ne comprenait qu'un étage sur rez-de-chaussée. Léon comptait l'habiter un jour. Pour l'instant, il avait meublé le premier étage et y avait installé une vieille femme rébarbative. Nombre de personnes avaient demandé à le louer, car les appartements étaient rares dans la ville

qui s'était développée avec une rapidité extraordinaire au cours de ces dernières années. La réponse de la mégère avait toujours été la même : l'appartement était retenu. Pourtant aucun locataire n'arrivait et les âmes simples se demandaient pourquoi Léon renonçait à un loyer avantageux. Les autres hochaient la tête. Le fait est qu'on voyait souvent, au soir, un équipage s'arrêter à la porte de la petite maison et, entre les rideaux pourtant soigneusement clos des fenêtres, filtraient des rais de lumière tard dans la nuit.

A l'heure matinale où commence ce récit, à l'aurore d'une chaude journée de la fin mai, la grande porte de l'hôtel de Londres était fermée et l'électricité éteinte depuis longtemps au restaurant et dans le vestibule. La petite porte en bois pratiquée dans la clôture de la cour de service s'ouvrit en grinçant. Une jeune fille se montra sur le seuil et s'arrêta, un instant, hésitante.

Elle portait l'uniforme du plus connu des gymnases de la ville, une simple robe brune, avec un tablier de lustrine noire. Elle en avait agrémenté la sévérité par un col blanc de dentelle qui paraissait un peu froissé et, contre la règle, la robe était légèrement décolletée et laissait voir, dans sa grâce délicate, un cou allongé sur lequel se balançait avec un léger mouvement une tête petite, coiffée d'un chapeau de paille

blanc aux larges ailes qu'un ruban noir noué sous le menton rabattait sur les côtés. La tête se pencha vivement pour inspecter la rue déserte. La jeune fille, après cet arrêt d'une seconde, descendit sur le trottoir. Apparut derrière elle une seconde jeune fille, plus âgée de quelques années, blonde un peu molle, un peu lourde d'allure, vêtue d'une jupe de soie noire et d'une blouse de batiste sous un manteau léger de demi-saison.

La jeune fille en uniforme de gymnasiste s'étira, leva la tête vers le ciel, aspira une bouffée d'air pur comme un verre d'eau fraîche et, riant, dit :

— Quel scandale, Olga, il fait grand jour!

— Depuis longtemps, je voulais rentrer, fit celle-ci sur un ton grognon. Je ne sais pourquoi tu tardais tant... Ou plutôt je le sais bien. Et il faut que je sois à dix heures au bureau! J'aurai une scène de ce tyran de Pétrof. Et puis j'ai bu trop de champagne...

La gymnasiste la regarda avec pitié, haussa l'épaule gauche d'un geste qui lui était familier, et ne répondit pas. Elle allait à pas rapides, d'une démarche légère et heureuse, faisant claquer sur l'asphalte du trottoir les talons trop hauts de ses souliers découverts, la tête libre, regardant autour de soi, toute à la joie de trouver au sortir d'une pièce pleine de fumée la clarté

inattendue d'une aube printanière. Elles traversèrent en diagonale la vaste place de la cathédrale et se séparèrent après avoir pris rendez-vous pour le soir.

La gymnasiste suivit une rue à gauche de la cathédrale. Soudain elle entendit derrière elle un bruit de pas précipités et se retourna. Un grand étudiant en uniforme, la pioche et le pic brodés en or sur le galon de la casquette, courait pour la rejoindre.

Elle s'arrêta. Son visage prit une expression de dureté, ses longs sourcils se froncèrent, et l'étudiant qui avait les yeux fixés sur elle se troubla aussitôt. Avec une extrême nervosité, il dit :

— Pardonnez-moi, Ariane Nicolaevna... j'ai attendu que vous fussiez seule... Je ne pouvais vous quitter ainsi... Après ce qui s'est passé...

D'une vois sèche, elle l'interrompit :

— Que s'est-il passé, je vous prie ?

Le désarroi du jeune homme atteignit à son comble.

— Je ne sais, balbutia-t-il, je ne sais comment vous dire... Il me semblait... Vous m'en voulez, n'est-ce pas? Je suis au désespoir... J'aime mieux le savoir tout de suite... On ne peut vivre ainsi, conclut-il, tout à fait décontenancé.

— Je ne vous en veux de rien, répondit nettement Ariane Nicolaevna. Sachez-le une fois pour toutes: je ne me repens ja-

mais de ce que j'ai fait. Mais souvenez-vous aussi que je vous ai interdit de m'aborder dans la rue... Je suis surprise que vous l'ayez oublié.

Sous le regard glacé de la jeune fille, il hésita un instant, puis, tournant sur ses talons, s'éloigna sans mot dire.

Quelques minutes plus tard, Ariane Nicolaevna arrivait devant une grande maison en bois. Des boutiques en occupaient le rez-de-chaussée. Elle monta au premier et unique étage, tira une clef de son sac à main et avec précaution ouvrit la porte.

Le silence de l'appartement n'était troublé que par le tic-tac d'une grande pendule accrochée au mur de la salle à manger. Sur la pointe des pieds, la jeune fille traversa un long couloir et poussa la porte d'une chambre où sur un lit étroit dormait, bouche ouverte, une jeune femme de chambre à demi habillée.

— Pacha, Pacha, dit-elle.

La servante, réveillée en sursaut, voulut se lever.

— Tu m'appelleras à neuf heures, fit Ariane en la repoussant sur le lit, à neuf heures, tu m'entends. J'ai un examen ce matin.

— Bien, bien, Ariane Nicolaevna, je n'oublierai pas... Mais il fait grand jour. Comme vous rentrez tard! Pour l'amour de Dieu, je vous prie, prenez soin de vous. Laissez que je vienne vous déshabiller,

ajouta-t-elle en faisant encore un effort pour se lever.

— Non, Pacha, ne te dérange pas. Dors encore un peu. Grâce à Dieu, je sais m'habiller et me déshabiller seule. C'est nécessaire dans la vie que je mène, jeta-t-elle en riant.

Quelques instants après, tout reposait dans la grande maison de la Dvoranskaia.

A dix heures du matin, ce même jour, dans le gymnase célèbre dirigé par Mme Znamenskaia, le professeur d'histoire, Paul Paulovitch, assisté de deux autres professeurs, faisait passer l'examen de sortie à ses élèves.

Dans la vaste pièce, claire et nue, aux larges fenêtres, une vingtaine de jeunes filles étaient réunies. C'était, entre elles, des bribes de conversation à voix basse, des remarques chuchotées, de brèves phrases échangées avec fièvre. Des yeux vifs brillaient dans des visages pâles; quelques élèves feuilletaient avec hâte le manuel d'histoire; d'autres suivaient avec passion ce qui se passait sur l'estrade.

L'interrogatoire durait cinq minutes sur un sujet tiré au hasard et, pendant ce temps, l'élève qui devait passer l'examen à la suite réfléchissait, assise à une petite table voisine. Ariane Nicolaevna attendait son tour et froissait entre ses doigts le billet

qu'elle venait de prendre devant Paul Paulovitch.

Deux heures de sommeil avaient suffi à rendre à son teint une fraîcheur quasi enfantine. Ses yeux gris clair, plutôt petits, s'abritaient sous de longues arcades sourcilières qui se rejoignaient presque à la naissance du nez, lequel était droit, net et régulier. La bouche délicatement dessinée était fermée. Ariane ne s'absorbait pas dans la méditation du sujet sur lequel elle allait être interrogée, mais écoutait l'élève qui, debout devant les examinateurs, ne donnait que des réponses embarrassées. Les yeux gris sous les sourcils noirs pétillaient et il était visible qu'Ariane faisait effort pour ne pas voler au secours de sa camarade.

Une surveillante assise à l'écart tira sa montre et sortit. Deux minutes plus tard, elle rentrait escortant Madame la Directrice. Les examinateurs s'empressèrent, offrant leur siège. Mme Znamenskaia d'un geste les remercia et prit, un peu en arrière, la chaise de la surveillante.

Dans la salle, un murmure avait couru de bouche à bouche. Les jeunes filles à voix basse se communiquaient leurs impressions.

— Une fois de plus, la voilà.

— Elle est toujours présente quand Ariane est interrogée.

— C'est un scandale, elle la protège.

Cependant, à peine la directrice était-elle assise, Paul Paulovitch frappa timidement quelques petits coups sur la table et dit à l'élève :

— Je vous remercie.

La jeune fille descendit de l'estrade, regagna sa place, et sa figure rougissante disparut dans son mouchoir.

D'une voix hésitante, le professeur appela :

— Koustnetzova.

Ariane s'approcha.

Les yeux baissés, le professeur demanda :

— Quel est votre sujet?

— « Monseigneur Novgorod la Grande ».

Et, sans attendre qu'on l'interrogeât, Ariane commença son exposé. Elle parlait avec une justesse d'expression qui étonnait. La question la plus embrouillée devenait claire lorsqu'elle la traitait; le sujet le plus confus semblait facile. Elle classait chaque chose suivant son importance relative et, sans se perdre dans les détails, traçait un tableau lumineux où chaque fait s'ordonnait à son plan.

Les examinateurs prenaient à l'entendre le plaisir qu'on a à écouter un grand artiste dans un concert. Paul Paulovitch maintenant ne la quittait pas des yeux, et sur la figure impassible de la directrice on lisait l'intérêt avec lequel elle suivait la parole souple et précise d'Ariane Nicolaevna. Dans

la salle, tous les visages étaient tournés vers l'estrade.

— C'est cinq avec une croix, disait l'une.

— Le prix d'excellence et la médaille d'or, murmurait une autre.

— Regarde Paul Paulovitch, chuchotait une troisième. C'est clair. Il l'adore.

— Il y a longtemps que je le sais, répondit une jeune fille pâle et sérieuse.

Les cinq minutes écoulées, Paul Paulovitch interrompit Ariane Nicolaevna.

— Cela suffit, Koustnetzova, nous vous remercions.

La jeune fille descendit de l'estrade. Un des examinateurs se pencha vers son collègue :

— C'est une enfant de génie, fit-il à voix basse.

Une heure plus tard, l'examen était terminé. Tandis que les élèves quittaient la salle, Ariane Nicolaevna restait à causer avec la directrice. Leur entretien se prolongea. Elles étaient seules maintenant. Enfin, dans un mouvement de tendresse qui stupéfia la jeune fille, Mme Znamenskaia se pencha vers elle, l'embrassa et lui dit :

— Où que vous soyez, Ariane, n'oubliez pas que je suis votre amie.

Puis elle la quitta.

Dans le vestibule deux jeunes filles attendaient Ariane Nicolaevna. Elles chucho-

taient avec de petits rires vite étouffés. L'une d'elles était grande, maigre, pâle, avait les yeux brillants et des mouvements saccadés. L'autre était laide, l'œil petit, le nez épaté, mais coquette et trémoussante. Elles avaient l'une et l'autre assez mauvaise réputation; on leur voyait parfois des bijoux dont l'origine paraissait suspecte, car elles appartenaient à des familles de la petite bourgeoisie sans fortune. Elles accostèrent Ariane, et, tout en marchant, la caressaient, la félicitaient, lui adressaient mille compliments.

— Ecoutez, Ariane, dit la plus grande, ne voulez-vous pas venir souper avec nous ce soir? Nous avons une partie arrangée... C'est dans la nouvelle maison de campagne que Popof vient d'acheter (ce Popof était le plus riche marchand de la ville, homme d'âge mûr et d'aspect assez repoussant)... Il l'a arrangée d'une façon fort originale. Imaginez-vous qu'il n'y a pas un siège dans la maison. Rien que des divans. Il faut voir cela, je vous assure.

La petite intervint, très excitée.

— Il y a des musiciens qu'il cache dans une pièce voisine: on les entend et ils restent invisibles. Et puis il a une invention tout à fait originale. On est éclairé par des bouts de bougies qui s'éteignent peu à peu, l'un après l'autre.

Ariane demanda :

— Et qui est-ce qui soupe sur ces divans? Je ne me vois pas à côté de Popof.

— Des amis à lui, très charmants. Du reste, pourquoi ne voulez-vous pas aller chez Popof? Il est amoureux fou de vous, ma chère; il ne rêve et ne parle que d'Ariane Nicolaevna. Il faut nous accompagner, absolument.

— Grand merci, dit Ariane. Popof est horrible.

— Mais quel esprit! Et puis, entendez-le chanter... Il est étourdissant, vous ne le reconnaîtriez pas.

— Il chantera sans moi, répondit Ariane qui s'arrêta, car je ne verrai ni sa maison de campagne, ni ses divans, ni ses bouts de bougies, pas plus ce soir que demain. Dites-le-lui de ma part.

— Mais il va mourir de désespoir.

— La vodka le consolera.

Elle quitta les jeunes filles qui continuèrent leur chemin, très agitées par ce refus et causant avec animation entre elles.

La plus grande dit :

— Elle se fait prier, c'est ridicule.

Et la petite:

— Popof ne sera pas content.

Ariane entra dans un jardin assez exigu, qui n'était plutôt qu'une allée d'arbres et de rosiers, le long de la rue. Fiévreux, s'y promenait Paul Paulovitch. C'était un être doux, inoffensif, rêveur et généreux, effrayé

de toutes choses et surtout d'être en tête à tête avec Ariane Nicolaevna, bien que deux ou trois fois par semaine, ils se retrouvassent dans ce petit jardin après les cours. Mais à chaque fois Paul Paulovitch était paralysé par une émotion qui lui laissait à peine la faculté de parler. Ce jour-là Ariane, au sortir de la brève conversation avec ses deux compagnes, paraissait irritable, ce qui ne fit qu'ajouter au désarroi du professeur. Il eut pourtant l'audace de lui proposer de s'asseoir sur un banc à l'écart. Elle refusa, elle était déjà très en retard et arriverait à la maison le déjeuner fini.

Il l'accompagna, la complimentant sur son examen, répétant l'appréciation flatteuse d'un des examinateurs : « Enfant de génie ».

Ariane, dont la tête légère oscillait légèrement sur son cou mince, se redressa et murmura :

— Enfant! quel impertinent! J'ai dix-sept ans.

Puis elle retomba dans le silence. Gêné, le professeur finit par se taire aussi. Ils allaient rapidement par des rues peu animées. La chaleur était forte déjà, pour la première fois de l'année, et annonçait l'été brûlant du sud.

Ils arrivèrent ainsi à la Dvoranskaia devant la maison où habitait Ariane Nicolaevna. Paul Paulovitch était pâle plus qu'à

l'ordinaire; il fit un effort et commença une phrase.

Ariane l'interrompit:

— Savez-vous à quoi je pense, Paul Paulovitch? J'ai l'air préoccupé, mais je suis heureuse à un point incroyable. Devinez-vous pourquoi?... Non?... Eh bien, je vais vous le dire. Je ne pense qu'à une chose... Dans quelques minutes, je serai dans ma chambre. Je trouverai sur mon divan une belle robe blanche, garnie de broderies d'Irlande, et décolletée. Et Pacha — vous connaissez Pacha? elle m'adore, tout ce que je fais est bien à ses yeux — Pacha aura rangé avec la robe des bas de soie blancs, et, près du divan, des souliers blancs découverts. Alors, Paul Paulovitch, je me déshabillerai des pieds à la tête; je jetterai à terre cet affreux uniforme de gymnase, cette robe brune que je n'ai pas quittée depuis trois ans. Je danserai dessus; je la piétinerai; j'embrasserai Pacha... Je ne pense qu'à cela. Je suis libre, libre! Réjouissez-vous avec moi.

Elle lui tendit les deux mains. Paul Paulovitch l'écoutait et sa figure montrait le combat de sentiments divers. La joie de la jeune fille, sa voix seule le grisaient; et pourtant il sentait en lui une sourde tristesse.

Déjà Ariane l'avait quitté et gravissait le perron. Sur la porte, elle se retourna :

— Si vous n'avez rien de mieux à faire, venez souper ce soir au jardin Alexandre.

Elle disparut. Paul Paulovitch restait immobile sur le trottoir.

§ II. Tante Varvara

Dans la grande salle à manger, au moment où Ariane entra, quelques personnes étaient assises à une longue table que présidait tante Varvara. C'était une femme d'une quarantaine d'années, au visage asymétrique, dans lequel on ne voyait tout d'abord que deux grands yeux noirs, fort beaux, qui suffisaient, à eux seuls, à justifier l'opinion courante dans la ville: « Varvara Petrovna est une femme séduisante. » Elle était coiffée avec coquetterie. Une raie sur le côté partageait ses cheveux bruns légèrement ondulés. Sa bouche était aussi bien dessinée que celle de sa nièce, mais les dents étaient médiocres. Varvara Petrovna qui le savait s'arrangeait pour sourire de ses lèvres fermées et de ses yeux bruns qui s'éclairaient. « Elle est irrésistible, » disaient alors ses familiers. Elle était restée mince. « Quand tante Varvara passe dans la rue, racontait Ariane, les gens qui la suivent croient avoir devant eux une jeune fille. » Elle s'habillait, même chez elle, sans le moindre laisser-aller, chose rare en Russie. Elle se chaussait avec élégance; ses mains étaient soignées, son linge fin, et, au dehors, elle portait immuablement un costume tailleur d'étoffe noire, œuvre d'un bon couturier de Moscou.

La vie de Varvara Petrovna était un sujet d'intérêt inépuisable pour les habitants de la ville. De son passé, on se rappelait qu'elle avait quitté sa famille à la suite d'incidents restés obscurs pour faire ses études de médecine en Suisse, puis qu'elle était revenue en Russie comme médecin de zemstvo au bourg d'Ivanovo dans notre gouvernement.

A ce moment, on s'occupait chez nous de sa sœur plus jeune et fort belle, Véra, dont le célèbre romancier Kovalski qui passait l'hiver dans la ville était éperdûment épris. Alors qu'on attendait l'annonce du mariage de la jeune fille avec l'écrivain, celui-ci gagna brusquement la Crimée, et celle-là Ivanovo. Elle se cacha chez sa sœur. Personne ne la vit pendant six mois. Puis elle partit pour Paris où un an plus tard elle épousa un ingénieur, Nicolas Kousnetzof, que ses affaires appelaient souvent en France.

Peu après son départ d'Ivanovo, on découvrit que la maison de Varvara abritait un hôte de plus, un bébé dont Varvara disait qu'il était l'enfant délicat d'une amie à elle confié. Cette petite fille n'avait pas été baptisée à l'église du village et, lorsqu'elle eut dix-huit mois, Varvara l'emmena à l'étranger où elle séjourna quelque temps auprès de sa sœur Véra, mariée.

Elle en revint seule. A ce moment, il arriva dans la vie de Varvara un événe-

ment qui en modifia le cours. Elle se trouva appelée une nuit auprès d'un des plus grands propriétaires de Russie, le prince Y... qui, par hasard, passait un mois dans un bien voisin. Elle lui sauva la vie. Le prince se l'attacha, l'emmena en Europe et la garda près de lui jusqu'à sa mort qui survint sept ans plus tard. Varvara Petrovna regagna alors son pays natal, avec une fortune de cent mille roubles, une pension de dix mille roubles, et riche enfin de mainte expérience faite au cours de la vie brillante qu'elle avait menée en Occident. Elle acheta une maison à la Dvoranskaia.

Il semblait qu'elle n'eût jamais quitté la Russie. Elle possédait, comme si elle l'eût toujours pratiqué, l'art de passer le temps à ne rien faire, et trouvait les journées trop courtes sans avoir de quoi les remplir. Elle ne sortait guère de la ville; à peine résidait-elle un mois d'été dans une petite propriété qu'elle avait acquise sur les bords du Don, pour avoir du lait, des œufs et des légumes frais. Pendant les années de servitude auprès du prince, elle avait épuisé jusqu'au dégoût le désir de voyager, si tenace chez les Russes. Elle regardait sa vie passée comme on regarde un décor de théâtre, peut-être admirable, mais dans lequel on ne songe pas à organiser son existence. On y reste quelques instants sous les feux d'une lumière artificielle et devant les yeux de mille spectateurs; puis, après la représenta-

tion, on rentre chez soi et on ferme sa porte.

C'est ce que fit Varvara Petrovna, mais elle entre-bâilla la porte pour les amis assez nombreux, il est vrai, qu'elle eut bientôt dans la ville. Elle y était installée depuis cinq ans, quand sa sœur Véra Koustnetzova mourut de la poitrine à San-Remo. Elle y était seule avec sa fille Ariane. Kousnetzof accourut de Pétersbourg, ramena sa fille en Russie et, ne sachant qu'en faire, proposa à sa belle-sœur de la prendre chez elle.

Lorsque cette nouvelle arriva à la maison de la Dvoranskaia, les familiers de Varvara, parlant entre eux, décidèrent sans hésitation qu'elle refuserait. Comment accepterait-elle de se charger, libre comme elle était, de l'éducation d'une enfant qu'elle connaissait à peine? Les amis de Varvara se trompaient; à peine eut-elle reçu la lettre de son beau-frère que, sans prendre le temps de réfléchir, elle télégraphia à Pétersbourg qu'on lui envoyât sa nièce.

Quand Ariane s'installa chez sa tante, c'était une fillette de quatorze ans et demi, qui, de corps et d'esprit, passait son âge. Elle était mince extrêmement, mais déjà formée, les bras pleins et la figure sérieuse; le regard direct avait quelque chose d'agressif.

— A qui diable ressembles-tu? lui dit Varvara Petrovna. Tu as la bouche de notre

famille, mais tu ne seras pas aussi belle que ta mère. Et d'où te vient cette façon de regarder les gens? A qui as-tu pris ces yeux? Pas à ton père, en tout cas; il est mou et blond. Tu n'as pas un trait de commun avec lui... Du reste, je te félicite, car tu sais ce que j'en pense...

Telle était la façon de parler de Varvara Petrovna. Les yeux de la jeune fille s'illuminèrent, mais elle ne répondit pas.

— Enfin tu me plais. J'avais peur que tu ne fusses restée une gamine; mais je vois que tu es une jeune fille. Nous pourrons causer librement.

La présence de cette enfant n'amena, en effet, aucun changement dans l'existence de Varvara Petrovna. Celle-ci considéra dès le premier jour, malgré la disparité des âges, Ariane comme une amie plutôt que comme une nièce dont elle devait assurer l'éducation.

Varvara, à peine éloignée de sa famille, avait pris l'habitude et le goût de la liberté et avait jugé qu'elle pouvait disposer d'elle-même à son gré. Puisque la nature a attaché au commerce des sexes un secret et vif plaisir, pourquoi s'en priver? Dans son intelligence raisonneuse d'étudiante, elle ne trouvait aucune raison de se refuser des joies si saines. Elle avait eu des amants à l'Université; de retour au pays, elle en avait trouvé même à Ivanovo. Pendant ses voyages à l'étranger avec le prince, elle

avait eu mainte occasion de faire des études comparatives sur les mérites des Occidentaux et, revenue à la ville natale, elle continuait à vivre selon ses goûts. Elle comprenait mal que l'on attachât au don de soi l'importance que tant de personnes exaltées lui prêtent. En un mot, elle regardait l'amour à la façon des hommes. Elle prenait un amant quand l'envie lui en venait et le quittait lorsqu'elle en trouvait un autre plus à sa fantaisie. Elle n'imaginait ni que l'on s'unît dans des transports de passion, ni que l'on se séparât dans les larmes. A ses yeux, l'amour n'était pas une maladie; une rupture n'entraînait pas un drame. Elle agissait avec tant de naturel que ses amants ne concevaient pas qu'ils eussent le droit de lui demander plus qu'elle ne leur donnait. Elle ne les quittait du reste pas, et les rapports d'amitié succédaient, sans éclat et sans secousses, à ceux plus intimes de l'amour. A l'occasion, elle ne se refusait pas aux revenez-y. Dans les premières années de son installation, elle fut obligée d'aller à plusieurs reprises à Pétersbourg et à Moscou. Elle y avait des amis anciens et descendait chez eux. Au retour, elle racontait son voyage et le plaisir qu'elle en avait eu, sans que l'amant en titre s'en formalisât.

Comme on voit, Varvara Petrovna était une femme saine et bien équilibrée. Ses sens auxquels elle ne refusait rien ne l'en-

traînaient qu'à mi-chemin des passions. Elle leur laissait la bride sur le cou; ils ne s'emportaient pas.

Sa morale de l'amour, car elle en avait une, était commandée par deux principes. Elle restait fidèle à son amant jusqu'au jour où un homme nouveau l'attirait. Elle s'en confessait aussitôt, car elle n'eût pas compris le partage. Elle était la femme d'un seul homme; seulement elle le changeait souvent. Aussi n'avait-elle jamais trompé personne. Pour tromper un homme, il faut l'aimer, lui être attachée par des liens sentimentaux. Or Varvara n'avait vu jusqu'alors dans ses amants que des amis d'un sexe complémentaire et les rapports qu'elle établissait entre eux et elle étaient précisément définis. Elle se flattait volontiers d'avoir ainsi remis l'amour à la place exacte qu'il doit occuper. Il ne montait pas plus haut qu'à mi-corps.

— Vois-tu, ma chère, disait-elle à Ariane Nicolaevna (celle-ci n'avait guère que quinze ans et demi), l'amour est une chose délicieuse, si on sait l'accepter tel qu'il est. Mais le romanesque est à la source de tous les maux... Du reste je ne crois pas que tu sois menacée de cette dangereuse folie. Tu as une bonne tête sur tes épaules et tu ne t'égareras guère.

La jeune fille souriait de ce sourire fermé qui était le sien et qui ne laissait rien deviner de sa pensée.

Le second principe de Varvara Petrovna était que l'argent ne doit pas être mêlé à l'amour. La morale de beaucoup de femmes russes est sur ce point celle de Varvara. Où l'argent ne joue aucun rôle, tout est bien et, quoi qu'on fasse, si l'on est désintéressée, on reste une honnête femme. A l'argent commence l'immoralité. Aussi, alors que, jeune fille, elle avait à peine de quoi vivre à Genève, Varvara n'aurait pas accepté un dîner ou un billet de tramway de son amant, fût-il riche. Elle y mettait, comme tant de ses compatriotes, un peu d'affectation.

Quand Ariane arriva de Pétersbourg, l'ami de Varvara était un avocat célèbre d'une ville voisine qui venait deux fois par semaine au chef-lieu de la province pour ses affaires. Il logeait alors chez Varvara où il avait sa chambre. Puis Ariane avait vu un ingénieur lui succéder. Extérieurement, tout se passait avec convenance. Mais Varvara Petrovna ne manquait jamais de raconter à sa nièce devenue sa confidente les mérites, les défauts et les particularités de ses amants.

— Je te rends un grand service, disait-elle parfois. Tu ne te mettras pas en tête des idées folles. Tu verras les choses sous leur vrai jour et plus tard tu me remercieras.

Mais, depuis un an, un changement s'était produit dans la vie de Varvara. A passé

quarante ans, elle s'était éprise d'un docteur dont la beauté faisait des ravages dans la ville. Au début, Varvara avait accepté Vladimir Ivanovitch comme elle en avait pris tant d'autres. L'ingénieur avait été congédié sans autre forme de procès et Vladimir Ivanovitch lui avait succédé. Les six premiers mois furent enchanteurs, mais à ce moment-là Varvara s'aperçut de la naissance en elle d'un sentiment qu'elle ignorait. Elle aimait. Cette découverte la plongea à la fois dans le désespoir et dans le ravissement. Il lui semblait qu'elle faisait banqueroute à toute sa vie. Elle ne se reconnaissait plus elle-même. Comme un homme qui tombe dans un marais et sent le terrain manquer sous ses pieds, elle ne savait où se raccrocher. Et en même temps, une félicité inconnue la possédait; un flot de joie montait en elle. Elle rêvait comme une amoureuse de dix-sept ans.

— Ah! disait-elle à Ariane, je ne savais pas ce qu'était le bonheur. J'ai eu dix-huit amants, que dis-je des amants? c'était des amis, rien de plus. Et voici, j'arrive à quarante ans et je rencontre Vladimir!... Dire qu'il vivait à côté de moi, et que je ne le connaissais pas... Je ne puis me le pardonner. Ah! si tu savais ce qu'est cet homme!...

Elle n'en finissait pas. La jeune fille l'écoutait en silence, souriant encore, mais

cette fois-ci ses dents mordillaient sa lèvre inférieure.

Ayant connu l'amour, Varvara en sentit bientôt les orages. Elle crut s'apercevoir que Vladimir Ivanovitch n'avait plus pour elle les mêmes sentiments qu'au début.

Sans doute, il la voyait chaque jour, mais il venait à des heures qui n'étaient pas les siennes naguère, lors du dîner par exemple, ou pour le thé, le soir. Parfois même, il arrivait vers six heures, au moment où Varvara faisait sa promenade quotidienne. Il ne s'attardait plus, comme il lui était coutumier de le faire au début de leur liaison. Il passait rarement la soirée dans le petit salon attenant à la chambre de Varvara. Elle avait de la peine à l'y faire entrer. Il préférait s'asseoir dans la salle à manger où il y avait toujours, en plus d'Ariane, son amie plus âgée, Olga Dimitrievna, qui prenait depuis longtemps ses repas chez Varvara, et quelques familiers de la maison.

Il n'était pas en peine de trouver des excuses : sa femme était revenue de la campagne; ou elle était souffrante; il avait des malades à visiter; ou la migraine, etc.

Varvara Petrovna se désolait. Cette femme qui s'était fait un point d'honneur de ne jamais rien demander, s'abaissait à implorer des rendez-vous, voire quelques minutes de présence de plus, et cela même devant sa nièce et ses amis.

Varvara était torturée de jalousie. Vladimir devait avoir une nouvelle maîtresse. Elle se mit à le surveiller. Elle l'examinait avec attention, réfléchissait. Elle observait ses regards, notait l'intonation de ses paroles. Elle qui jamais n'était sortie le matin, se mit à courir la ville, passant cent fois par jour devant la maison de son amant. Elle alla jusqu'à le suivre en voiture. Mais allez savoir ce que fait un médecin à la mode!

Elle avait perdu sa gaîté et son insouciance de femme heureuse à qui tout réussit et qui n'a qu'à se laisser vivre.

Ce jour-là, lorsque Ariane revint de son dernier examen, Varvara était encore à table avec quelques amis bien que le déjeuner fût depuis longtemps terminé.

— Ton examen s'est bien passé?

Avant que la jeune fille eût répondu, la porte s'ouvrit et Vladimir Ivanovitch parut. Il semblait qu'il eût guetté Ariane pour se précipiter sur ses pas. C'était un homme toujours courant et agité, proche de la cinquantaine, la figure rasée et les cheveux grisonnants. Il avait les dents les plus belles du monde et les yeux les plus vifs sous des sourcils hérissés de longs poils noirs. Une extrême assurance se traduisait dans ses moindres gestes. Varvara se leva brusquement et lui tendit la main.

— Comme vous tardez! dit-elle.

Vladimir Ivanovitch baisa la main de Varvara et, la quittant aussitôt, se précipita vers Ariane qui n'avait pas bougé.

— Je suis venu tout exprès pour vous féliciter, Ariane Nicolaevna; j'ai appris par ma fille que vous aviez eu un triomphe. Je n'en doutais pas, du reste.

Il serrait la main d'Ariane dans les deux siennes. Elle la retira brusquement. Varvara avait noté ce geste.

— Asseyez-vous, Vladimir Ivanovitch, dit-elle, je vous donnerai du café.

— Non, je n'ai pas le temps. J'ai mille courses à faire.

— Vous boirez une tasse de café, je ne vous laisse pas partir. Et puis, peut-être sortirai-je avec vous pour prendre l'air. C'est le premier jour d'été. Que fais-tu, Ariane?

— Je reste ici jusqu'à sept heures, répondit la jeune fille. Nicolas vient me prendre en voiture. Je vais dormir un peu, je suis fatiguée.

— Ah, j'oubliais, dit Varvara, il y a une lettre pour toi de ton père, dans ta chambre.

Ariane fronça ses longs sourcils. Dès que le nom de son père était prononcé, sa figure s'assombrissait.

Quelques minutes plus tard, il ne restait personne dans la salle à manger.

§ III. La lettre

Lorsque Ariane entra dans sa chambre, elle vit la lettre de son père au milieu de la table et reconnut son écriture appliquée. La lettre était recommandée. Elle haussa les épaules.

Avant de la lire, elle se déshabilla des pieds à la tête et jeta sur une chaise la robe brune d'uniforme. Elle défit ses cheveux châtains qui étaient longs et fournis, elle passa un peignoir léger, prit la lettre et s'étendit, les pieds nus, sur le divan.

La lettre commençait ainsi :

« Ma chère fille, en réponse à ta lettre du 10 de ce mois (cette formule d'affaires amena une grimace sur son frais visage), je te fais savoir mes projets. Il ne me convient pas que tu entres à l'Université. Nous avons, sans toi, assez de femmes déclassées en Russie. Tu es intelligente, tu emploieras ton intelligence dans ton ménage, à élever tes enfants. J'espère que tu te marieras prochainement. Notre ami, Pierre Borissovitch, dont tu te souviens sans doute, a gardé de toi le meilleur souvenir et son désir le plus vif est de t'épouser. Comme tu le sais, c'est un garçon sérieux, qui pourra t'assurer la vie la plus agréable. Il a, en outre, une position de premier ordre dans

les affaires, et je puis répondre de lui comme de moi. Je vais pour un mois aux eaux du Caucase. Quand je rentrerai à Pétersbourg en septembre, je compte sur toi. Nous passerons l'automne à Pavlovsk où Pierre Borissovitch a une charmante villa... »

Il y en avait quatre pages sur ce ton.

La jeune fille ne put lire plus loin. Elle froissa la lettre dans ses mains.

— Quel dégoût! fit-elle.

Et elle la jeta dans un coin de la chambre.

Puis elle ferma les yeux et resta à rêvasser quelques instants. Elle se revit petite fille de huit ans sur les genoux de son parrain, le prince Viaminski. Quel homme curieux! Comme il l'aimait! Il semblait ne vivre que pour elle! Quand elle allait le voir, il lui donnait alternativement de belles pièces d'or toutes neuves et des bonbons au chocolat, exquis. Les chocolats, elle les mangeait aussitôt; les pièces, elle les cachait dans son cartable d'écolière, car sa mère n'aurait pas permis qu'elle les acceptât. Elle portait ainsi sur elle, quand elle se rendait au cours, vingt ou trente pièces sonnantes qui, même enveloppées une à une dans du papier de soie, tintaient sourdement à chaque pas qu'elle faisait. Ce parrain, elle l'avait su depuis, avait demandé de l'adopter. Il voulait la faire élever à son goût et l'avoir toujours près de lui... Il avait des mains très blan-

ches, très froides; elle frissonnait quand il caressait ses bras ou ses joues... Tout se brouilla devant elle.

Dans la chambre silencieuse, le store jaune descendu devant la fenêtre s'illuminait et devenait d'or sous les rayons du soleil baissant.

Elle rêva encore... Le prince était près d'elle. Elle dormait, mais elle le voyait à travers ses paupières fermées. Il la regardait avec tant d'intensité qu'elle en était oppressée. Et soudain — comment cela se fit-il? — elle sentit la main froide de son parrain sur le bas de sa jambe...

Elle ouvrit les yeux et vit Vladimir Ivanovitch assis sur le divan où elle était couchée. Il avait une main appuyée sur sa cheville nue et regardait la jeune fille sans bouger. Dès qu'il s'aperçut qu'elle était réveillée, il se pencha vers elle :

— Pardonnez-moi, Ariane Nicolaevna, pardonnez-moi... J'avais frappé à votre porte et, comme personne ne répondait, je suis entré... Je suis ici depuis un moment déjà...

Elle ne le laissa pas achever.

— Vous avez les mains froides, dit-elle, comme celles de mon parrain. C'est une horreur! Vous allez lâcher ma cheville tout de suite...

Tout en parlant, elle refermait son peignoir entre-bâillé, sans quitter des yeux Vla-

dimir Ivanovitch. Elle s'était exprimée sur un ton qui n'admettait pas la contradiction et le docteur retira sa main.

— Et puis, levez-vous tout de suite.

Il y avait dans la voix de cette frêle jeune fille un tel accent d'autorité que Vladimir Ivanovitch se leva.

Sans se presser, Ariane se redressa, quitta le divan, glissa ses pieds dans des mules, se dirigea vers la porte, l'ouvrit, et dit avec une assurance tranquille :

— Maintenant, allez-vous-en! Croyez-moi, cela vaut mieux... Je ne savais pas que c'était pour moi que vous veniez dans cette maison.

Le docteur lui prit la main, l'attira à lui, et, son visage tout près du sien, il murmura à demi-voix :

— Pensez de moi ce que vous voudrez... La vérité est que je ne puis vivre sans vous voir... Il faut que je vous parle... Venez chez moi un jour.

— Et vous inviterez votre fille, qui a mon âge, à assister à l'entretien, jeta Ariane d'un ton de défi.

Vladimir Ivanovitch resta interdit, mais il se reprit :

— Je suis toujours seul à sept heures, dans le pavillon où j'ai mes consultations... Je vous attends.

— Tiens, c'est vrai, vous êtes médecin... Du train dont vont les choses cela peut être

utile. Je penserai à vous, si c'est nécessaire, Vladimir Ivanovitch.

Il eut un mouvement de recul; ses yeux brillèrent, mais sans répondre, il sortit.

Un instant plus tard, comme elle s'habillait, trois coups discrets furent frappés à la porte qui s'ouvrit pour laisser entrer Olga Dimitrievna.

Elle avait longtemps habité avec Varvara Petrovna, mais, depuis qu'elle avait une place à la municipalité, l'avait quittée pour louer, par amour de l'indépendance, une petite chambre où elle couchait. Mais elle était chaque jour chez Varvara Petrovna où elle dînait et passait la soirée avec Ariane Nicolaevna. Elle était fort attachée à cette dernière. Celle-ci la payait-elle de retour, cela est assez obscur. En tout cas, les deux jeunes filles ne se quittaient guère et vivaient sur un pied de mutuelles confidences, bien qu'Olga eût cinq ans de plus que son amie. Il faut signaler ce trait de caractère d'Ariane qui, par on ne sait quelle sûreté de soi, s'égalait aux personnes plus âgées qu'elle dans l'intimité de qui elle vivait. On en a déjà eu un singulier exemple dans les rapports d'Ariane et de sa tante. Olga ne cachait rien de sa vie secrète à Ariane. Et cette fille blonde et expansive était certaine qu'elle connaissait tout de son amie. Mais si un observateur de sang-froid avait assisté aux

vives conversations des deux jeunes filles, il aurait noté certaine façon qu'avait parfois Ariane de regarder sa confidente et en aurait cherché l'explication. La liaison étroite entre Ariane et Olga n'était pas sans rapporter quelques bénéfices à cette dernière. Malgré son extrême jeunesse, Ariane avait su réunir autour d'elle une cour d'adorateurs empressés à exaucer ses moindres fantaisies, et il lui en passait d'étranges par la tête. Pique-niques, soupers, parties de traîneaux et de danses, Olga participait à toutes les fêtes et l'on ne pouvait inviter Ariane sans son amie. Elle jouait le rôle peu flatteur de chaperon, mais s'arrangeait pour en tirer des avantages qui ne sont guère dans la tradition d'un personnage de second plan.

Entrée dans la chambre, elle regarda Ariane et lui dit, avec un mélange de dépit et d'admiration :

— Je n'y comprends rien. Tu as soupé, tu as bu du champagne, tu as fait Dieu sait quoi, tu t'es reposée deux heures à peine, tu as passé un examen et te voilà fraîche comme si tu avais dormi toute la nuit.

— Ajoute, ma chère, que j'ai des ennuis, fit Ariane. J'ai enfin reçu la réponse de mon père. Tout est fini entre lui et moi. Tiens, lis sa lettre.

Elle tendit le papier froissé à Olga qui lut avec attention.

Lorsque Olga eut terminé, elle regarda

son amie qui, assise devant une table de toilette, se coiffait :

— Eh bien?... fit-elle.

— Eh bien, répondit Ariane, je me passerai de lui. Il n'est pas difficile de trouver de l'argent dans une ville comme la nôtre...

Olga Dimitrievna courut vers elle. Elle était fort agitée...

— Je sais à qui tu penses, dit-elle, mais c'est impossible... Jure-moi que tu ne le feras pas... Je n'en puis supporter l'idée!... Tu te perdrais!...

Elle s'était penchée sur son amie, l'avait prise dans ses bras, la serrait, des larmes lui montaient aux yeux.

— Adresse-toi à ta tante, à Nicolas, au diable, mais pas à qui tu penses... Promets-moi.

Ariane la repoussa doucement :

— D'abord laisse-moi me coiffer, voilà la seule chose importante. Quelle manie as-tu de tout dramatiser! Et tu pleures maintenant!... Est-ce ton affaire ou la mienne? Qui en souffrira, toi ou moi? Tu sais parfaitement qu'avec ma tante, il ne peut être question d'argent. Elle est comme ça. Qu'y faire?... Nous nous aimons beaucoup; je ne vais pas gâter ce qu'il y a d'excellent entre nous pour une misérable question d'intérêt. Non, laisse-moi arranger cela comme je le veux.

Elle s'était levée et s'appuya affectueu-

sement sur l'épaule d'Olga qui s'essuyait les yeux:

— Que tu es sotte, ma pauvre! Va mettre pour moi un cierge à l'église et ne te fais pas de souci. Je ne me perdrai pas si facilement que tu le crois. Te souviens-tu de ce qu'était au moyen âge l'épreuve du feu? Il fallait traverser un brasier flambant sans être brûlé. Eh bien, sois sûre que je le franchirai et que les flammes ne me toucheront pas...

Elle marchait de long en large dans la chambre qu'emplissait un silence grave. Soudain elle s'arrêta devant Olga Dimitrievna et, la figure joyeuse, lui dit :

— Sais-tu qui sort d'ici? Vladimir Ivanovitch, ma chère!...

Et, sur le geste incrédule d'Olga Dimitrievna, elle raconta la surprise de son réveil et la scène qui l'avait suivie, non sans y mêler un certain nombre de détails dramatiques ou piquants qui faisaient plus honneur à son imagination qu'à sa véracité.

Olga l'écoutait avec une curiosité passionnée et, quand le récit fut terminé, elle soupira et dit :

— Comme il est séduisant!... Lui ici, sur ce divan! Ah! je n'aurais pas su me défendre...

Elles causèrent longtemps sur ce sujet inépuisable. Pacha les interrompit en annonçant que le dîner était servi.

Avant que le repas fût terminé, Ariane se leva et s'excusa auprès de sa tante :

— Nicolas m'attend en bas, dit-elle.

Puis se retournant vers Olga :

— Je serai de retour à neuf heures et nous irons toutes deux au jardin Alexandre.

§ IV. Le fiancé

Devant la porte de la maison stationnait une petite victoria aux roues montées sur pneumatiques et attelée d'une paire de beaux chevaux noirs, de la célèbre race des trotteurs qu'on élève dans la province. Sur le trottoir un grand et gros garçon, brun, barbu, se promenait tirant à coups précipités quelques bouffées de cigarettes qu'il jetait aussitôt. Par moments, il s'arrêtait, regardait la véranda du premier étage, consultait sa montre et reprenait sa promenade. Nicolas Ivanof n'était connu dans la ville qu'à deux titres: comme amateur de chevaux et comme fiancé unilatéral de la fantasque et déjà célèbre Ariane Nicolaevna. C'était un garçon singulier et sauvage, qu'on voyait rarement, qui n'avait pas d'amis et passait la plus grande partie de l'année dans un bien distant d'une trentaine de verstes. En ville, il n'avait qu'un pied-à-terre de deux chambres dans un appartement bourgeois. Il ne buvait pas, il ne jouait pas aux cartes, on ne lui connaissait aucune liaison. Son père était mort depuis longtemps; sa mère habitait la Crimée. On disait qu'elle avait l'esprit dérangé et qu'elle était gardée dans la clinique d'un médecin connu. A force de vivre seul, Ni-

colas Ivanof était devenu taciturne et éprouvait une réelle difficulté à parler. Il cherchait ses mots, se reprenait, se contredisait, s'arrêtait net au milieu d'une phrase et finalement retombait dans le silence qui lui était agréable. Il était de physionomie plutôt sympathique, ayant de grands yeux bleus sous des sourcils et des cheveux brun foncé. Mais le teint était pâle, la bouche mince et le regard inquiet. Les mères de famille et les jeunes filles avaient depuis longtemps tâché de capter cette riche proie, car Nicolas Ivanof passait pour avoir près d'un million de roubles. Elles en avaient été pour leurs avances.

Un soir, il s'était laissé entraîner au bal annuel que donnait le gymnase Znamenski.

Ariane était une des commissaires de la fête et lui avait offert une fleur à l'arrivée. Nicolas avait pris la fleur, avait dévisagé la jeune fille d'une façon gênante et prolongée, tout en balbutiant des remerciements et, finalement, l'avait suivie pas à pas pendant la soirée. Quand elle dansait, il ne cessait de la contempler avec un sourire attendri; ou bien, quittant la salle de bal, il se précipitait au buffet et avalait plusieurs verres de vin comme pour se donner du courage. La soirée n'était pas terminée que, dans une crise d'intrépidité héroïque, il demandait à Ariane de l'épouser. Ariane — elle avait seize ans — le regarda des

pieds à la tête avec une insolence extrême, puis lui rit au nez. Mais, le lendemain, il se présentait avec des fleurs chez Varvara Petrovna, qui essaya vainement de lui expliquer que sa nièce n'était pas en âge de se marier. Le surlendemain, il portait une bague de fiançailles avec le nom d'Ariane gravé à l'intérieur et la date du bal. Il annonçait à toute la ville que, dès qu'elle aurait terminé ses cours, Ariane Nicolaevna Kousnetzova serait Mme Nicolas Ivanova. Dès lors, chaque jour, on apportait des fleurs à Ariane qui finit par accepter comme agréables ces belles fleurs quotidiennes et les plus rares promenades en voiture qu'elle accordait à Nicolas Ivanof.

Rien ne peut donner une idée du despotisme capricieux sous lequel cette gamine de seize ans tenait cette espèce de colosse qui avait presque deux fois son âge. Chose curieuse, ce n'était pas petit à petit qu'elle avait pris conscience du pouvoir absolu qu'elle avait sur lui. Dès le premier jour, elle avait compris en face de qui elle se trouvait et que Nicolas serait une cire molle entre ses doigts enfantins. Elle réglait ses visites et leur durée. Nicolas ne venait la voir qu'à ses heures. Dieu garde qu'il eût osé se présenter sans permission à la maison de la Dvoranskaia! Un jour, pour je ne sais quelle raison urgente, il arriva dans la salle à manger, n'y étant pas attendu. Ariane sans dire un mot passa dans sa

chambre et refusa de le recevoir. Souvent elle l'obligeait à séjourner une semaine ou deux à la campagne avec défense d'écrire. Elle l'autorisait parfois à l'accompagner au théâtre où elle avait ses habitudes et dont elle ne manquait presque pas une représentation, car elle raffolait de l'art dramatique, fréquentait les acteurs, déclarait qu'elle deviendrait elle-même comédienne et que la vie ne valait qu'aux feux de la rampe. Même il arrivait qu'au milieu de la soirée, elle passait sur la scène, allait causer dans les loges des artistes, et oubliait Nicolas qui s'en revenait seul, maugréant et les dents serrées.

Une fois elle tenta l'expérience suivante. A dix heures du soir, en hiver, alors que Nicolas prenait le thé dans sa chambre, elle lui dit :

— Nicolas, je sors, j'ai un rendez-vous.

— Je vous accompagnerai, fit-il, où allez-vous?

— Un ami m'attend au coin de la place de la Cathédrale, mais vous ne devez pas savoir qui.

Il la regarda avec étonnement. Puis, après un instant, faisant un effort sur lui-même, il dit :

— Bien.

Ils sortirent ensemble et, quand, à la lueur d'un réverbère, elle vit le jeune homme qu'elle cherchait, elle dit adieu à Nicolas en lui enjoignant de rentrer aussitôt chez lui.

Il faut noter pour la beauté de l'affaire que Nicolas était désespérément jaloux et qu'il trouvait pour croire qu'Ariane avait des intrigues en ville mille raisons excellentes dont la meilleure était que la jeune fille n'en faisait nul mystère et lui en parlait sans cesse. Elle lui disait par exemple :

— Ah! Nicolas, vous ne savez pas qui est arrivé de Moscou? Le fils aîné de Maklakof; je crois que j'en suis amoureuse. Il est irrésistible...

Et cent propos pareils au hasard des jours et des nuits.

Le lendemain du jour où elle se fit accompagner par Nicolas au rendez-vous donné par un autre, Ariane raconta la chose à sa confidente en pouffant de rire. Quelque habituée que fût celle-ci aux caprices de son amie, elle ne se tint pas de lui dire :

— Ariane, tu es vraiment méchante.

Ariane s'arrêta de rire et répondit sérieusement :

— Eh! sans doute, je suis méchante. Mais pourquoi diable ne serais-je pas méchante, si cela m'amuse?

La grosse blonde était stupéfaite.

Ariane continua :

— Veux-tu que je te dise une chose que tu ne découvriras jamais toute seule? C'est précisément parce que je suis méchante que Nicolas m'aime. Et toi qui es bonne comme du pain, il ne t'aimera jamais.

A cette idée elle se mit à danser dans la chambre, car elle était, en outre, fort gamine, avait des accès de folle gaîté, tirait la langue aux gens dans la rue, faisait des niches à ses camarades et s'entendait comme nulle autre à exaspérer ses professeurs, sans toutefois jamais leur donner prise sur elle.

Le plus surprenant est qu'Ariane avait raison. Nicolas Ivanof, enfant unique et gâté de famille riche, qui n'avait jamais rencontré d'obstacles à ses caprices, à qui personne n'avait jamais répondu « non », qui n'avait eu que des plaisirs faciles avec des femmes complaisantes, avait d'abord regardé avec stupeur, comme un phénomène incompréhensible, cette frêle jeune fille qui lui parlait sur un ton de commandement. Il avait obéi tout de suite pour la simple raison qu'il ne sentait en lui aucune force capable de résister au pouvoir mystérieux qui émanait d'Ariane. Pendant ses longues heures de solitude, il avait tourné et retourné dans sa tête ce problème étrange. Comment acceptait-il l'esclavage auquel Ariane le condamnait; et surtout pourquoi agissait-elle ainsi avec lui? La solution cherchée lui était soudain apparue. « Elle ne me soumet à de telles épreuves que pour s'assurer de mon amour. Et si elle multiplie les expériences, c'est que je ne lui suis pas indifférent. Si elle ne m'aimait pas, elle me laisserait tranquille. Si elle me tour-

mente, elle m'aime... C'est une fille admirable. »

Aussi plus Ariane le faisait-elle souffrir, plus il lui en était reconnaissant, plus il s'attachait à elle. Il arrivait à ne pouvoir concevoir qu'il pût se refuser à obéir aux caprices de la jeune fille. Et plus dure était l'épreuve, plus joyeux était-il de se vaincre, et de gagner ainsi l'amour de cette fille sans pareille au monde. Le lendemain du jour où il l'avait accompagnée au rendez-vous d'un rival, il s'agenouilla devant elle et lui dit :

— Ariane, je vous remercie, vous m'avez donné hier la plus grande preuve d'amour qu'un homme puisse demander. Soyez bénie...

La jeune fille, pour toute réponse, haussa les épaules et fit une pirouette.

Elle jouait avec lui un autre jeu, plus terrible.

Parfois, le soir, elle lui permettait de prendre le thé dans sa chambre. Ils causaient longuement. Nicolas, alors retrouvait la faculté de parler, quelquefois même avec éloquence. Elle le faisait asseoir à côté d'elle sur le divan, lui jetait des coups d'œil vifs ou tendres. Le gros garçon bientôt passait son bras autour d'une taille mince que n'enfermait aucun corset, s'approchait peu à peu de la jeune fille, et ses lèvres finissaient par se poser sur le bras nu,

rond, ferme, d'Ariane et le dévoraient de baisers.

A demi-étendue sur le divan, elle semblait ne pas s'en apercevoir; elle était comme absente de cette scène passionnée.

— Tu m'aimes? risquait Nicolas en soupirant.

— *Nitchevo,* disait avec un accent intraduisible la jeune fille.

Finalement, Nicolas, ne se possédant plus, tentait une attaque décisive. Ariane lui glissait alors entre les mains.

— Il fait trop chaud pour vous ici. Vous vous trouverez mal. Allez donc prendre l'air, Nicolas.

Et, pour ne pas lui laisser l'alternative, elle passait dans la salle à manger où Olga Dimitrievna buvait du thé avec quelqu'un des familiers de la maison.

Nicolas s'enfuyait comme un ouragan, sans dire adieu à personne, sautait dans sa voiture et donnait l'ordre d'aller faire dix verstes à toute vitesse sur la chaussée. Par les soirées glacées d'hiver, il laissait alors sa pelisse ouverte et le cocher, de son siège, entendait le *barine* jeter des exclamations incompréhensibles dans la nuit.

— Le diable l'emporte! entendait-il stupéfié. Je la tuerai!... Plus vite, plus vite!... Fille de chienne !... je t'adore !...

Ce soir-là pour la première fois de l'année, l'air était tiède comme en une nuit

d'été. La voiture filait à vive allure et la jeune fille pelotonnée dans son coin, sous un grand manteau de soie noire qui cachait sa robe blanche, restait comme engourdie et ne sentait pas la pression du bras de Nicolas passé autour de sa taille. Le fin croissant de la lune brillait au couchant. Par moment, quand la route traversait un bosquéteau d'acacias, l'odeur pénétrante des grappes en fleur enveloppait brusquement Ariane. Puis c'était le parfum plus subtil des prés aux herbes hautes qui s'étendaient des deux côtés de la chaussée. La douceur de l'atmosphère, la limpidité sombre du ciel criblé d'or, le silence de la nature agissaient à la façon d'un baume sur les nerfs irrités de la jeune fille. Elle oubliait son compagnon ; elle ne pensait à rien ; elle goûtait, sans mot dire, le calme de ce beau soir.

Nicolas longtemps se tut. Il risqua enfin quelques phrases. Ne recevant pas de réponse, il s'enhardit et devint plus explicite. Il disait à Ariane que, dès aujourd'hui, elle était libre, qu'elle avait fini glorieusement et le gymnase et une période de sa vie. Rien ne s'opposait plus à la réalisation de projets médités depuis dix-huit mois; il ne restait qu'à fixer la date prochaine de leur mariage. Au lendemain des noces que voulait-elle faire, voyager à l'étranger, rester dans sa propriété, aller en Crimée?... Il attendait sa décision.

La jeune fille restait absorbée. Nicolas s'inquiéta :

— Répondez-moi, je vous en supplie, fit-il sur un ton anxieux.

Elle se tourna vers lui et, le regardant dans les yeux, elle dit :

— Nicolas, ne me tourmentez pas. Je suis malheureuse... Dans quelques jours, je vous en dirai davantage. Maintenant, il faut rentrer.

Le gros garçon resta bouleversé. Jamais Ariane ne lui avait parlé sur ce ton. Jamais elle ne lui en avait dit autant sur elle-même qu'en ces trois phrases. Il sentit obscurément que quelque chose de tragique se préparait qu'il ne pouvait concevoir. Que se passait-il? Voilà qu'Ariane, reine à qui le monde entier se soumettait, était malheureuse. Elle faisait appel à sa pitié... Cela passait son entendement. Il eut comme un vertige. Soudain des larmes lui montèrent aux yeux et il s'effondra dans une crise de pleurs.

La main de la jeune fille se posa sur sa main fiévreuse. Ils rentrèrent ainsi sans prononcer une parole.

A la porte, elle lui dit avec le même accent de douceur :

— Au revoir. Dans quelques jours, je vous appellerai.

§ V. Le jardin Alexandre

Le jardin Alexandre était l'orgueil de la ville. Situé à dix minutes à peine de la cathédrale, il offrait de multiples agréments. Une société composée des notables de l'endroit l'administrait pour l'avantage de tous. On payait cinquante kopecks d'entrée et, par abonnement, vingt-cinq. Au centre du jardin étaient une piste pour bicyclettes aux virages relevés et deux courts de tennis entourés de treillis. Sur la terrasse dominant la piste on voyait, à une extrémité, un théâtre d'été à la scène couverte, mais dont les spectateurs étaient assis en plein air. On y jouait l'opérette et la comédie légère. A l'autre extrémité, un restaurant aux vastes salles ouvertes sur des balcons fleuris était dirigé par le propriétaire de l'hôtel de Londres qui y transportait, dès la belle saison, son chef renommé et son orchestre médiocre. La terrasse, le théâtre, le restaurant resplendissaient de lumières dans les nuits d'été. Officiers et fonctionnaires, marchands et industriels y rencontraient leurs femmes, leurs fils, leurs filles et leurs maîtresses. Les actrices s'y promenaient, la représentation finie. Mille intrigues se nouaient et dénouaient entre le théâtre et le restau-

rant, à la clarté crue des globes électriques. Plus loin, des allées se perdaient dans l'ombre et offraient aux couples désireux de se cacher un mystère favorable. C'étaient, dans l'obscurité, des chuchotements passionnés, des rires frais et étouffés, des pas qui se précipitaient.

Les deux jeunes filles traversèrent ce soir-là la longue terrasse remplie d'une foule animée, échangeant des saluts à droite et à gauche, mais ne s'arrêtant pas. Comme elles arrivaient près du restaurant, un homme assis dans l'ombre projetée par un balcon se leva et vint à elles. Olga Dimitrievna eut un sursaut.

— Naturellement, il est là, fit-elle et elle pressa le bras de son amie pour l'entraîner.

Mais Ariane s'arrêta et tendit la main à celui qui venait à sa rencontre. C'était un homme de taille moyenne, à la figure grosse et poupine, les yeux petits et clignotants entre des paupières un peu lourdes. Le teint couleur de cendre annonçait une médiocre santé. Il portait la moustache coupée à l'anglaise et les cheveux sur les deux côtés de la tête taillés de près, tandis que le crâne était complètement chauve. Il avait les mains lourdes et bouffies. Il était sans âge et marchait assez lentement, en s'appuyant sur une canne. Depuis quelques années, il s'était retiré des affaires. Il était tout confondu en obséquiosité, gardait votre main dans la sienne, vous pre-

nait par l'épaule, se penchait vers vous quand il vous adressait la parole, et l'interlocuteur se reculait pour éviter un contact sans agrément. Michel Ivanovitch Bogdanof était un homme lettré, raffiné, d'esprit curieux; mais il y avait en lui quelque chose d'inquiétant qu'on eût été en peine de définir, bien qu'on le sentît nettement. On avait beaucoup parlé de l'ingénieur sans jamais alléguer à son sujet rien de précis. Puis son nom fut mêlé à une histoire douloureuse arrivée dans la ville l'année précédente. Une des plus charmantes jeunes filles de la société s'était suicidée à dix-huit ans. Les causes de ce suicide restèrent inconnues. C'était un de ces cas de dégoût de vivre si fréquents dans la jeunesse russe dont les nerfs exaltés et faibles à la fois sont souvent incapables de résister aux premiers chocs de la vie. Chez cette jeune fille, on avait trouvé des lettres de Bogdanof, lettres obscures, très littéraires, très compliquées, dont on ne pouvait rien tirer, sinon qu'il y avait entre elle et Bogdanof une liaison intime, peut-être d'âme seulement. Aussi l'opinion de la ville, irritée de cette énigme, rendait responsable du suicide Michel Ivanovitch et on lui faisait grise mine. C'est à ce moment-là que, par défi sans doute, Ariane Nicolaevna le vit souvent et eut, en public seulement, de longues conversations avec lui. Michel Ivanovitch paraissait y prendre

un plaisir extrême. L'esprit brillant d'Ariane l'éblouissait. Il lui parlait toujours sur le ton le plus respectueux, non pas comme à une gamine, mais comme à une femme de culture supérieure avec qui on peut discourir librement des plus hautes questions. Il lui laissait entendre, sans le dire en termes précis, qu'elle aurait toujours en lui un ami dévoué, au-dessus et en dehors de toutes conventions mondaines et qu'entre gens de leur classe intellectuelle les barrières étaient abolies, qui étaient dressées à l'usage de la foule. Il se dégageait de ces conversations élevées une vue assez matérielle de la vie et qui revenait à ceci, que l'argent joue un grand rôle dans l'existence, qu'à un moment donné chacun peut en avoir besoin, est contraint brusquement à en trouver, que personne n'est à l'abri des coups du sort et que si jamais Ariane Nicolaevna était dans l'obligation de s'en procurer, il serait trop heureux, lui, Michel Ivanovitch, d'en tenir à sa disposition puisqu'il en avait en abondance. Cela n'avait jamais été formulé avec la crudité que j'emploie ici; pas un mot n'avait été prononcé qui pût choquer Ariane Nicolaevna et où elle eût arrêté son interlocuteur qui était en possession de tout laisser entendre sans jamais s'expliquer clairement. Mais enfin, de toutes les conversations qu'ils avaient eues, il ressortait qu'il avait fait des offres de service et qu'elle l'avait compris. Le tout, bien

entendu, noyé dans un flot de paroles subtiles et éthérées qui des questions les plus matérielles faisait un quelque chose de suprasensible, de hors du monde des intérêts, quelque chose comme un commerce d'âme, comme un négoce sublime d'affaires spirituelles.

L'instinct sûr d'Ariane ne l'avait pas trompée. Michel Ivanovitch était à sa disposition, s'il en était besoin. Quant au prix qu'il faudrait payer ses services, il n'en était pas question, cela va sans dire. Et puis Ariane y songeait-elle, tant les propositions de Michel Ivanovitch paraissaient devoir rester à l'état de vœux perpétuels? La jeune fille était flattée de voir l'énigmatique personnage dont toute la ville s'occupait venir grossir la foule de ses esclaves. Bogdanof était un esprit d'une haute portée et les hommages qu'il lui rendait avaient un parfum assez rare.

Suivie d'Olga Dimitrievna qui pour rien au monde n'aurait lâché le bras d'Ariane, elle entraîna l'ingénieur loin de la terrasse dans une allée obscure.

Avec la netteté qui lui était ordinaire, elle aborda aussitôt la question qui la préoccupait :

— Vous savez, dit-elle, que j'aurai peut-être besoin de vous?

— Incomparable amie, répondit-il (il aimait ces façons de parler dont il outrait encore par l'accent qu'il y mettait ce

qu'elles avaient de suranné et de ridicule), vous savez que je suis entièrement à vous, entièrement... trop heureux de vous servir.

— Oui, je veux aller à l'Université et j'ai des difficultés avec ma famille.

— Ah! la famille, la famille, un joug abominable... un esclavage, en vérité!... Un esprit comme le vôtre, Ariane Nicolaevna... Quelle souffrance!... Je vous remercie d'avoir pensé à moi. Je suis touché, vraiment touché... Mais avez-vous songé à une chose? (Il prit la main de la jeune fille dans les deux siennes et la retint.) Comment accepterai-je de vous perdre? Que deviendrai-je sans vous dans cette ville barbare? Renoncer aux précieuses minutes que vous voulez bien m'accorder, je ne saurai m'y résigner. (Il chuchotait si près du visage d'Ariane qu'Olga Dimitrievna entendait à peine ses paroles.) En tout cas, il faut y réfléchir, en parler, en parler longuement. Vous m'appellerez au téléphone, n'est-ce pas? A votre heure... Rien ne me retiendra... Soyez-en assurée, et je vous remercie du fond du cœur.

Ariane retira sa main. Elle hésita un instant, puis se tournant vers Olga Dimitrievna, elle lui dit :

— Attends-moi ici, je reviens dans une minute.

Et laissant son amie interdite, elle s'éloigna dans l'ombre avec l'ingénieur.

— Michel Ivanovitch, dit-elle, je ne sais

pourquoi je m'adresse à vous. Je ne réfléchis pas. Peut-être ai-je tort... Mais j'aime les situations nettes et il faut parler franc. J'aurai besoin d'argent pour aller à l'Université. Pouvez-vous m'en prêter? Je dis prêter, parce que j'ai quelques dizaines de mille roubles qui me reviennent de ma mère et que je toucherai à ma majorité. Voulez-vous être mon banquier? C'est une affaire que je vous propose, une simple affaire. Il faut l'envisager comme telle, je vous prie. Je ne veux rien devoir à personne. Donc, il faut traiter cela comme je l'entends ou pas du tout. Et j'ai besoin d'une réponse immédiate. Pouvez-vous me prêter de l'argent et quel intérêt demanderez-vous pour ce que vous m'avancerez?

— Mais, mon amie, ma précieuse amie, répondit Michel Ivanovitch, je ne comprends pas... Vraiment, je me perds. Une affaire entre vous et moi, c'est impossible... Comment y songer même? Vous, Ariane Nicolaevna, avez besoin de quelques misérables mille roubles. Mais ils sont à vous, sans condition, sans aucune condition... Ma seule récompense sera de penser que j'ai pu contribuer, moi indigne, au développement de votre rare personnalité. C'est un honneur, un grand honneur pour moi... Seulement, je frémis, je l'avoue, à l'idée de vous perdre... Ma mauvaise santé m'interdit le séjour de Pétersbourg ou de Moscou... Il faudrait que je fusse sûr que vous ne

m'oublierez pas... oui, que vous reviendrez ici chaque année pendant les vacances, et que vous prendrez soin de moi, comme d'un invalide. Je suis un malade, c'est vrai, un malade qui ne demande pas grand'chose... simplement quelques heures de conversation avec vous chaque semaine... Vous ne le savez pas, Ariane Nicolaevna, les seuls jours où je me sens vivre sont ceux où vous voulez bien me faire la grâce de causer avec moi. Les charmes de votre esprit sont un remède incomparable à tous mes maux; le son même de votre voix me donne des forces... C'est un miracle, un véritable miracle!... Et, puisque vous me permettez de vous le dire, je souffre cruellement de vous voir si peu, au hasard, dans la foule, et toujours avec votre amie qui est charmante, mais dont l'intelligence ne saurait se comparer à la vôtre... Si vous aviez pitié de moi, vous m'accorderiez quelques heures de conversation, mais calmes, loin des importuns, chez moi... Ce serait une charité. Vous avez un don si précieux de vie, mon amie, que vous le communiquez même aux mourants! Savez-vous comment je vous appelle? « La Reine de Saba. » Oui, vous vous souvenez, la Reine de Saba, dans *la Tentation de Saint Antoine,* « qui savait une foule d'histoires à raconter, toutes plus divertissantes les unes que les autres ». Tout ce que vous me dites de votre enfance merveilleuse, de vos jours parmi nous, est pour

moi plus coloré que les plus beaux contes orientaux... Et voilà la seule grâce que je vous demande.

Ariane, sur le ton le plus sec et qui contrastait étrangement avec le pathos de Michel Ivanovitch dont l'émotion était extrême, lui dit :

— Et combien de fois par semaine serai-je « la Reine de Saba » chez vous jusqu'à mon départ?

Michel Ivanovitch resta interdit :

— Mais, mon amie... commença-t-il.

— Répondez nettement, je vous prie. Je veux savoir toutes les conditions du marché.

— Je ne puis pas souffrir de vous entendre parler ainsi... Un marché!... Vous vous méprenez complètement...

— Si vous ne me donnez pas une réponse à l'instant même, je vous quitte et nous ne reparlerons plus jamais de cela.

Michel Ivanovitch hésita :

— Je ne sais, deux ou trois fois par semaine...

— Mettons deux fois. Et pendant combien d'heures raconterai-je des histoires?

— Vraiment, vous êtes cruelle, cette précision est affreuse!...

— Eh bien, je fixerai cela moi-même. Ce sera deux fois par semaine, une heure. Telles sont vos conditions... C'est cher... J'y réfléchirai... Au revoir...

Il la retint :

— Un mot encore... Je vais changer de logement. Oui, je n'étais pas bien chez moi. Une maison trop bruyante. Et puis j'y ai vécu longtemps. Elle est pleine de souvenirs!... Savez-vous que je ne puis pas vivre avec des souvenirs autour de moi? Ils m'assaillent... Je suis un malade, Ariane Nicolaevna, comprenez-le bien. Alors j'ai loué une petite maison dans le faubourg, très tranquille, isolée, la petite maison qui appartient à Léon, oui, au suisse de l'hôtel de Londres... Je l'ai pour moi seul...

Déjà Michel Ivanovitch s'éloignait, appuyé sur sa canne, traînant la jambe.

Le souper réunit une dizaine de personnes sur une terrasse du restaurant. Ariane et Olga étaient les deux seules jeunes filles. On y voyait Paul Paulovitch et le grand jeune homme blond qui avait rejoint Ariane dans la rue, ce même matin à cinq heures, alors qu'elle sortait de l'hôtel de Londres. Ce soir-là, le favori d'Ariane, qu'elle avait pris à sa droite, était un étudiant à la tête petite et fine, noir comme la nuit, mais dont les yeux étaient bleus et les dents merveilleusement blanches. On avait bu de la vodka et on buvait du champagne. Olga Dimitrievna regardait tendrement son voisin; la main posée sur la sienne, elle lui assurait d'une voix caressante qu'elle était triste à mourir et que son âme était malade. Ariane étincelait de

vie et d'esprit. Jamais elle n'avait été plus gaie, jamais plus brillante. Elle tenait tête à tous et de ses lèvres arquées partaient des épigrammes pointues comme des flèches.

Mais, soudain, comme la conversation roulait sur l'honnêteté en amour, elle changea de ton et, avec un accent nouveau que tous remarquèrent, elle dit :

— L'honnêteté, qu'est-ce que c'est? Une fille qui se donne pour de l'argent a son honnêteté, tout comme une femme qui n'a pas d'amant. Qui peut mesurer du dehors où est l'honneur et où est la honte? C'est un sentiment enfoui au fond de nous et dont nous sommes seuls juges... Je pourrais me vendre, fit-elle, en regardant fixement Olga Dimitrievna qui tressaillit, et rester honnête à mes yeux.

— Que dites-vous? jeta effrayé le jeune homme blond.

— Oui, reprit Ariane, supposez que je sois sans argent, et que je sente en moi, comme une nécessité implacable, le devoir de développer mon intelligence, d'aller à l'Université, de participer à la haute culture pour laquelle je suis faite. Je ne puis songer à ruiner l'idéal que je poursuis en perdant mon temps à donner des leçons à de petits imbéciles pour deux roubles l'heure. Il me faut de l'argent. A qui le demanderai-je?... A l'amant que j'aime? Cela est impossible, on ne mêle pas l'argent à l'amour. Mais si un homme que

je n'aime pas, pour quelques heures où il aura mon corps, m'assure la possibilité d'une vie riche et spirituelle, n'ai-je pas le devoir d'accepter ce marché?... Est-ce que je ne reste pas honnête et fidèle à moi-même en l'acceptant comme un marché et en payant avec la seule monnaie que je possède? Le monde pourra me condamner. Qu'est-ce que le monde? Une réunion de sots et un amas de préjugés. Qu'il me juge à son gré. Mais, à mes yeux, je reste une fille honnête...

La moitié des convives applaudirent furieusement. Paul Paulovitch baissa la tête.

— Elle a raison! criait l'un.

— Voilà la vraie morale humaine, disait un autre. Bravo!

Le voisin d'Olga Dimitrievna à qui elle venait brusquement d'arracher sa main se pencha vers elle; elle pleurait.

— Qu'avez-vous? fit-il.

— Je vous en prie, répondit-elle, ne faites pas attention. C'est nerveux... Mais continuez à me parler pour que les autres ne voient pas mes larmes.

§ VI. Jours troublés.

Les familiers de la Dvoranskaia étaient inquiets, car l'humeur de Varvara Petrovna subissait d'étranges modifications. Jadis, c'était la femme la plus gaie, la plus aimable, la plus insouciante, la plus semblable à elle-même au cours des jours. Maintenant Varvara, dont le charme était dans l'humeur souriante qui semblait lui appartenir aussi essentiellement que ses beaux cheveux noirs et que le sourire qui faisait perdre la tête aux gens, se montrait, suivant les heures, nerveuse, inquiète, agitée, peu maîtresse d'elle-même. Elle qui n'avait jamais eu un mot blessant pour quiconque, en arrivait à dire des choses désagréables à ses plus anciens amis, qui se regardaient terrifiés, craignant une catastrophe.

Vladimir Ivanovitch, le beau docteur aux cheveux grisonnants, fréquentait toujours la maison. Mais il venait et disparaissait, s'asseyait à table quelques minutes aux heures où Varvara Petrovna avait du monde. S'il pénétrait dans le petit salon précédant la chambre à coucher, c'était la cigarette aux lèvres, en courant. Il ne passait plus près de Varvara les longues soirées qu'il lui donnait autrefois. Et, lui aussi,

avait perdu le calme et l'assurance dont il ne se départait pas naguère.

Avec Ariane, la conduite de Varvara était étrange. Parfois, elle l'accablait de caresses; elle la retenait près d'elle sous un prétexte ou sous un autre, l'empêchait de sortir, la comblait de cadeaux. Parfois, au contraire, elle l'attaquait en public, ou l'écartait d'elle et, passant des journées entières sans lui adresser la parole, paraissait ne plus la connaître. La jeune fille supportait ces sautes d'humeur avec une indifférence qui ne semblait s'apercevoir ni de la tendresse ni de la colère de sa tante.

Un jour, comme celle-ci était dans une veine de gaîté et d'expansion, Ariane — c'était peu de temps après son examen de sortie du gymnase — l'entreprit sur son départ projeté pour l'Université et lui exposa les difficultés qu'elle avait avec son père. Varvara n'aimait pas son beau-frère qu'elle ne voyait jamais.

— Ton père a toujours été un sot, ma chère, lui dit-elle, et tu es beaucoup trop intelligente pour vivre avec lui. Quant à son projet de te marier, il est absurde. Tu n'es qu'une gamine. Que sais-tu de la vie? As-tu seulement un amant?...

Elle s'arrêta, riant, dévisagea sa nièce et reprit :

— Au fait, as-tu un amant?... Tu sais tout ce que je fais; je ne t'ai jamais rien caché. Mais, quand j'y pense, qu'est-ce que je con-

nais de toi? Allons, parle, espèce de petit masque...

La jeune fille sourit sans répondre. Varvara continua :

— Tu as la ville à tes pieds. Tu fais enrager les hommes comme un diable. Mais que donnes-tu de toi?... Pourtant je n'ai qu'à te regarder: tu es bien de notre sang. A ton âge, ta mère avait eu un roman. Moi-même, à dix-huit ans, je vivais à ma fantaisie. Et l'on m'assure que les jeunes filles de nos jours ont fait de grands progrès et nous dépassent... Voyons, sois franche, une fois!... Que fais-tu des hommes? Je vois que tu les mènes à ton gré... Ah! je t'envie, fit-elle après un instant de réflexion. Autrefois... (Varvara Petrovna soupira). En tout cas, tu ne me quitteras pas, conclut-elle. Tu es heureuse ici; tu es libre. Tu sors et tu rentres à l'heure qui te plaît. Que veux-tu davantage!... Je ne me sépare pas de toi.

Il y avait quelque chose de pathétique dans cette dernière phrase et Ariane le sentit. En vain essaya-t-elle de fléchir sa tante. Varvara ne voulait rien entendre.

Le vrai est qu'elle était arrivée par un long chemin à un curieux état d'esprit. Elle n'avait pas été sans remarquer que Vladimir Ivanovitch venait toujours aux heures où Ariane était à la maison, qu'il prenait plaisir à la conversation brillante de sa nièce, qu'il recherchait les occasions de la

rencontrer. Au début, elle en conçut une sourde irritation, mais elle comprit bientôt que la présence d'Ariane était un sûr moyen d'attirer son volage amant et que, si la jeune fille disparaissait, Vladimir Ivanovitch se ferait de plus en plus rare. Or, elle en était au point où voir, voir seulement Vladimir était pour elle la seule chose qui comptât. Du reste, elle se disait: « Quel risque est-ce que je cours? Ariane est une gamine. Pour elle, le docteur est un quasi-vieillard. Elle se fait courtiser par de beaux jeunes gens entre vingt et trente ans. C'est parmi eux qu'elle a ou qu'elle prendra un amant. Vladimir ne l'intéresse pas. Il faut connaître la vie déjà comme moi pour comprendre ce qu'il y a en lui d'exceptionnel. »

La pauvre Varvara ne voyait pas plus loin. Elle gardait Ariane pour s'attacher Vladimir sans se douter du jeu dangereux qu'elle jouait.

Aussi Ariane échoua-t-elle lorsqu'elle exposa à sa tante qu'il lui était nécessaire d'aller à l'Université.

A la fin de l'entretien, Ariane regarda sa tante dans les yeux et lui dit simplement:

— C'est bien. C'est toi qui l'as voulu... et sortit, laissant Varvara inquiète méditer sur le sens de ces mots énigmatiques.

Le même soir Ariane, après s'être assurée que personne n'était à portée et ne pou-

vait l'entendre, s'approcha du téléphone qui était dans la salle à manger, demanda un numéro et dit à l'appareil une phrase brève.

Un mois se passa. On était au cœur d'un été chaud et orageux, quand un incident éclata dans la maison de la Dvoranskaia. Un jour, vers huit heures, comme Varvara Petrovna rentrait d'une promenade en voiture, elle trouva la porte de l'appartement ouverte et ne fut pas obligée de sonner. Elle avait une démarche vive et légère, elle traversa la salle à manger sans être entendue de personne. La porte de la chambre d'Ariane était ouverte et, au fond de la chambre, appuyée contre le mur, elle vit la jeune fille vêtue d'une légère robe blanche. Devant elle, les deux mains sur la cloison, enfermant ainsi Ariane, Vladimir Ivanovitch était penché, si près qu'il sembla à Varvara que le visage de son amant touchait celui de sa nièce.

Elle eut assez de force pour passer chez elle sans bruit, puis sonna, et toute la maison apprit bientôt que Varvara Petrovna était souffrante. On s'empressa auprès d'elle.

Le lendemain, elle fit venir Ariane et, sur un ton détaché, lui dit:

— J'ai changé d'avis à ton sujet... Je n'ai pas le droit de te garder ici. Tu dois faire ta vie à ton goût et étudier si cela te plait.

Va donc à l'Université, à Moscou, à Pétersbourg, à Liége ou au diable. Je te donnerai de quoi vivre. Avec deux cents roubles par mois, tu seras une étudiante riche, tu auras de jolies robes, du linge fin et des parfums de Paris.

La réponse d'Ariane stupéfia sa tante :

— J'irai, en effet, à l'Université, fit-elle, comme je l'ai décidé depuis longtemps. Mais je n'ai pas besoin d'argent. Je te remercie, j'ai pris mes arrangements; je suis et serai toujours libre.

En vain Varvara essaya-t-elle de faire parler sa nièce. Sa curiosité était piquée. Mais elle n'en tira rien. Ariane sortit sans avoir donné aucun éclaircissement.

Varvara restée seule eut la sensation désagréable qu'elle ne savait rien de sa nièce qu'elle avait vu naître et qui était près d'elle depuis trois ans. Il y avait dans cette jeune fille, en apparence ouverte et facile, quelque chose d'obscur dont elle ne pouvait pénétrer le mystère. Varvara comprit, pour la première fois, qu'elle n'avait aucune prise sur Ariane. Celle-ci lui échappait. Qui était-elle?

Toute troublée, elle ne se tint pas d'en parler le soir même à Vladimir Ivanovitch et de lui dire son inquiétude. Il partageait ses alarmes. Dans l'émotion qui les étreignait tous deux, Vladimir ne put cacher à sa maîtresse qu'il aimait à la folie Ariane

Nicolaevna. La scène fut curieuse et touchante. Les deux amants mêlèrent leurs larmes. Depuis longtemps, ils n'avaient pas eu une heure d'intimité si profonde.

Vers le milieu de l'été, commencèrent à courir par la ville des bruits désagréables au sujet d'Ariane Nicolaevna. A deux reprises, des habitués de l'hôtel de Londres affirmèrent l'avoir vue, tard dans la nuit, traverser les corridors. L'un d'eux disait qu'elle entrait, après minuit, dans une chambre « où l'on buvait du champagne ». L'autre affirmait l'avoir rencontrée à une heure tardive, descendant seule le grand escalier de l'hôtel. On imagine si les mauvaises langues s'en donnèrent! Sans doute, Ariane Nicolaevna n'était pas la première à qui l'on prêtât des amants, et l'on était habitué à voir chez les jeunes filles une extrême liberté d'allures. Mais il y a des limites à tout. Qu'une jeune fille ait un flirt et en outrepasse le terme, quel est le Russe qui s'en étonnera ou prononcera des paroles de blâme? Ce sont là choses auxquelles on n'est jamais en peine de trouver des explications, voire des excuses, et seuls les sots affectent d'en être surpris. Mais la fête, les soupers à l'hôtel de Londres, la publicité inévitable, voilà où le scandale commence. Ariane Nicolaevna ne fut pas ménagée. Les jeunes filles et les femmes ne l'aimaient guère. Elle avait trop

de succès, et notables. Presque tous les hommes qui l'approchaient s'éprenaient d'elle. C'était une rivale dangereuse, et Ariane ne tenait apparemment pas à se concilier les femmes. Il y avait en elle un mélange de hauteur et de persiflage qui, à vrai dire, la faisait détester. Elle se plaisait à ruiner les unions les mieux établies, à détruire les ménages heureux, légitimes ou non. Et cet été-là, il semblait que le démon se fût emparé d'elle et qu'elle eût résolu de se venger — on ne savait de quoi — en tournant la tête aux hommes, de préférence à ceux qui avaient de notoires liaisons. Ce qu'elle leur donnait, personne n'en savait rien. A tout hasard, on supposait le pire. Et la multiplicité des amants qu'on lui prêtait ne permettait plus l'indulgence.

Il faut ajouter, avec regret, qu'un scandale plus précis éclata auquel son nom fut mêlé. Un soir, vers onze heures, deux viveurs qui avaient soupé et bu plus que de raison décidèrent de se rendre en compagnie de femmes à la petite maison des faubourgs qui appartenait à Léon, le portier de l'hôtel de Londres. Ils la connaissaient bien, ayant profité naguère et plus d'une fois de l'hospitalité discrète qu'elle offrait aux gens désireux de cacher leurs bonnes fortunes. Ils ignoraient que, depuis le commencement de l'été, la maison avait été louée à l'ingénieur Michel Ivanovitch Bogdanof.

Ils y arrivèrent en voiture et sonnèrent. Personne ne répondit. Irrités de ce silence, ils commencèrent à frapper à la porte. Elle s'ouvrit enfin et ils se trouvèrent en face de la vieille servante qui leur déclara que la maison était louée par Bogdanof, et qu'ils eussent à s'en aller sans faire de scandale. Elle ne put les convaincre; ils n'entendaient pas ce qu'elle disait, ils étaient décidés à entrer et à boire. La vieille poussa des cris; ils l'écartèrent et, malgré les femmes qui voulaient les retenir, commencèrent à monter l'escalier. Dans le corridor Michel Ivanovitch parut, une canne à la main, leur enjoignant de sortir. Ils le bousculèrent. Il put s'échapper et entrer dans une chambre d'où il téléphona à la police. Sur ces entrefaites une porte s'ouvrit dans le corridor et une jeune femme, le visage à moitié couvert d'une écharpe, s'échappa en courant et gagna la rue. Les deux femmes qui étaient restées dans la voiture et qui hésitaient à s'en aller crurent voir la fine et élégante Ariane Nicolaevna que toute la ville connaissait.

Le lendemain, chacun le savait. On ajoutait mille détails. La jeune fille avait été surprise dans le lit même de Bogdanof. Elle s'était sauvée en chemise; une des deux femmes lui avait prêté son manteau. D'autres disaient qu'elle s'était évanouie, que la police avait fait chercher un docteur, etc., etc... Chacun de ces faits était donné comme

indubitable par des gens sûrs de ce qu'ils affirmaient.

Le scandale fut énorme. Ariane Nicolaevna continua à se promener, à aller au jardin Alexandre, à souper avec ses amis comme si ces bruits ne la concernaient pas. Pourtant, une semaine plus tard, elle passa une dizaine de jours à la campagne, dans le bien de sa tante.

J'ai oublié de noter qu'avant ce dernier esclandre, elle avait fait venir chez elle celui qui s'appelait son fiancé. Elle l'entretint longuement et lui annonça son départ pour l'Université. Nicolas n'avait pas été sans entendre les mille propos qui couraient la ville au sujet d'Ariane Nicolaevna. Il est inutile de dire qu'il n'avait pas cru un mot de ce qui lui était raconté. Il avait regardé les gens qui parlaient ainsi d'une telle façon que, soudain, ils s'étaient tus, puis avaient changé de conversation.

Il accueillit sans surprise ce que lui dit Ariane. Il semblait l'avoir prévu. Il n'eut aucune crise de désespoir, mais sur le ton le plus tranquille, le plus assuré il lui expliqua qu'il comprenait sa décision, qu'elle avait le droit de travailler encore deux ou trois ans, mais qu'il ne renonçait pas à elle, qu'il l'attendrait et qu'à la fin ils seraient mari et femme, car il ne pouvait en être autrement. « C'est écrit dans le ciel », dit-il en propres termes.

A la suite de cet entretien, il fut un temps assez long sans se montrer dans la ville et ne quitta pas sa propriété.

Le commencement de septembre était arrivé et Ariane était prête à partir. A la gare même, le soir de son départ, une scène étrange se passa. Elle était là avec Varvara Petrovna, le docteur Vladimir Ivanovitch, Olga Dimitrievna et quelques jeunes gens de ses amis. Elle embrassait sa tante à la portière de son wagon. Soudain une espèce de colosse bouscula le groupe de ses amis. Nicolas Ivanof, car c'était lui, poussa Ariane dans le coupé où était assise Olga Dimitrievna. Il était plus pâle qu'à l'ordinaire et paraissait hors de lui. Il se dressa devant la jeune fille, la regarda un instant, puis lui donna un grand coup de poing qui la jeta sur la banquette. Nicolas frissonna, se mit à genoux et, prenant la jupe d'Ariane, en baisa plusieurs fois le bord. Il se releva et, laissant son chapeau qui était tombé à terre, s'enfuit dans la nuit.

Le troisième coup de cloche sonnait, le train siffla et partit devant les témoins stupéfaits de cette agression.

DEUXIEME PARTIE

§ I. Boris Godounof

Ce soir-là — on était au mois d'avril — Chaliapine apparaissait pour la première fois de la saison au Grand Théâtre de Moscou dans le rôle de Boris Godounof. Rien de plus brillant que l'aspect de la salle, dont toutes les places avaient été retenues trois semaines à l'avance. Les uniformes galonnés des officiers et des fonctionnaires, l'émail de leurs décorations, l'accent vif des rubans, les toilettes claires des femmes, l'orient des perles et le scintillement des diamants composaient un ensemble riche de couleur et d'éclat.

Au quatrième rang des fauteuils d'orchestre, Ariane Nicolaevna était assise. A côté d'elle, bien que sept heures eussent sonné, une place restait vide. Ariane regardait les voisins avec indifférence et de temps à autre consultait le programme qu'elle froissait entre ses mains nues. Elle se retourna et leva les yeux vers la seconde galerie. A grand'peine, elle découvrit — petite tache claire entre une centaine de taches semblables — le visage glabre d'un étudiant aux épaulettes d'or. L'étudiant avait le visage tourné vers elle. Elle lui fit un signe de tête amical auquel il répondit longuement.

L'orchestre préludait. Le fauteuil à côté d'elle était toujours inoccupé.

Ariane était de mauvaise humeur, d'une mauvaise humeur qui se prolongeait depuis plusieurs semaines. Les six mois de Moscou ne lui avaient pas apporté les enchantements qu'elle s'en promettait. Elle s'était sentie isolée, perdue dans la ville immense. Chez elle, elle était reine ; elle avait le monde à ses pieds. Ici, il fallait recommencer le travail à pied d'œuvre. Ariane en aurait eu la force, mais une fâcheuse expérience lui en avait donné le dégoût. Dans la solitude où elle s'était trouvée et dans l'ennui de la vie de famille, car elle habitait — ultime concession à son père — chez un oncle marié avec lequel, non plus qu'avec sa femme, elle ne s'entendait guère, elle avait fréquenté les théâtres et, en particulier, l'admirable théâtre des Arts. Elle s'était éprise d'un des premiers comédiens de cette troupe unique au monde, l'avait suivi dans son répertoire, finalement avait fait sa connaissance. Il l'avait promenée dans son automobile ; ils avaient soupé ensemble au restaurant et chez lui. Puis, soudainement, après quelques mois d'intimité, elle s'était aperçue de sa médiocrité et l'avait quitté, sans un mot, de la façon la plus méprisante. Elle gardait de l'aventure un arrière-goût d'amertume. Elle essaya de travailler. Ses professeurs l'avaient déçue. Bref, elle en voulait à

Moscou des déconvenues qu'elle y avait subies.

Sur la scène, les gens du peuple, devant la porte du monastère, suppliaient Boris invisible d'accepter la couronne et de mettre fin à leurs misères. La tristesse de leurs chants alternés déchirait l'âme.

A ce moment, dans le rang où était assise Ariane, un homme s'engagea, passa devant la jeune fille en s'excusant, et s'assit à la place restée vide. Ariane vit qu'il était grand, sans âge, avec quelque chose de désinvolte et d'assuré dans l'allure. Quelques minutes s'écoulèrent, puis son voisin, dont elle avait senti à plusieurs reprises le regard peser sur elle, lui demanda à mi-voix:

— Qui chante Boris ce soir ?

Elle tourna vers lui un visage dont elle ne chercha pas à dissimuler l'étonnement.

— Chaliapine, naturellement.

Le voisin eut un geste, comme pour dire qu'il comprenait maintenant le surprenant de sa question, sourit et dit :

— Je vous expliquerai à l'entr'acte. Merci.

Ariane réprima l'envie de rire qui la prenait et se tut.

Le rideau tombait sur la fin du premier tableau et la salle s'éclaira.

Le voisin reprit :

— Que pensez-vous de moi ? Mon ignorance est pourtant explicable. Je suis arrivé à Moscou aujourd'hui même ; comme

je rentrais à sept heures à l'hôtel National, j'ai appris par hasard qu'on donnait *Boris Godounof* et je suis accouru.

— Mais vous n'aviez pas de place, fit Ariane intéressée malgré elle.

— Oh ! dit-il, en souriant, sachez qu'il y a toujours et partout une place pour moi. La caissière m'a repoussé, il est vrai, mais, dans le vestibule, une vieille femme, qui sans doute m'attendait, m'a offert le billet d'une personne malade. Voyez comme c'est simple.

— Et vous réussissez à toutes choses ainsi ?

— Sans doute.

Le rideau se levant sur l'entrée de Boris arrêta une conversation à laquelle l'un et l'autre prenaient plaisir.

A l'entr'acte, il y eut un grand remue-ménage dans la salle. Le voisin d'Ariane lui dit :

— Je meurs de faim, je n'ai pas dîné. Faites-moi la grâce de venir avec moi au buffet, car je sens que je ne puis me séparer de vous.

— Je ne suis pas seule, dit-elle : un étudiant m'accompagne. Il a passé vingt-quatre heures à faire la queue pour avoir deux billets, un à l'amphithéâtre, l'autre ici.

— Raison de plus pour nous sauver.

Ariane Nicolaevna le suivit.

Au cours de la représentation, ils firent tant de progrès dans la connaissance l'un

de l'autre qu'au dernier entr'acte il lui proposa de la ramener chez elle. Elle objecta l'étudiant qui avait commandé à son intention une automobile. Puis, se ravisant elle dit :

— Au fond, ce sera une excellente leçon.

Et, à peine le rideau tombé, ils coururent comme deux écoliers en rupture de classe. Il proposa de souper. — Il ne pouvait en être question. — Il voulut prendre une voiture. — Elle s'y opposa. Elle avait décidé de rentrer à pied bien qu'elle habitât la Sadovaia, à une demi-heure du centre de la ville. Et les voilà pataugeant dans la boue et dans la neige fondue. Les trous dans le pavé, l'incertitude et les obstacles du chemin légitimaient l'offre, non refusée, d'un bras. Il la regardait tout en causant. Sur sa toilette de soirée, élégante et décolletée, elle avait endossé une grande houppelande noire et coiffé un étonnant petit chapeau de feutre mou qu'elle avait tiré, chiffonné, d'une des poches du manteau. Déjà, ils faisaient des projets.

— Puisque vous aimez la musique, dit-il, acceptez de venir entendre avec moi le *Prince Igor*, après-demain.

— Mais vous n'aurez pas de places.

Il s'arrêta, se mit devant elle, lui prit les deux mains :

— Ne savez-vous pas que j'ai toujours ce que je veux ? Donc, nous entendrons le *Prince Igor* et, cette fois-ci, comme nous se-

rons de vieilles connaissances, vous ne me refuserez pas de souper avec moi.

— Eh bien, si vous trouvez des places, ça va. Mais tout est loué.

Ils étaient arrivés dans une belle maison à appartements, dans la Sadovaia.

— Me voici chez moi, fit-elle.

— A propos, donnez-moi votre nom et votre numéro de téléphone.

Il écrivit sous sa dictée, puis il tendit une carte :

Elle lut : « Constantin Michel ».

— Ce n'est pas un nom, dit-elle.

— C'est pourtant le mien.

§ II. Un souper

On pourrait trouver dès le commencement d'une liaison quelques minutes pour parler raisonnablement.

Senancour. *De l'Amour.*

Deux jours plus tard, Constantin Michel et Ariane Nicolaevna étaient assis l'un à côté de l'autre sur un divan dans un cabinet du restaurant fameux de l'Ermitage. Ariane était d'admirable humeur. Constantin la laissait se raconter, prenant un plaisir extrême aux histoires qu'elle narrait. Il connaissait déjà Varvara Petrovna ; il savait que la jeune fille avait un demi-fiancé Nicolas Ivanof qui, dès avant le mariage, avait fait quelques amères expériences ; il n'ignorait ni les soupers de l'hôtel de Londres ni la cour d'adorateurs qui entourait là-bas la brillante Ariane. Le jardin Alexandre lui apparaissait comme le plus séduisant des jardins publics de Russie, où mille intrigues se nouaient et se dénouaient dans le décor contrasté des allées sombres et des terrasses éblouissantes sous le feu des globes électriques. En quelques traits vifs Ariane Nicolaevna avait su évoquer le cadre et les personnages principaux de sa vie passée. Il voyait, comme de ses yeux, la démarche légère de Varvara Petrovna, son

sourire irrésistible ; le pauvre Nicolas faisait piteuse figure dans ce tableau ; quelques personnages défilaient dans une ombre assez mystérieuse et sur lesquels Ariane, qui se piquait de dire tout, ne disait quasi rien, laisant à la sagacité de son compagnon de deviner à mi-mot.

Tout amusé qu'il fût, Constantin Michel était bien plus perplexe encore. Cette jeune fille impérieuse, volontaire, spirituelle, intelligente, qui était-elle ? Elle connaissait la vie comme une femme. Elle avait par moment quelque chose de sérieux dans le regard. Le front était volontaire et déjà réfléchi. Mais lorsque, l'autre soir, elle avait endossé sa houppelande et coiffé l'invraisemblable petit chapeau noir qu'elle portait à l'Université, elle paraissait une gosse de seize ans. — « Elle vient du sud, il est vrai, se disait-il, mais enfin, si précoces qu'y soient les jeunes filles, il faut plusieurs années d'expériences pour accumuler le trésor de sagesse pratique dont elle veut bien me faire étalage. »

Il s'interrompit à ce point de ses réflexions et demanda brusquement :

— A propos, quel âge avez-vous ?

— A propos de quoi ? fit-elle, étonnée de ces paroles qui ne répondaient pas à ce qu'elle racontait à ce moment.

Il s'expliqua :

— Quand je vous regarde, vous avez dix-sept ans. Quand je vous écoute, vous en

avez trente, et bien employés. Alors, je ne comprends pas...

Elle l'interrompit :

— Est-ce qu'on a besoin de comprendre une femme? On la prend, c'est le plus court.

Il eut un sursaut et resta une seconde interloqué. Puis, s'accordant au ton donné à la conversation par la vive remarque d'Ariane Nicolaevna, il lui dit l'incertitude où il était au sujet de son âge dès l'instant où il l'avait connue et qu'elle lui apparaissait tout à tour comme une gamine et comme une jeune femme à qui on n'en raconte pas.

Elle gardait un pli ironique aux lèvres et quand il eut fini, elle jeta simplement sur le ton d'un amateur qui applaudit un morceau à effet :

— Pas mal.

— Mais encore ? dit-il. Selon les heures, je parierais à chances égales pour dix-sept et pour vingt-cinq.

— Comme toujours, dit-elle, la vérité est entre les deux.

Et la conversation dévia.

Un peu plus tard, comme ils achevaient de souper et qu'à travers la cloison du cabinet arrivaient quelques refrains de chansons tziganes jouées par un orchestre voisin, Constantin Michel se pencha vers la jeune fille, passa son bras autour d'une taille flexible et l'attira à lui. Elle ne se

défendit pas, mais comme il approchait les lèvres de sa bouche, elle tourna la tête et ses lèvres se posèrent sur le cou frais d'Ariane Nicolaevna, à la naissance de l'oreille, près des cheveux.

Elle resta dans son bras, immobile, et ce fut lui qui un instant plus tard se dégagea. Il dit alors :

— De quel parfum usez-vous ? Il est délicieux.

Ariane parut étonnée et répondit simplement :

— Cela aussi est mon secret.

Il y eut un silence.

Constantin le rompit délibérément. Il avait pris un parti ; et sur un ton qui contrastait avec celui de leur entretien jusqu'alors, il dit à la jeune fille qu'il aimait à l'excès la franchise, qu'une façon nette et simple de dire les choses l'avait toujours servi, et qu'il en ferait une fois de plus l'expérience, dût-elle lui coûter cher. Il était sûr tout au moins qu'avec la qualité d'esprit qu'il lui connaissait, elle ne s'y méprendrait pas ; peut-être même lui en saurait-elle gré.

— Le vrai, continua-t-il, est que je veux vous gagner. Je l'avoue sans détours. Comment y réussir ? Avec vous, Ariane Nicolaevna, emploierai-je les moyens dont les hommes ont coutume de se servir lorsqu'ils veulent séduire une femme ? Vous laisserai-je croire que vous êtes la première

femme devant laquelle je m'agenouille ?... Vous me ririez au nez. Mettons les choses à leur place. Vous me plaisez infiniment. Peut-être vous suis-je sympathique puisque vous êtes ici. Auprès de vous je n'imagine pas de connaître l'ennui qui est après tout notre seul ennemi, mais mortel. Alors je désire vous voir plus et mieux et chaque jour...

Il s'arrêta. Ariane ne fit aucune réflexion. Avec un peu d'embarras, il dit :

— Mais aidez-moi, Ariane Nicolaevna. Je n'ai pas l'habitude de faire des discours.

— J'attends la fin qu'annonce un si beau commencement, répondit-elle.

— Soit, reprit-il, je continue. Avez-vous lu les *Reisebilder* d'Henri Heine ?

Elle hocha la tête négativement. Elle paraissait distraite...

— Dans les *Reisebilder*, reprit Constantin, Heine raconte qu'il arrive un jour dans un village où il doit passer la nuit. Il voit une belle fille à la fenêtre, occupée à arroser des fleurs, et lui dit à peu près : « Je n'étais pas ici hier, je n'y serai plus demain. Mais aujourd'hui est à nous... » Et la belle fille lui tend une fleur... Je serai à Moscou peu de temps, mais ce peu de temps je vous propose de le vivre à deux... Je ne suis pas libre, Ariane Nicolaevna... Je partirai un jour et ne reviendrai pas. La vie est chose assez maussade. Il faut de l'ingéniosité, de la volonté et du savoir-faire pour en tirer

quelques heures, je ne dis pas de bonheur, mais tout au moins de plaisir. Voulez-vous que nous fassions une association précaire à la poursuite du plaisir ?... Je sens que je puis vous parler ainsi et que vous goûterez peut-être ce qu'il y a d'inaccoutumé et d'audacieux dans une proposition que je n'oserais adresser sous cette forme à une autre qu'à vous. Mais vous êtes sans hypocrisie et vous regardez les choses en face, je m'en suis convaincu... Quels risques courons-nous? Aucuns, comprenez-moi à demi-mot... Ah! pardon, j'oublie un grand danger... Peut-être m'aimerez-vous. Peut-être m'éprendrai-je de vous. L'amour, qui est en dehors de notre convention, s'y glissera peut-être. Allons-nous reculer devant ce danger imaginaire? Vous avez du courage et je n'en manque pas. Je cours à l'ennemi...

Il prit la jeune fille dans ses bras. Elle ne se défendit pas et, penché sur elle, il dit :

— Pardonnez-moi, Ariane Nicolaevna, mais je suis à un moment où le mensonge m'est odieux. Quoi qu'il arrive, nous ne nous serons pas trompés.

Elle allait répondre. Il lui ferma la bouche par un baiser et ajouta :

— Ne dites rien, je vous en prie...

Elle se dégagea, s'étira, prit à son corsage un œillet pourpré et le porta à ses lèvres, puis négligemment le jeta dans un coin de la chambre.

— J'ai entendu naguère, dit-elle, des gens

qui voulaient arriver aux mêmes fins que vous. Ils s'y prenaient autrement... On apprend à tout âge. Mais il est tard et la leçon de ce soir s'est assez prolongée. Je rentre... A propos, vous ai-je dit que l'oncle chez lequel j'habite est épris de moi ? Je vais être obligée de m'enfermer à clef, et, c'est bizarre, j'étouffe dans une chambre dont la porte est fermée.

Ils partirent en voiture. Comme il quittait Ariane Nicolaevna, il lui dit :

— A demain. Voulez-vous dîner avec moi ?

— Mais non, je dîne ici à sept heures.

— Soit, je vous attendrai à votre porte à huit heures et demie et vous me ferez la grâce de venir prendre le thé dans mon appartement.

— Ah ! je jure bien que non !

§ III. Banale soirée

Le lendemain soir, à huit heures et demie, Ariane parut à la porte de sa maison, où Constantin Michel l'attendait. Elle avait un ravissant chapeau aux grandes ailes attachées par des rubans sous le menton. Le cou sortait nu de la longue houppelande noire.

Ils descendirent la Tverskaia. Il était entendu qu' « on allait se promener ». Pourtant, arrivés devant l'hôtel National, Constantin proposa d'entrer.

— Pourquoi pas ? fit-elle.

Et sous le lourd manteau, une épaule frêle se souleva et communiqua un léger mouvement à l'épaisse étoffe.

Dans le petit salon, Ariane quitta son manteau puis, passant dans la chambre à coucher, enleva son chapeau et arrangea ses cheveux devant la glace. Elle regarda autour d'elle, ne manifestant aucune gêne. Sur le lit, déjà préparés pour la nuit, les pyjamas de Constantin étaient étalés.

Ils burent du thé au salon. Constantin prit la jeune fille sur ses genoux et leurs bouches se joignirent. Il commença à la déshabiller. Ici Ariane opposa une résistance obstinée et ses ongles acérés jouèrent un rôle dans le combat. Il fallut moitié

de gré, moitié de force, à coups de prières, à grand renfort d'ingéniosité et de ruse, conquérir l'une après l'autre chaque pièce du vêtement. La blouse légère tomba ; les jeunes seins fermes et ronds apparurent sur une poitrine maigre. L'enlèvement de la jupe exigea un temps infini. Constantin en eut raison enfin. Il tenait la jeune fille presque nue dans ses bras.

Il était au comble de l'énervement. La civilisation a appris aux femmes à n'opposer, en telles circonstances, qu'un simulacre de résistance à l'attaque de l'homme, juste assez pour qu'il puisse faire le geste de l'antique conquête. C'est une comédie charmante dont les scènes sont dès longtemps réglées. Mais voilà que, contrairement aux conventions tacitement passées avec Ariane, il était obligé de se battre et d'employer la force. Pourquoi se défendait-elle si âprement puisqu'elle était décidée à se donner? Pourquoi depuis une heure luttait-elle sans répit? Pendant une courte trêve, il ne put s'empêcher de lui dire assez brutalement :

— Mais enfin, vous savez pourquoi nous sommes ici. Vous êtes avertie. Ce n'est pas un début, après tout...

Ariane le regarda d'un air de déesse et articula sur un ton qui fit sentir à Constantin l'absurdité de la question posée :

— Vous n'imaginez pas que je vous aie attendu, tout de même ?...

L'épaule se souleva et sortit de la chemise

qui glissa le long du bras, laissant nue la moitié du torse. Mais comme Constantin voulait emporter la jeune fille dans la chambre à coucher, elle se cramponna au divan et d'une voix nette dit :

— Je pose mes conditions.

— Je les accepte à l'avance, répondit Constantin exaspéré.

— Il n'y aura pas de lumière et je ferai la morte.

Constantin Michel pensa : « Sur qui diable suis-je tombé ? Me voici lancé dans une aventure avec une de ces filles détraquées d'aujourd'hui qui font l'amour comme elles soupent, sans avoir ni sens ni appétit. Elles n'attachent pas plus d'importance à l'un qu'à l'autre... Pourvu que je n'aie pas à le regretter... »

Il avait dans ses bras le corps frais de la jeune fille et il répondit :

— Ces conditions sont absurdes... Mais ce n'est plus le moment de discuter...

Dans la nuit de la chambre, dans la tiédeur des draps où Ariane « faisait la morte », il s'aperçut à un signe évident bien qu'involontaire que tout au moins la première des deux suppositions qui venaient de se présenter à son esprit était mal fondée. Cependant la lutte continuait dans l'obscurité, la lutte contre le cadavre.

Irrité, il dit vivement :

— Il est un temps où il est bon de se battre ; il en est un où il faut savoir se donner.

— Mais je ne me bats pas, fit une voix à son oreille, une petite voix, humble, enfantine, où semblait passer un souffle de frayeur et dont le timbre nouveau le frappa.

Et, à l'instant même, il triompha d'elle.

Une heure plus tard, assise devant la toilette elle coiffait ses cheveux qu'elle avait longs et fournis. Ils tombaient jusqu'à la chute des reins et leurs vagues ondulantes cachaient le torse frêle.

Elle parlait d'une façon détachée et libre, racontant des histoires de naguère. Elle n'eut pas un mot, pas un regard qui pussent témoigner de la nouveauté des rapports qui venaient de s'établir entre eux. Tout en l'écoutant, Constantin remarqua une mince coupure sur un doigt de sa main droite : « Ce petit monstre m'a égratigné, pensa-t-il, ou peut-être est-ce une épingle ? »

Comme minuit sonnait, elle se leva. En vain voulut-il l'emmener souper.

— Mon amoureux m'attend à la maison, dit-elle. Il m'a fait une scène hier soir. Il semblait qu'il devinât d'où je venais. Ma tante l'a entendu. Seconde scène. Je veux éviter cela; j'aime d'avoir la paix chez moi.

Ils rentrèrent à pied. Elle causait, avec un riche mouvement d'idées, des programmes du gymnase et de l'éducation des filles. Lorsqu'il la quitta à sa porte, elle parut étonnée d'entendre Constantin lui deman-

der de la revoir le lendemain à la même heure. Elle accepta sans discuter.

Chez lui, comme il réparait le désordre du lit avant de se coucher, il vit sur le drap quelques petites gouttes de sang. « Elle m'a égratigné plus profondément que je ne croyais. Curieux petit animal!... Qu'ont été mes prédécesseurs?... C'est une éducation à refaire. Mais en vaut-elle la peine ?... »

Il était fatigué et, sans réfléchir davantage, s'endormit.

§ IV. Surgit amari aliquid

Leur vie se régla. Constantin ne voyait jamais Ariane dans la journée, qu'elle passait à l'Université. Il allait à ses affaires qui étaient importantes. Une fois il déjeuna avec sa maîtresse en titre, la baronne Korting, la plus jolie femme de Moscou qui voulut bien s'étonner de son peu d'empressement. Il s'ingénia à y trouver des excuses.

Mais chaque soir, il rejoignait, à huit heures et demie, à la Sadovaia, son étudiante en houppelande, chaque soir ils descendaient à pied jusqu'à l'hôtel National, chaque soir ils se couchaient dans une chambre chaude et obscure et, minuit sonné, se rhabillaient pour refaire le trajet en sens inverse, causant tous deux, le long du chemin, avec la plus vive animation et un mutuel plaisir.

Elle avait sur toutes choses des opinions tranchées qu'elle émettait avec un ton de certitude qui ne souffrait pas la contradiction ; elle échafaudait des systèmes du plus extrême matérialisme, ne laissant aucune place au sentiment, raillant impitoyablement la pitié et l'amour. Parfois il s'amusait à ruiner d'un mot les merveilleux châteaux qu'elle élevait si prestement dans les airs. Mais le plus souvent il la laissait don-

ner libre cours à sa fantaisie. Elle allait ainsi comme grisée à travers le monde des idées. Et il ne cessait d'admirer le jeu sain de ce cerveau, la force jaillissante et claire de la pensée. Constantin Michel connaissait le monde, Londres, New-York, Rome, Paris. « Avec un rien de poli, pensait-il, avec cette élégance de tournure que l'on n'apprend tout de même qu'en Occident, avec le ton et le vocabulaire de la bonne société de là-bas, est-il une seule des capitales de l'univers, où, après un court stage et la mise au point indispensable, cette petite fille russe ne triompherait pas ? Les esprits les plus délicats en feraient leurs délices. »

Il ne pouvait imaginer une compagne plus attrayante. Elle l'excitait à penser et le tenait dans une fièvre d'idées et de sensations sans cesse renouvelées.

Il sentait en elle les richesses inépuisables de la nature russe, ce don, cette générosité et ce gaspillage de soi qu'elle comporte. « Il ne manque à cette fille qu'une méthode, pour atteindre aux plus hauts sommets, ou bien la présence d'un homme supérieur ; mais il faut avouer, conclut-il, que les hommes ici ne sont pas à la hauteur de leur tâche. »

Chaque jour, Constantin Michel attendait impatiemment les heures qui lui ramenaient Ariane. Il la comparait à la baronne Korting qui l'emportait par la beauté, qui était bonne, et douce, et facile, mais qui, à

trop vivre en Occident, avait pris l'artificiel qui règne dans les salons de France et d'Angleterre. Il n'avait aucun reproche à lui adresser, — sauf le plus grand du monde : il s'ennuyait auprès d'elle.

Auprès d'Ariane, l'ennui était inconnu. On ne pouvait même en concevoir la notion, tant elle était diverse, amusante, gaie, sérieuse contredisante, fantasque, difficile, ombrageuse, enfermée dans son amour-propre comme dans une forteresse inexpugnable.

Quand il l'avait à dîner, c'était une bonne fortune. Un souper — plus rare — prenait l'allure d'une fête. Les longues promenades entre la Sadovaia et le National leur paraissaient trop courtes. Ils s'attardaient à causer dans la nuit et, sur le seuil de la porte, prolongeaient encore la conversation.

Mais, dans l'appartement de l'hôtel National, une autre Ariane apparaissait. Il était en face d'une femme qui lui restait étrangère. Du jour où il l'avait eue, il avait pensé que les rapports naturels entre amant et maîtresse s'établiraient entre eux. Il reconnaissait maintenant son erreur. Il croyait l'avoir conquise et, à chaque fois, la conquête était remise en question. Il sentait n'avoir fait aucun progrès. Sa maîtresse ne lui appartenait que par une fiction. En réalité, elle était insaisissable; elle lui échappait. Il l'embrassait ; elle se laissait embrasser et y prenait plaisir, mais jamais

d'elle-même elle ne venait à lui, dans un mouvement spontané de tendresse.

Il lui en fit un jour la remarque. La réponse qu'il reçut le glaça :

— N'y faites pas attention, dit-elle, je suis toujours ainsi...

« Détestable éducation, pensa Constantin Michel. Quels sots a-t-elle connus avant moi ? »

Dans le lit, elle continuait à « faire la morte ». Pourtant Constantin sentait parfois la pression involontaire d'un bras qui le serrait contre elle. Une fois seulement, elle se laissa aller jusqu'à se plaindre d'avoir à se lever, s'avouant brisée de fatigue. Il fallut une semaine pour qu'elle admît que la porte de la chambre fût ouverte sur le salon où l'électricité restait allumée. Pourtant elle n'alléguait pas des scrupules de pudeur. Elle descendait du lit, gagnait la salle de bain et revenait se coiffer nue devant la glace avec la tranquille assurance d'une jeune fille bien faite qui n'a rien à cacher.

Chaque rencontre était ainsi un combat entre l'ardeur de l'homme et la froideur de la femme. L'irritant était que Constantin sentait cette froideur calculée, commandée par un effort de volonté. Il n'usait d'aucune contrainte pour amener Ariane dans son lit. Elle y venait de son propre gré ; mais lorsqu'elle s'allongeait dans les draps, elle semblait mourir à elle-même... Elle qui

debout ne pouvait se taire, restait silencieuse, les yeux ouverts. Le mieux qu'il en put tirer dans la première semaine de leur liaison, alors qu'il murmurait à son oreille les mots éternels que les amants disent à la femme qu'ils possèdent, fut un *nitchevo* entre deux tons.

Au dehors, ils causaient librement comme deux amis. Au lit, il retrouvait l'ennemie, celle qu'il faut toujours vaincre et qui ne s'avoue jamais vaincue.

Ce combat excitait Constantin Michel et il se jurait d'en sortir vainqueur. Cependant il était blessé jusqu'au fond de lui par l'attitude dont Ariane ne se départait pas.

Mais ce n'étaient encore qu'escarmouches.

A la quatrième ou cinquième soirée, comme elle se rhabillait et qu'il fumait une cigarette assis au pied du lit, il fit, sans même y prendre garde, deux de ces questions banales que les hommes posent à leur maîtresse sortant de leurs bras.

Elle ne répondit pas. Il répéta la phrase.

Sans lever la tête vers lui, sans s'arrêter de rattacher ses bas, elle répondit avec nonchalance, comme si elle ne sentait pas le venin de sa réponse :

— J'attends la troisième question, celle que tous les hommes qui m'ont eue ont posée après les deux que vous venez de faire...

Constantin Michel pâlit. Il eut la force de

se maîtriser, de ne pas ajouter un mot. Il termina sa cigarette, passa à la salle de bain, y resta plus longtemps que d'habitude. Lorsqu'il en sortit, minuit était sonné.

— Allons, dit-il.

Elle s'approcha de lui, s'appuya sur son bras et demanda :

— Qu'avez-vous aujourd'hui ? Vous paraissez triste. Je n'en suis pas la cause ?

— Rien, petite fille, rien, tu es délicieuse, comme toujours.

Car il la tutoyait maintenant, mais elle continuait à dire vous.

En chemin, ils se disputèrent sur une question de philosophie, l'un et l'autre défendant sa position avec violence, presque avec aigreur. Finalement Constantin Michel éclata de rire :

— Où diable allons-nous chercher nos sujets de querelle ? dit-il.

Et il embrassa Ariane qui se défendait encore.

Le lendemain soir la lutte recommença, mais d'une façon plus gardée, l'un et l'autre adversaire s'efforçant de ne pas se découvrir.

Constantin voulait savoir pourquoi Ariane Nicolaevna qui avait le droit du choix et l'avait exercé plus d'une fois l'avait pris lui, Constantin Michel, et s'était donnée à leur troisième rencontre. Il n'imaginait pas d'être irrésistible. Ariane ne l'aimait pas. Mais, quelle que soit la liberté qu'une jeune

fille s'accorde, il est difficile d'admettre qu'elle va jusqu'à prendre un amant comme un homme choisit une maîtresse, souvent pour une heure. Pourquoi était-elle là près de lui ? Par des voies détournées, il tâchait d'obtenir un éclaircissement sur ce point.

Il parla donc de la fameuse soirée de *Boris Godounof* et il revint sur la première impression qu'il avait eue d'elle, la longue hésitation entre « jeune femme » et « gamine ».

— Et toi, dit-il, qu'as-tu pensé de moi, car enfin la première impression commande tout le reste ?

— Moi, fit-elle, je me suis dit : « Il est dans ma série », car il faut vous avouer qu'à mon expérience, seuls les hommes blonds ont du tempérament. Les bruns font de l'effet, mais ce n'est que feu de paille. On les prend ; il ne vous reste rien dans les mains... La sagesse est de revenir après quelques essais malheureux à ce que l'on a éprouvé bon...

Elle bavardait ainsi agréablement, comme si elle parlait du soleil ou de la pluie de ce jour de mai.

Constantin Michel crut avaler une drogue amère. Il sentait qu'on ne répond à une provocation de ce genre que par une rouée de coups. Mais il fallait gagner la bataille, et d'abord du temps. Il prit une cigarette, l'alluma, et avec un bon sourire naturel il gronda affectueusement :

— Ariane, Ariane, voilà des choses que l'on pense, mais qu'on ne dit pas. Tu n'es qu'une petite cosaque.

— Oh, fit-elle, j'ai horreur de mentir ; c'est trop difficile ; alors je dis les choses comme elles me viennent. Vous avez dû vous en apercevoir... Je suis sans habileté et sans ruse, avouez-le. Ma conduite avec vous l'a montré. M'en voudriez-vous ?

Il n'eut tout de même pas la force de la prendre dans ses bras et de la baiser sur les lèvres, comme il eût été politique de le faire. Il avait encore dans la bouche un arrière-goût d'amertume qui ne devait pas disparaître de sitôt. Il se borna à quelques chaudes et banales protestations :

— Au fond, dit-il, tu me plais parce que tu es toi-même. Cela comporte bien quelques inconvénients. Mais les avantages l'emportent. Evidemment tu dis avec simplicité des choses qu'une femme en Occident se ferait tuer plutôt que d'avouer, Faut-il reconnaître qu'une fois le premier moment d'étonnement passé, cette franchise un peu rude a son prix ? Peut-être même finirai-je perversement par y trouver du charme.

Mais ce même soir, rentrant à pied vers une heure de la Sadovaia, Constantin serrait les poings et exhalait sa colère. Il se sentait attaqué, bafoué, par cette petite fille qui, avec ses airs de ne pas y toucher, l'avait blessé à un point sensible,

entretenait chaque jour la blessure ouverte et l'envenimait avec un art savant. Car enfin quel que soit le degré de franchise que l'on se permette, il faut que l'amour, même physique, s'entoure de certaines illusions. A l'éclairer brutalement et de tel côté, on le met en fuite. Il faut chasser loin de soi l'idée qu'on se rencontre dans les bras d'une femme avec les ombres plus ou moins effacées de ses prédécesseurs. Ce sont choses auxquelles on ne pense point, lorsqu'on est sain d'esprit, à moins peut-être qu'on ne soit éperdument amoureux. Or Constantin Michel se déclarait sain d'esprit et pas amoureux. Certes il tenait à Ariane et de plus d'une façon ; elle avait la saveur d'un jeune fruit délicieux déjà mûr, dont l'acidité, par places, fait grincer une peu les dents. Mais d'amour il n'était pas question. Donc il lui était facile d'oublier le passé d'Ariane.

Et voilà que ce démon de fille le lui ramenait sous les yeux sans cesse et l'obligeait à le regarder en face. D'abord il avait cru qu'elle agissait ainsi par maladresse, par ce manque d'instinct qui, chose curieuse, se fait sentir si souvent chez les femmes les plus intelligentes. Il y avait là peut-être une faute d'éducation ; tante Varvara qui se racontait librement à sa nièce devait en être responsable, et ce milieu de province russe... Il suffirait d'avertir Ariane Nicolaevna.

Mais Constantin reconnut bien vite son erreur. Non, ce n'était pas au hasard qu'elle parlait ainsi. Il devinait en elle un plan médité, une offensive pourpensée et qui se prolongerait. Un sûr instinct l'avertissait qu'Ariane savait où le blesser et qu'elle gardait prise sur lui.

Et pourtant il était impossible de la laisser continuer ainsi sous peine d'être empoisonné.

A ce point de ses réflexions, Constantin Michel fit volte-face. « Au fond, se dit-il, de quoi est-ce que je me préoccupe ? J'ai une fille délicieuse et fraîche dans mes bras chaque soir, et le partenaire de conversation le plus amusant que j'aie jusqu'ici rencontré. Dans un mois ou six semaines, j'aurai quitté la Russie ; nous ne nous reverrons de notre vie. Laissons les choses aller leur cours. »

Il parlait ainsi, mais ce n'étaient que des mots, car il gardait au fond de lui le goût d'amertume que le poison distillé par Ariane Nicolaevna y avait versé. Comme il s'amusait à tâcher de voir clair, il se dit : « Pourquoi est-ce que je prête tant d'importance au passé de cette jeune fille ? Peut-être me suis-je attaché à elle plus que je ne le pense. Ah ! cela serait une belle folie ! Devenir amoureux d'une fille jeune, mais au passé lourd, et qui est tombée dans mes bras sans offrir la moindre résistance,

parbleu, comme elle serait tombée dans les bras du voisin si je n'avais pas été là ! Elle est riche de sa jeunesse et de son esprit, mais elle a un défaut qui, à la longue, me la rendra insupportable : elle est méchante. Elle sait déjà me faire souffrir. Mais quoi? elle n'usera de cette science détestable qu'autant que je le voudrai. Je suis libre ; le jour où je serai fatigué d'elle, je m'en irai. Pour l'instant, seul le désir de vaincre la froideur qu'elle affecte m'attache à elle. Cela, et rien de plus. »

Et il se mit à rêver à l'avenir proche. Où serait-il dans un mois ? à Constantinople ou à New-York, bien loin en tout cas d'Ariane Nicolaevna. Il avait à travailler. Et puis où qu'il allât, il rencontrerait d'autres femmes. La vie est innombrable. Quel ridicule de penser l'enfermer sous la houppelande noire d'une petite étudiante à l'Université de Moscou !

Constantin Michel avait marché vite. Il arriva de bonne humeur à l'hôtel National et avant de remonter chez lui soupa légèrement. Quand il entra dans sa chambre à coucher, il y régnait encore une odeur faible, mais pénétrante, celle qu'il avait respirée quelques heures auparavant sur la nuque d'Ariane Nicolaevna. Le lit était défait. Il semblait qu'un souffle de volupté montât des draps entr'ouverts qui avaient gardé la chaleur de leurs deux corps. Il eut une envie irrésistible de serrer Ariane

dans ses bras, de lui parler durement, de lui dire qu'il était le maître, qu'il ne souffrirait pas une fois de plus ses insolences, puis de la prendre, de la caresser sans fin, et de passer une nuit, toute une nuit, le long d'elle, de s'endormir en la touchant, de se réveiller avec ce jeune corps appuyé sur le sien... Et peut-être alors entendrait-il encore cette voix, cette voix humble, enfantine qui n'avait résonné qu'une fois à son oreille, mais qu'il ne pouvait oublier et qu'il cherchait à retrouver dans la bouche d'Ariane, qu'il attendait, sans se l'avouer, chaque jour comme un miracle promis, la voix qui avait dit le premier soir : « Mais je ne me défends pas. »

Constantin Michel resta assis sur le lit. Soudain il bondit :

— Ah! je deviens fou!... Je vais te montrer si je suis libre, petite Ariane de nulle part.

Il courut au téléphone, demanda le numéro de la baronne Korting. Malgré l'heure avancée, elle n'était pas couchée. Constantin Michel apprit à cette femme charmante qu'il avait enfin un peu de temps à lui, et lui demanda la grâce de dîner avec elle le lendemain. La baronne Korting ne cacha pas le plaisir avec lequel elle se rendrait à cette invitation.

Le jour suivant vers huit heures, alors qu'Ariane était chez elle, il l'appela au téléphone, lui dit qu'il avait un dîner d'af-

faires impossible à remettre, qu'il était désolé de ne pas la voir, mais qu'il comptait sur elle le lendemain, comme d'habitude.

Elle répondit simplement :

— Bien, à demain, et raccrocha le téléphone.

§ V. La baronne Korting

Une heure plus tard, il dînait avec la baronne Korting qu'il connaissait depuis quelques années. C'était une femme qu'il était flatteur pour un homme de montrer, car elle était belle, d'une de ces beautés qu'on ne discute pas et qui font retourner dans la rue jusqu'aux marmitons. Elle était bonne. Jamais Constantin ne l'avait entendue dire une méchanceté à l'adresse de quiconque. Elle ne manquait pas de finesse dans les choses de l'amour où la plus simple femme s'entend mieux et voit plus clair que l'homme. Enfin elle mettait Constantin Michel sur un piédestal et déclarait à qui voulait l'entendre qu'il était « incomparable ».

Aussi Constantin lui était resté attaché. Elle semblait être la seule chose fixe dans l'existence errante qu'il menait. C'est ainsi qu'un hiver il avait passé un mois à Nice avec elle ; une autre fois, une partie du printemps à Paris et, enfin, il l'avait retrouvée deux fois à Moscou lorsqu'il y était venu pour ses affaires.

Il voulait l'emmener au restaurant, mais par téléphone elle le pria de dîner chez elle. Il retrouva avec plaisir une maison bien montée, une table élégante et soignée

et ses yeux regardèrent avec admiration la baronne Korting vêtue d'un élégant déshabillé de la rue de la Paix. Elle le reçut à merveille, le gâta, le choya, l'entoura de mille attentions, fit fumer autour de lui l'encens dont elle avait l'habitude d'entourer son dieu. Elle lui demanda les dernières histoires de Londres et de Paris ; elle lui raconta les plus récents scandales de Pétersbourg et de Moscou. Où était-il? Partout et nulle part, et pas plus en Russie qu'ailleurs. Le maître d'hôtel lui-même était italien et la baronne Korting était toute polie au vernis occidental. Pourquoi pensa-t-il, au moment même où il se posait cette question, à la petite fille pâle de la Sadovaia ? Celle-là était bien de son pays, malgré sa culture européenne. Il chassa ces pensées.

La baronne Korting que ses intimes appelaient Olga l'y ramena en lui demandant ce qu'il faisait de ses soirées. On ne le voyait nulle part. Il allégua des conférences avec des gens d'affaires occupés dans la journée. Olga avec une logique féminine lui dit :

— Eh bien, alors, arrangez-vous pour prendre le thé chez moi. Vous savez que je serai toujours libre à l'heure qui sera la vôtre.

Il resta fort tard chez cette aimable femme et le ciel s'éclairait à l'orient lorsqu'il traversa les rues vides pour regagner son hôtel. Il avait les nerfs tranquilles et

l'esprit en paix. « C'est tout de même la sagesse, se disait-il, et la sécurité, l'*otium cum dignitate* des Latins, car après tout je suis à la merci d'un caprice de cette fille changeante. J'ai tout et je cherche encore autre chose. C'est absurde. Je vais liquider l'histoire de la Sadovaia. J'ai un voyage à faire à Kief qui arrivera de la façon la plus opportune pour couper court à cette aventure, car, au fond, ce n'est que cela. Et je vais hâter mon départ. »

N'empêche que, vers sept heures du soir, Constantin Michel se surprit à être assez nerveux à l'idée qu'Ariane pourrait se décommander par téléphone. Il était certain qu'elle le ferait uniquement par manière de représailles et pour se venger d'avoir été abandonnée la veille. Mais il en fut pour sa nervosité. Ariane ne téléphona pas et, à huit heures et demie, elle parut avec l'exactitude qui lui était coutumière dans l'encadrement de la porte de la Sadovaia.

Il fut frappé par sa minceur, sa délicatesse, le frêle de toute sa personne. Dans le front et dans les yeux seulement on lisait une force. Et soudain, il eut pour elle un sentiment nouveau, bien étrange chez lui, celui de la pitié. Il sentit qu'elle était une petite fille, malgré tout, une petite fille lancée seule dans les tourbillons dangereux de la vie. Elle y serait broyée, comme tant d'autres qui la valaient et qui s'avançaient pleines de courage avec un air de défi, la

tête haute, vers la tempête. Et voilà qu'au tournant du chemin, elle s'était heurtée à un roc dur, à lui, Constantin Michel. Il eut une brève vision de l'avenir. « Cette histoire finira mal pour toi, mon enfant, pensa-t-il. Quoi que tu en aies, tu t'attacheras à moi, et un beau jour je partirai pour New-York ou Changhaï, te laissant seule, perdue au milieu de cette mer humaine qu'est la Russie. »

Il eut un moment d'émotion indicible. Il pardonna à Ariane son passé trouble. Elle avait eu, elle aussi, si jeune, un idéal, et ne l'ayant pas atteint, elle faisait payer ses erreurs à ceux qu'elle rencontrait.

Il passa un bras sous celui de la jeune fille, le serra contre le sien et la conduisit à l'hôtel. Pendant toute la soirée, il ne fut que douceur et gaîté. L'humeur de son amant n'échappa pas à Ariane. Elle se laissa entraîner par le flot irrésistible de tendresse qui sortait du cœur de Constantin Michel. Pour la première fois, elle oublia son rôle, se pressa contre lui, se blottit dans ses bras et, sortie du lit, raconta les plus folles histoires sur son enfance — époque sans danger aux yeux de Constantin.

Ce fut un bref entr'acte. Peu de jours après, la lutte sournoise, implacable, recommença. Un soir, comme Ariane était souffrante et qu'ils prenaient le thé dans leur petit salon, elle commença à parler de leurs relations. Elle le remercia d'en avoir

défini le caractère avec tant de précision et de prévoyance, dès avant qu'elles eussent commencé.

— Je reconnais bien là, dit-elle, mon ami si sage, si averti de tout. Grâce à vous, tout est clair entre nous. Il n'y a place pour aucune ambiguïté. En somme, je suis libre ; vous l'êtes aussi. Nous avons formé une association temporaire à la recherche du plaisir. Je ne vous le cache pas : vous avez su me le donner.

— C'est beaucoup, interrompit Constantin. Tu connais les vers de Vigny :

.... C'est le plaisir qu'elle aime.
L'homme est rude, il le prend et ne sait le donner.

— Je ne connais pas les vers, continua-t-elle, mais comme on dit, je crois, je connais la chanson (Constantin Michel s'en voulait amèrement de sa citation). Et puis, nos causeries ne sont pas un mince agrément dans l'affaire. A l'ordinaire, les hommes sont si niais. Dès qu'on en a tiré ce qu'on leur demande, les voilà muets...

Constantin commença à grimacer intérieurement. Mais comment arrêter Ariane ? Il essaya de dévier la conversation. Avec une logique supérieure, Ariane y revint :

— Mais, puisque nous sommes libres, nous avons le droit de faire ce qu'il nous plaît. Vous pouvez avoir une maîtresse (Bon, elle a appris mon histoire, pensa Constantin)... et je puis prendre un amant.

Nous ne nous tromperions pas, puisque nous ne nous aimons pas et que nous nous donnons un avertissement préalable.

— Ah ! par exemple, non ! Je ne suis pas pour le partage, cria Constantin qui, sur ce terrain, vit la possibilité de laisser cours à ses sentiments. Non, cent fois non ! Tant que tu es à moi, tu n'es à personne d'autre. Tiens-le-toi pour dit.

— Et si tout de même j'avais un amant ? Vous ne le sauriez pas.

— C'est ce qui te trompe. Je le saurais, et tout de suite.

— Et alors ?...

— Ma chère enfant, à mon vif regret, tout serait fini entre nous.

Il dit ces mots sans colère, mais avec une netteté d'accent qui parut faire impression sur Ariane.

Elle revint peu après, de biais, à la question qui l'occupait :

— Et pourtant vous ne m'aimez pas.

— Cela est une autre question, repartit Constantin, mais pour le temps où tu m'appartiens, je ne te cède à personne.

— Vous êtes bizarre, fit Ariane.

— Je suis comme je suis, et il n'y a pas à discuter. Les choses sont au net sur ce point. Maintenant changeons de sujet.

Avec une apparente indifférence, ils commencèrent à parler sur un thème banal.

Mais comme elle se levait pour partir,

Constantin fut emporté par un élan soudain. Il mit Ariane contre le mur, lui appuya les deux mains sur les épaules et, les yeux fichés dans les siens, lui dit :

— Je ne sais quel jeu tu joues ici, petite fille. Si tu veux te battre, eh bien, battons-nous. Mais je t'avertis que tu n'auras pas raison de moi. De nous deux, c'est moi qui l'emporterai, sois-en sûre. Et veux-tu que je te dise ce qui t'arrivera ? Que tu le veuilles ou non, tu m'aimeras. Tu m'aimeras avec ta tête diabolique, avec ton cœur que j'ignore, avec ton corps que je connais.

Sous sa main, il sentit l'épaule gauche d'Ariane qui essayait de se soulever. Mais il la tenait fortement et l'épaule indiqua seulement le geste tenté qui, ne pouvant se développer, avorta.

§ VI. Mouvement imprévu

Cependant Constantin voyait trois ou quatre fois par semaine, dans l'après-midi, la baronne Korting et chaque soir Ariane. Faisait-il des progrès avec cette dernière, rien ne l'indiquait. Déjà on touchait au milieu du mois de mai. Ariane était toujours semblable à elle-même. Un jour, elle se montrait gaie, enfantine, pleine d'anecdotes et de mots charmants. Le lendemain, avec un art incomparable dans la négligence étudiée, elle revenait sur les thèmes détestés et semblait s'y complaire.

— Tu ne mens pas assez, lui disait en riant Constantin. Tu n'as pas encore compris le secret du bonheur qui est dans une illusion chèrement nourrie et jalousement respectée.

— Il y a plus d'une façon d'être heureux, répondait-elle. Qui sait si la mienne ne vaut pas la vôtre ? Puis-je me plaindre de la vie, ajouta-t-elle, n'ai-je pas un amant beau et intelligent ?

— Ariane, je n'aime pas qu'on se moque de moi.

— Mais enfin puisque je vous ai choisi entre tant d'autres, sans me donner le temps de la réflexion, il faut bien que votre physique, votre physique seulement, Mon-

sieur, ait quelque chose d'irrésistible. Car, au vrai, l'étudiant qui m'accompagnait au théâtre est assez séduisant. Mais vous êtes mieux, puisque je suis ici à cette heure au lieu d'être dans ses bras... Le pauvre garçon ! Il m'avait fait depuis trois mois la cour la plus assidue, la plus respectueuse. Il croyait bien toucher au bonheur. La soirée au Grand Théâtre devait être décisive. Songez ! Il avait commandé une automobile ! Nous allions souper chez Jahr...

Constantin Michel avait les nerfs en boule. Pour se punir lui-même, il demanda, comme un flagellant qui veut encore être battu :

— Eh bien, que serait-il arrivé ?

— Ce qui arrive dans ces cas-là, cher et excellent ami. Nous aurions soupé et bu du champagne. Puis nous serions revenus en automobile...

— Et alors ? dit Constantin d'une voix froide. A-t-il un appartement ? On ne reçoit pas les gens au milieu de la nuit dans les hôtels convenables.

— Restent les hôtels qui ne sont pas convenables, reprit la jeune fille. Et puis, du parc Petrovski au centre de Moscou, il y a vingt minutes. Et l'on peut allonger le chemin. Une automobile fermée, les secousses, l'ivresse du souper, un bras pressé autour de la taille, des lèvres passionnées sur votre cou... Enfin, je ne suis pas de bois,

conclut-elle, et vous le savez mieux que personne...

Le lendemain de cette soirée, Constantin décida son départ pour Kief et l'annonça à la baronne Korting dans l'après-midi. Le soir, il avertit Ariane. Elle sursauta :

— Comment, vous partez le jour même de mon anniversaire ! Ce n'est pas gentil !

C'était la première fois qu'elle manifestait un sentiment à son endroit.

Il la prit dans ses bras.

— Il fallait me le dire, petite fille, fit-il. Comment pouvais-je savoir ? En tous cas, nous dînerons ensemble demain. Je ne pars qu'à onze heures et pour une semaine. A propos, quel âge as-tu donc ?

— Mais, dix-huit ans.

— Comment, dix-huit ans ! Tu m'avais laissé croire que tu en avais au moins vingt.

Il semblait qu'elle l'eût trompé sur un point de capitale importance.

— Dix-huit ans ! répétait-il, dix-huit ans !... C'est inimaginable ! on n'a pas dix-huit ans !... Alors, quand je t'ai connue, tu n'en avais que dix-sept ! Tu aurais bien pu me le dire, tu aurais dû me le dire !

Il était au comble de l'exaspération.

Elle le calma :

— Je ne vois pas ce que nos âges ont à faire dans notre aventure. Je ne vous ai jamais demandé le vôtre. Quand nous nous sommes rencontrés — jour béni, jeta-t-elle

ironiquement — il me manquait un mois pour avoir mes dix-huit ans. Qu'est-ce qu'un mois ?... Vous n'allez pas me chercher querelle pour un mois.

Mais Constantin Michel ne se remettait pas et l'ébranlement produit en lui par ce qu'il appelait un « fait nouveau » eut une suite inattendue presque immédiate.

Ariane racontait des histoires de sa tante Varvara. Elle commentait la sagesse de cette vie, son équilibre parfait, l'art avec lequel Varvara Petrovna avait su ne cueillir que les roses de l'amour.

— Tante Varvara m'a dit, continua-t-elle, qu'elle n'a jamais passé une nuit entière avec aucun de ses amants. Il faut savoir partir ou les congédier à temps. Selon elle, dormir ensemble est le plus sûr moyen de tuer l'amour. On dort mal, on se réveille de mauvaise humeur. On est laid dans la lumière du matin. Il faut voir son amant lorsqu'on est coiffée et arrangée, s'habiller et se déshabiller pour lui plaire. La promiscuité, c'est bon pour les gens mariés. Mais le mariage n'est ni l'amour, ni le plaisir...

— Ta tante, interrompit Constantin, avec toute son expérience ne connaît pas grand'chose de la vie. Si libre qu'elle soit, c'est une femme à système et, sur ce que tu m'en dis maintenant, j'ai assez médiocre opinion d'elle. Entre gens qui s'aiment, petite fille, il n'est pas question d'heures ; ils ne se quittent ni jour ni nuit, déjeunent et dînent

à la même table, s'endorment ensemble et se réveillent l'un à côté de l'autre. Tu trouves agréable, toi, quand nous partageons le même lit et que nous sommes si près l'un de l'autre qu'il n'y a rien ni matériellement ni moralement entre nous, lorsque la chaleur du lit commun nous pénètre et nous engourdit, lorsque du bout de tes pieds jusqu'à la tête tu me sens près de toi, que ton corps s'adapte à mon corps, que nous semblons vivre d'une même vie et que le battement de ton cœur se confond avec le battement du mien, tu trouves agréable de t'arracher à moi, de te lever, de t'habiller ? Tu ne sens pas le mur qui aussitôt s'élève entre nous avec chaque pièce de vêtement que tu revêts. Tu redeviens une étrangère ; tu redeviens l'ennemie.

Constantin s'était étrangement échauffé et s'étonnait lui-même. Ariane battit des mains et le persifla.

— Comme vous êtes éloquent !

— Ce sont les folies de ta tante qui m'exaspèrent, reprit Constantin Michel. Il ne s'agit ni de toi, ni de moi. Le diable l'emporte! Quelles idées a-t-elle pu te fourrer dans la tête?

Il marcha dans la chambre longuement. Ariane se taisait.

Soudain, il s'arrêta devant elle.

— Sais-tu ce que nous allons faire ? Quand passes-tu ton dernier examen ?

Elle indiqua une date éloignée de huit jours.

— Très bien, continua-t-il. Je serai de retour de Kief. Tu auras fini ton Université. Tu as besoin de prendre l'air. Je veux me reposer aussi. J'ai beaucoup travaillé. Et puis Moscou me donne étrangement sur les nerfs. Je t'emmène en Crimée, nous passerons quinze jours au soleil du Midi, dans les rochers rouges, au bord de la mer, parmi les fleurs et sous les arbres. Nous vivrons comme des dieux ; nous ne penserons pas, nous ne nous disputerons pas. Voilà mon plan *ne varietur*. Il ne reste qu'à obéir.

A peine avait-il terminé qu'il restait stupéfait de ce qu'il avait dit. Dans quoi se lançait-il ? Est-ce ainsi qu'il entendait liquider l'aventure où il était engagé? Certainement, au contact irritant d'Ariane, il perdait la raison.

Cependant, d'une voix tranquille, elle élevait des objections. Au jour où elle terminait ses examens à Moscou, sa tante l'attendait. Elle recevait trois ou quatre lettres par semaine qui l'imploraient de ne pas perdre une heure. La liaison de Varvara et du beau docteur devait tourner au drame. Ariane était nécessaire là-bas. Ses amis aussi, qui avaient leurs droits, comptaient sur sa présence. Enfin une autre raison, à laquelle elle fit allusion tout en la

laissant dans l'ombre, l'obligeait à rentrer à date fixe.

Plus elle parlait, plus Constantin se prouvait à lui-même l'excellence de son plan. Il conclut l'entretien en lui disant avec la calme assurance dont il avait éprouvé combien elle portait sur la jeune fille :

— Je veux aller avec toi en Crimée. C'est mon commencement et ma fin. Donc, cela sera. Tu ne me feras jamais croire qu'une fille ingénieuse comme toi ne puisse pas voler les quinze jours qui nous sont nécessaires. Je t'en laisse le soin et me garde de te donner des conseils. Nous sommes aujourd'hui le dix-huit. Je reviens de Kief le vingt-huit. Tu auras passé ton examen le même jour, et le vingt-neuf nous monterons dans l'express de Sébastopol. Tu reprendras ta liberté entre le quinze et le vingt juin.

Cela dit, il refusa de discuter plus avant et, le lendemain, il était avec Ariane sur le quai de la gare de Kief, car elle n'avait pas refusé de l'accompagner. Pour la première fois depuis six semaines qu'il la connaissait, il avait réussi à lui faire accepter un cadeau en l'honneur de ses dix-huit ans et une montre-bracelet encerclait le poignet de la jeune fille.

— Prépare tes bagages pour le vingt-neuf, dit-il.

— Mais c'est impossible, je vous assure.

La cloche sonnait. Il prit Ariane dans ses

bras. Il lui parut qu'elle ne l'avait jamais embrassé ainsi, qu'elle ne s'était pas encore donnée à lui aussi complètement que dans ce rapide baiser sur le quai de la gare.

Il y pensa longtemps dans le train. « Est-ce que je me trompe ? dit-il. Est-ce une illusion ?... Non, non, c'est la vérité. Cette fille si gardée, cette fois s'est trahie. »

§ VII. Crimée

Huit jours plus tard, Constantin Michel revenait de Kief. Chaque soir entre cinq et sept heures, la journée finie, il avait attendu la venue de la nuit sur la terrasse du jardin des Marchands. La vue dont on y jouit est une des plus belles qui soient au monde. A gauche, au-dessous de la terrasse, ce sont les quartiers populeux du port ; à droite dans la verdure, les murs blancs et les coupoles dorées de la laure la plus sainte de Russie. Puis le Dnieper lent, aux courbes allongées, les bateaux à vapeur qui le sillonnent, les caravanes de barges et de chalands, les fumées qui montent, les coups de sifflet qui déchirent le silence ; et plus loin, la plaine russe aliant sans une ride jusqu'à l'horizon, et la grande tache sombre de la forêt vers l'orient. C'est un paysage immense, animé au premier plan et tranquille à l'infini, un paysage sans pittoresque, dont on ne se fatigue pas et qui change lentement sous les jeux variés de la lumière. L'air était doux après les journées déjà chaudes, le ciel profond, et les fleurs parfumaient les crépuscules paisibles. Constantin Michel regardait les robes claires des femmes, les uniformes des officiers, la foule mouvante sur les terrasses, puis tournait

les yeux vers la plaine qui s'endormait au-dessous de lui. Dans ce décor grandiose, l'aventure de Moscou se ramenait à ses justes proportions. Il s'étonnait de s'y être passionné. Il ne comprenait plus pourquoi le passé d'Ariane avait pu l'émouvoir à ce point : « Grâce à Dieu, se disait-il, elle ne m'a pas trompé. Sa franchise inouïe m'a peut-être sauvé. Eût-elle eu la rouerie de ses sœurs occidentales, m'eût-elle joué la charmante comédie sentimentale à laquelle nous nous prêtons si complaisamment, eût-elle essayé de me faire croire qu'elle m'aimait et que j'étais, malgré les expériences indéniables de son passé, le premier homme qui entrait dans son cœur, qui sait si je ne me fusse laissé prendre ? Mais avec elle, il n'est pas possible de nourrir ces illusions qui nous mènent si loin. Je n'ai jamais vu quelqu'un de plus « matter of fact ». Elle se montre comme une planche anatomique. Ce que les femmes cachent, elle l'étale. Je parie qu'à mon retour de Crimée, je saurai le nombre exact de ses amants et leur état civil. Je suis un numéro dans une liste. Ne l'oublions pas. Sachons gré à cette charmante fille d'avoir bien voulu me faire un don si franc d'elle-même, remercions-la de m'avoir évité de longues hésitations et d'avoir renoncé aux comédies coutumières. »

Dans cette humeur, il lui écrivit une lettre gaie, avouant d'un ton vif qu'il ne pou-

vait se passer des longues conversations dont elle avait su charmer le séjour de Moscou et se promettant mille félicités des semaines à venir en Crimée. Il eut un mot d'elle qui s'était croisé avec le sien ; elle ne parlait pas du voyage projeté et décrivait d'une façon spirituelle sa vie entre un oncle amoureux et une tante que la jalousie avait bien de la peine à faire sortir de l'indolence qui lui était ordinaire. Sa lettre avait l'allure leste et dégagée qu'elle apportait à toute chose.

Il lui télégraphia son arrivée et confirma leur départ pour le lendemain.

Sur le quai de la gare, Ariane Nicolaevna l'attendait et dans la voiture qui les emmenait à l'hôtel se serra affectueusement contre lui. Elle avait passé son dernier examen le jour même de la façon la plus brillante. Elle n'éleva aucune difficulté au sujet du voyage de Crimée et raconta l'ingénieuse façon dont, avec la complicité d'une amie, elle trompait son père, son oncle, sa tante Varvara et les nombreux amis qui l'attendaient en province. Elle affirma seulement qu'elle devait être le dix juin chez elle pour des raisons de la plus haute gravité et que sur ce point il n'y aurait pas de discussion. Elle avait donc une semaine à donner à son ami.

Le lendemain, l'express de Sébastopol les emportait.

. . . . . .

Ils étaient seuls, étendus sur une petite plage de sable roux et chaud au ras de la mer. A droite, à gauche et derrière eux, des rochers tout proches, déchiquetés, rouges ; à leurs pieds les vagues molles venaient mourir avec le bruit d'une étoffe qu'on déchire. Dans le ciel pur, quelques petits nuages chargés de lumière restaient immobiles, comme accrochés dans l'azur. Ainsi que l'avait promis Constantin Michel, ils vivaient comme des dieux et, nus au bord des flots sous le soleil qui baignait leurs corps allongés, respiraient sans parler l'air marin. Il y avait plus de huit jours qu'ils étaient près d'Yalta, dans une intimité de chaque minute. Ils habitaient la maison qu'un peintre ami de Constantin lui avait cédée, une petite maison aux murs blancs, au toit rouge, perdue dans les rochers, non loin de la route qui va d'Yalta à Aloutcha. La maison ne comprenait que deux pièces ; l'une, la plus grande, donnait au midi sur la mer par trois fenêtres, avait des murs crépis à la chaux, sur lesquels étaient tendues quelques étoffes orientales; et des divans revêtus de tapis persans étaient disposés le long des parois; elle servait de salon et de salle à manger ; — l'autre, la chambre à coucher, plus petite, mais spacieuse encore, regardait, au couchant, un étrange paysage de cactus, de plantes grasses, de fleurs, de rochers et de pins. Sur le derrière de la maison. la cuisine et la

chambre de la bonne qui préparait leurs repas. C'était une fille de sang tatar, aux cheveux noirs, aux beaux pieds nus, qui glissait doucement dans la maison sans qu'on l'entendît.

Ariane avait fait le tour du logis que Constantin avait choisi pour leur vie à deux, à la façon d'un chat qui inspecte une demeure nouvelle, puis avait disparu dans la cuisine où elle eut un long entretien avec la Tatare. Constantin l'avait chargée de diriger la maison, non sans craindre que le ménage ne fût tenu de façon fantaisiste. Il se trompait. Ariane se révéla maîtresse de maison accomplie. Non seulement les repas étaient servis à heure fixe, mais la chère était excellente et variée. Ariane ne dédaignait pas de donner des recettes à la Tatare, — des recettes venues de la cuisinière renommée de Varvara Petrovna — et en surveillait l'exécution. Il y eut tel chaud-froid de poisson au caviar devant lequel Constantin s'extasia et un coulibiak dont on parla longtemps. La jeune fille prenait au sérieux ses devoirs nouveaux et, à table, se réjouissait à voir Constantin faire honneur au menu.

Leur vie coulait monotone, mais exquise, Ils se réveillaient tard dans la chambre claire. Ariane frappait dans ses mains. Au bruit, la Tatare aux pieds nus, souriante et silencieuse, arrivait, portant un plateau chargé de chocolat, de thé, de crème, de

pain frais, de beurre et de confitures. Ils déjeunaient, côte à côte, de grand appétit et tardaient à se lever. Vers onze heures, pourtant, ils quittaient le grand lit tiède et gagnaient la petite plage voisine. Là, ils s'ébattaient en pleine lumière, jouaient comme des enfants dans les rochers, entraient dans l'eau presque tiède, en ressortaient pour y retourner encore, puis venaient s'étendre nus sur le sable chaud. Ariane alors détachait ses longs cheveux. Ils restaient immobiles sous le soleil brûlant, les paupières closes. Il semblait que les rayons pénétrassent jusqu'au centre de leur être. C'était, sous la peau, comme le crépitement de millions de petites étincelles électriques. La vie universelle paraissait couler en eux. Ils étaient les frères des rochers, du sable et des fleurs qui les entouraient. Le vent salin caressait leurs corps et passait entre leurs doigts de pied libres. C'était un long engourdissement exquis ; ils ne parlaient pas. A peine se sentaient-ils vivre.

Vers une heure, alors que le soleil tombait d'aplomb sur eux, ils rentraient comme ivres dans la salle fraîche et déjeunaient de grand appétit. Puis c'était une longue sieste pendant les heures chaudes. Au premier jour, Constantin s'était étendu sur un divan. Ariane reposait sur le lit et, le second jour, à sa grande surprise, l'appela. Lisant, fumant et dormant, ils repo-

saient ainsi près l'un de l'autre, à peine vêtus, et à cinq heures prenaient le thé. Il fallait s'habiller enfin. Ariane soupirait, mais se coiffait et passait une robe légère comme toile d'araignée.

Au crépuscule, ils sortaient de leur domaine et marchaient sur la route d'Yalta. Souvent, ils allaient jusqu'à la ville, voisine de quelques verstes, traversant les riches vergers et les jardins de fleurs qui bordent le rivage. Là, une fois la nuit venue, ils soupaient sur la terrasse d'un hôtel dominant la mer. Au-dessous d'eux des bateaux se balançaient dans le port qu'éclairaient de grands globes électriques. Des musiques lointaines passaient dans l'air embaumé. Les gens regardaient avec envie ce couple dont le bonheur éclatait comme un défi. Ils regagnaient enfin leur villa. Le long de la route, les lucioles piquaient les buissons odorants de leurs pointes de feu qui voltigeaient de branche en branche, s'éteignant pour se rallumer plus loin, faisant à leur promenade nocturne un décor passionné où l'amour à chaque pas brûlait en flammes brèves et vives. Chez eux, ils trouvaient le samovar sur la table et, se déshabillant et s'embrassant, restaient à causer tard dans la nuit.

La réserve extérieure qu'Ariane avait toujours gardée avait disparu dans l'intimité de la vie à deux. Maintenant, elle tutoyait son amant qui lui avait fait remar-

quer que pour une fille de son naturel le « vous » manquait de simplicité. Elle était dans les bras de Constantin une maîtresse tendre et passionnée, avec quelque chose de raffiné et d'éperdu dans les caresses qu'elle lui prodiguait.

Mais il sentait qu'intérieurement elle n'avait changé en rien. Elle restait ironique, spirituelle, d'une liberté d'esprit qui allait jusqu'au cynisme le plus étalé. La seule idée qu'il pouvait être question d'amour entre eux l'aurait fait éclater d'un rire insolent et juvénile. L'amour, c'est les rêves blancs d'une jeune fille innocente. Les sages en cherchent dans le physique les seules réalités, et les plaisirs extrêmes de la sensualité n'ont nul besoin de se compliquer d'une maladie sentimentale propre à rendre stupides les gens les plus intelligents.

Elle remerciait donc son amant d'avoir su lui organiser de façon merveilleuse une existence qui satisfaisait ses sens et lui laissait le cœur et le cerveau libres.

Elle avait eu la délicatesse, pendant leur première semaine au bord de la mer, de ne pas rappeler ses expériences antérieures. Tout ce qu'elle disait sur l'amour, elle avait le soin de le généraliser. Ce trésor de sagesse matérialiste dans la bouche d'Ariane faisait un étrange contraste avec la jeunesse éclatante de ses dix-huit ans et Constantin Michel ne cessait de s'en étonner.

Ils étaient arrivés ainsi, un jour entraînant l'autre dans une suite continue et passionnée, au dix juin, date à laquelle Ariane devait être chez elle. Une fois pourtant Ariane avait fait allusion à la nécessité d'être exacte à un rendez-vous sur lequel elle ne s'expliquait pas autrement. En vain Constantin dont la curiosité était éveillée et qui croyait tout savoir de sa maîtresse avait essayé de la pousser sur ce point. Elle avait répondu en termes vagues et volontairement équivoques ; il s'agissait d'un engagement d'honneur auquel elle ne pouvait faillir. A certains mots, il put comprendre que des questions d'argent y étaient mêlées. Lorsqu'elle en parlait, elle devenait soucieuse, irritable et finalement pria Constantin d'éviter ce sujet qui lui était pénible. Il se tut, mais il sentit qu'il y avait là quelque chose d'obscur dont il aurait donné beaucoup pour pénétrer le mystère angoissant. Une semaine encore passa. Ariane regardait plus souvent le calendrier et son humeur se modifiait.

Un soir, comme ils soupaient sur la terrasse d'un hôtel d'Yalta, elle parla de leur séparation prochaine et, cette fois-ci, définitive.

— Tu recommenceras à courir le monde et les femmes, et moi, l'automne prochain, je reprendrai à Moscou les cours de l'Université. Je pense aller en Europe après le premier semestre, à Paris et à Londres.

— Alors nous nous rencontrerons là-bas, dit Constantin joyeusement. Tu verras quelle belle vie je t'arrangerai.

— Je ne te reverrai jamais, fit-elle, sans élever la voix. A quoi bon? Les plats réchauffés ne valent rien. Nous avons vécu fort bien ensemble; restons-en là. Et puis, continua-t-elle avec un charmant sourire à l'adresse de Constantin, j'ai eu la chance de ne pas m'attacher à toi. Je courais de grands risques, car tu es dangereux. J'ai su les éviter. Vois-tu que je me mette à t'aimer ? Veux-tu que je souffre de ton absence ?

— Oui, dit Constantin simplement, je le veux.

— Eh bien, je ne le veux pas. J'ai ma jeunesse devant moi. Ne crois pas que je te la sacrifie. Tu m'auras vite oubliée. Une petite fille, comme tu dis, cela compte-t-il dans une liste longue ? Grâce à Dieu, tout s'est passé entre nous comme il était convenu. Nous n'allons pas entamer un autre morceau pour lequel nous ne sommes faits ni l'un ni l'autre. Avoue que tu ne me vois pas en amante éplorée. Est-ce un rôle pour moi ? Nous nous dirons adieu dans quelques jours...

Constantin sentait une irritation grandir en lui. Il regardait Ariane. Elle était gaie et s'exprimait sur un ton de détachement qui le blessait au vif.

Ils continuèrent longtemps à se déchirer

l'un l'autre, souriants, impassibles, cherchant chacun la place faible de l'adversaire pour y enfoncer un trait acéré. Les gens qui les regardaient avec envie imaginaient qu'ils échangeaient les mille tendresses qui sont coutumières entre amants. Constantin conclut en ces termes :

— Nous sommes tout près l'un de l'autre. Mais entre nous, il y a un abîme que rien ne peut combler. J'y renonce... Allons-nous-en.

Ariane avait un sourire douloureux au coin des lèvres. Ils se levèrent et regagnèrent à pied leur logis. La lune jouait sur les flots et baignait les vergers endormis d'Yalta. Ariane se taisait et Constantin sentait je ne sais quelle amertume au fond de son cœur.

Ils se couchèrent en silence. Mais une fois dans le lit, comme ils allaient s'endormir, Ariane se serra contre son amant, lui prit la tête entre ses mains et la couvrit de baisers.

— Pardonne-moi, dit-elle tout bas à son oreille, j'ai été méchante, je ne le serai plus.

Et Constantin retrouva la voix humble, enfantine, qu'il avait entendue une fois seulement, quand Ariane s'était donnée à lui.

§ VIII. Séparation

Deux jours après cette soirée, un télégramme arriva à l'heure du déjeuner. Constantin l'ouvrit et le tendit à Ariane. Il était rappelé d'urgence à Moscou. Sans hésiter, sans la consulter — Ariane l'observa — il télégraphia à Sébastopol de retenir un coupé pour le surlendemain à destination de Moscou. Ariane n'eut pas un mot de regret. Le soir, elle fut joyeuse et causante comme à l'ordinaire.

Mais le lendemain matin, comme ils s'attardaient dans la tiédeur du lit et semblaient ne pouvoir le quitter, elle surprit Constantin par une phrase inattendue dans laquelle, forte de l'expérience du passé, elle affirmait qu'elle ne pouvait avoir d'enfants. Son amant lui fit remarquer que pour leur agrément à tous deux, elle aurait pu l'en prévenir plus tôt.

— Tu ne me l'avais pas demandé, fit-elle, tranquillement.

Constantin, en dedans de lui-même, l'envoya à tous les diables, mais fit son profit de l'observation pour le temps court qui lui restait à passer avec Ariane.

Et le jour suivant, ils disaient adieu à la maison au bord de la mer et à la Tatare aux pieds nus qui emplit leur automobile

de fleurs. Le soir, ils prenaient l'express de Moscou. Trente-six heures plus tard, ils y arrivaient dans la matinée. Constantin avait obtenu d'Ariane qu'elle passerait un jour et une nuit encore avec lui avant leur séparation. Ils descendirent à l'hôtel National.

Constantin redoutait ces dernières heures. Il devait partir pour un long voyage, appelé à New-York par des affaires difficiles. En d'autres temps, il eût salué avec joie l'arrivée de ce télégramme qui, comme un *deus ex machina* dans un opéra, mettait fin à une situation sans issue. Si délicieuse que soit votre maîtresse, il faut pourtant la quitter. Le destin fournissait la rupture nécessaire et venait au secours de Constantin qui eût eu de la peine à trouver en lui la force nécessaire pour rompre. Ariane lui avait donné la fleur de sa jeunesse et de son esprit. Pouvait-il lui en vouloir d'un excès de franchise si rare chez les femmes ? Allait-il lui faire grief de ce qu'elle ne l'aimait pas comme d'autres l'avaient aimé ? Serait-il assez fou pour regretter de ne pas la voir en larmes au moment où ils se séparaient? Et pourtant, cet épicurien la regardait dans ces dernières heures de leur liaison avec une émotion qu'il ne cherchait pas à se cacher à lui-même et dont, au contraire, il était prêt à se féliciter. Et il s'y mêlait aussi une inquiétude de ce qui allait se passer,

comme la crainte physique d'un animal qui a peur d'être battu.

Ils errèrent à travers Moscou dans l'après-midi. En apparence, Ariane vivait un jour de sa vie tout pareil aux autres jours. Elle fut, le soir, aussi tendre et passionnée avec lui qu'aux heures inoubliables de Crimée.

Mais le lendemain matin, tandis qu'elle était encore couchée et qu'il se levait, l'attaque redoutée se développa soudain avec une ampleur extrême. Comme toujours,elle se passa sur le ton d'une conversation indifférente :

— Eh bien, dit-elle soudainement, je serai demain chez moi. O toi qui aimes tant à commander, dis-moi combien de jours tu m'ordonnes de t'être fidèle.

Constantin courut à elle, lui mit la main sur la bouche et, suppliant, dit :

— Je t'en prie, Ariane, par tout ce qui nous lie, ne gâte pas les derniers moments que nous passons ensemble. Dans quelques jours nous serons loin l'un de l'autre. Ce que la vie fera de nous, je n'en sais rien. Mais tais-toi, je ne puis supporter l'idée que tu seras jamais à un autre qu'à moi... C'est absurde, mais c'est ainsi... Respecte, je t'en supplie, ces illusions nécessaires. Je sais, je sais...Tu vivras, je n'ai aucun droit sur toi. Mais plus tard... n'en parlons pas... Attendons ; le temps

viendra à notre secours. Tais-toi, petite fille, il faut savoir se taire...

Et il la couvrait de baisers, la serrait dans ses bras. Mais lorsqu'il eut relâché son étreinte, et comme il continuait de s'habiller, elle reprit impitoyable :

— J'ai un amant qui m'attend. Je ne te l'ai pas caché.

Cette fois-ci, il resta glacé, il semblait ne pas entendre.

Elle continua d'une voix basse, molle, qui était à cent lieues du sens des paroles :

— A peine serai-je rentrée, il m'appellera... Je suis en retard de quinze jours sur le rendez-vous fixé. Comment me refuserais-je à lui ? Sous quel prétexte ?... Mettons que je gagne quelques jours, une semaine de purification. Mais enfin, tu ne peux m'en demander plus... Il a des droits sur moi cet homme, et antérieurs aux tiens. Et puis, tu sais comment est la vie chez nous, comme tout y est facile, comme tout est différent d'ici... Allons, faisons un compromis. Je te promets que pendant huit jours je vivrai dans ce que tu appelles « nos chers souvenirs »... Mais ne m'en demande pas plus, parce qu'enfin, à quoi rimerait cette fidélité posthume ?...

Constantin s'était enfui en frappant la porte, jurant et sacrant tout au long de l'escalier. A déjeuner, dans l'après-midi et jusqu'au soir alors qu'ils étaient tous deux

sur le quai de la gare de Riazan, Ariane continua d'être agressive et irritable.

— Il semble que tu veuilles me rendre la séparation plus facile, lui dit Constantin. Tu ne veux donc pas que je te regrette ?

Ils s'embrassèrent sans élan comme on s'acquitte d'une corvée.

Constantin resta sur le quai à voir partir le lourd convoi. Il se sentait oppressé ; il avait besoin de calme.

— Encore un chapitre de ma vie qui se termine, dit-il, et non le moins intéressant. Mais il était temps...

§ IX. Le bel été

La maison de Varvara Petrovna avait repris avec l'arrivée d'Ariane, son animation. Le docteur Michel Ivanovitch était là chaque jour et s'arrangeait souvent pour venir et dans l'après-midi et dans la soirée. Il ne cachait pas le plaisir qu'il avait à retrouver Ariane, et Varvara Petrovna n'en concevait aucune jalousie. Entre Olga Dimitrievna et Ariane, c'était la même intimité que naguère. Olga était la seule personne qu'Ariane gardait, même à distance, pour confidente. Aussi était-elle au courant de la liaison malencontreuse avec l'acteur célèbre dont toutes les femmes de Russie rêvaient et de l'aventure brève, mais éclatante, avec Constantin Michel qu'elle appelait : le Grand Prince. Le voyage de Crimée, bien qu'Ariane en parlât sur le ton de détachement qu'elle apportait au récit de sa vie amoureuse, lui semblait une histoire brodée d'or et de soie, telle qu'on en lit dans les contes orientaux. Ensemble elles fréquentaient le théâtre d'été et se montraient sur les terrasses animées du jardin Alexandre. Elles soupaient avec leur « compagnie », comme elles l'appelaient, qui n'était pas moins brillante que celle de

l'an passé. Olga Dimitrievna paraissait même ne plus craindre l'ingénieur Michel Bogdanof. Au cours de l'absence d'Ariane, il avait su la gagner. Il s'était rapproché d'elle parce qu'elle était la seule amie véritable de celle qu'il continuait d'appeler « la Reine de Saba » et dont il ne pouvait se passer de parler. Par mille moyens ingénieux, et en particulier par des cadeaux auxquels Olga était fort sensible, il se l'était attachée. Il l'avait convaincue qu'il avait pour Ariane, non un caprice passager, mais les sentiments les plus sérieux et qu'il tenait à cette dernière de devenir au jour où elle le voudrait bien Madame Michel Bogdanova. Olga dans chacune de ses lettres vantait les mérites de l'ingénieur, sa générosité, la supériorité de son intelligence et félicitait Ariane Nicolaevna d'en avoir fait la conquête. Aussi Olga ne mettait-elle plus d'obstacles aux rendez-vous que l'ingénieur sollitait d'Ariane.

Chose curieuse, celle-ci continuait à aller le voir chez lui, deux fois par semaine, mais au crépuscule, pour éviter le retour possible d'un scandale comme celui de l'an dernier. Elle arrivait à la petite maison du faubourg, souvent accompagnée d'Olga Dimitrievna qu'elle laissait à la porte.

A peine entrée, Ariane détachait sa montre-bracelet, cadeau de Constantin Michel, et la posait sur un guéridon bien en vue.

— Il est exactement six heures, disait-elle.

Une heure plus tard, sans jamais tarder, on la voyait sortir de la maison et Olga Dimitrievna la plaisantait sur le compte strict d'elle-même qu'elle tenait, n'ajoutant jamais une minute aux soixante qu'elle devait à l'ingénieur.

— Les affaires sont les affaires, et où mettrait-on de l'exactitude si ce n'est dans ses rapports avec son banquier ? disait volontiers Ariane.

Varvara Petrovna observait sa nièce. Elle la trouvait changée, plus sérieuse.

— Il y a quelque chose de nouveau en toi, disait-elle, et d'indéfinissable. Tu n'es pas amoureuse au moins ?

Ariane éclatait de rire, tant la supposition lui paraissait folle.

— C'est une maladie qui n'est pas de mon âge, mais du tien, répondait-elle en taquinant sa tante.

Nicolas Ivanof avait quitté la ville depuis trois mois. On ne l'avait pas vu de l'hiver ; il s'était enfermé dans sa propriété. Puis il était parti pour la Crimée où, soi-disant, la santé de sa mère exigeait sa présence. Mais on assurait qu'il avait l'esprit dérangé et qu'il était lui-même en traitement chez le spécialiste qui soignait Mme Ivanova mère. Des cartes postales arrivaient quotidiennement à l'adresse d'Ariane qui les jetait sans les lire.

Elle se faisait courtiser par un beau jeune homme auquel elle jouait mille tours et dont elle se moquait avec cruauté.

Varvara Petrovna ne s'était pas trompée en remarquant que sa nièce avait changé. Elle menait en apparence la même vie que l'année précédente, mais elle n'y apportait plus l'entrain endiablé qui l'avait rendue célèbre dans la ville. Certes, elle était encore la compagne la plus étincelante qu'on pût avoir aux soupers du jardin Alexandre. Elle n'avait jamais épargné personne ; mais ses railleries semblaient maintenant plus cruelles ; les pointes acérées qu'elle décochait pénétraient plus avant. Ni gens ni théories ne tenaient devant sa critique à l'emporte-pièce. Comme Méphistophélès dans le *Faust* de Gœthe, elle aurait pu dire : « Je suis l'esprit qui nie tout ». Cependant elle sortait moins fréquemment. Elle restait chez elle à rêver sur son divan. Elle pensait à Constantin Michel. Il différait des hommes dont elle était entourée, même par l'élégance de la tenue, même par une certaine aisance de manières qui lui permettait de tout faire sans tomber dans la vulgarité. Mais c'était à d'autres mérites qu'il devait la place qu'il occupait dans ses pensées et le rang premier qu'elle lui reconnaissait. Elle sentait en lui une force constante qu'elle ne contrôlait pas. Avec les autres hommes, elle jouait un instant, puis, dégoûtée avant d'en être lasse, elle

les laissait retomber dans leur néant. Avec Constantin il en était autrement. Elle ne s'était pas amusée de lui ; mais lui d'elle. Sans doute, pour de brefs instants, elle avait su l'exaspérer. Mais pas une minute il n'avait perdu son détestable sang-froid. Et qu'y avait-elle gagné ? S'était-il attaché à elle plus profondément qu'on ne s'attache à une fille jeune et jolie dont on fait son plaisir ? Il l'avait prise quand il l'avait voulu et l'avait quittée au jour choisi par lui. Elle s'était donnée à l'heure qu'il avait fixée ; elle n'avait pas manqué à un des rendez-vous de l'hôtel National. Mais il avait eu l'audace, une fois, à la dernière minute, de la décommander. Et elle était revenue le lendemain. Il était parti pour Kief à sa convenance. Il l'avait emmenée en Crimée comme il lui avait plu. Elle y avait dépassé de quinze jours le temps bref dont elle disposait. Mais Constantin, à la minute où était arrivé un télégramme le rappelant, avait arrêté la date de leur départ sans la consulter. Il l'avait abandonnée à Moscou sans lui accorder un jour de grâce qu'elle n'aurait, du reste, sollicité au prix de sa vie. Olga Dimitrievna avait raison : il était le Grand Prince. Il le savait ; elle avait eu la faiblesse de lui laisser comprendre qu'elle reconnaissait ses droits supérieurs. Il dirigeait ; elle obéissait.

Ce mot dans la bouche d'Ariane la fai-

sait pâlir de rage. « Que doit-il penser de moi? disait-elle. Il me traite comme son esclave. Où est-il à cette heure ? Quelles femmes gagne-t-il par son assurance infernale ? Ah, si jamais je le retrouve, il paiera cher les humiliations qu'il a osé me faire subir. Je saurai me venger de lui. »

Ariane en était à ce point de ses réflexions, lorsqu'elle reçut, un jour, un télégramme laconique. Il était daté de New-York et disait simplement :

Serai dans un mois à Moscou. A bientôt.

Constantin Michel, Plaza Hôtel.

« Il n'a même pas la politesse d'ajouter « tendresses » ou « mille baisers », gronda-t-elle furieuse. Certes je ne le reverrai pas. Pour qui me prend-il ? Croit-il que j'attends après lui ? Dieu me garde de répondre à ce télégramme insolent. »

Le télégramme était arrivé vers midi. Vers le soir, elle sortit en compagnie d'un de ses amis. Jamais elle ne fut plus aimable avec ce jeune homme insignifiant qui, à entendre Ariane et à voir la façon dont elle le regardait, ne douta pas de toucher enfin à un bonheur longtemps espéré. Ils se promenèrent au crépuscule dans la Dvoranskaia.

Comme ils rentraient et qu'ils passaient

devant le télégraphe, Ariane dit soudain :

— Excusez-moi un instant.

Elle poussa la porte et pénétra dans le bureau. Il la suivit. Rapide, elle écrivit l'adresse de Constantin Michel à New-York et, sous l'adresse, un seul mot :

Hourrah.

Elle ne signa pas, jeta le télégramme au guichet avec de l'argent et s'enfuit comme si elle était poursuivie.

§ X. Reprise

Dès les premiers jours de septembre, Ariane était rentrée à Moscou. Elle avait renoncé à habiter avec son oncle et sa tante. Elle logeait chez une brave femme qui, dans un appartement moderne, lui louait une chambre bien meublée où elle pouvait recevoir ses amis et organiser ces réunions de jeunes gens et de jeunes filles dont les étudiants des deux sexes sont si friands en Russie. On s'y livre aux délices d'éperdues discussions idéologiques qui se prolongent fort avant dans la nuit ; on y échange autant d'idées que l'on y boit de verres de thé. La finesse et l'absolu s'y mêlent de la façon la plus paradoxale ; et le dogmatisme y est d'autant plus affirmatif que l'expérience de la vie en est absente. Et cependant les étudiants courtisent les jeunes filles, comme cela se passe entre jeunes gens en tous pays et sous toutes latitudes.

Ariane n'avait pas eu d'autres nouvelles de Constantin Michel. Lorsqu'elle se fut pourvue d'un logement, elle laissa son adresse et son numéro de téléphone dans une lettre déposée au nom de Constantin à l'hôtel où il descendait. Mais les semaines avaient passé. Dans un jour de dépit, elle

avait essayé de reprendre sa lettre. Le portier avait refusé de remettre à cette inconnue la correspondance d'un client notoire. « J'en serai quitte, pensait-elle, s'il arrive, pour faire répondre que je suis absente. »

En cette fin d'après-midi, elle était seule à la maison lorsque la sonnerie du téléphone se fit entendre. Elle eut le pressentiment que « le Grand Prince » comme elle l'appelait à la mode d'Olga Dimitrievna était à l'autre bout du fil. Elle pâlit et décida de ne pas répondre. Mais ses jambes d'elles-mêmes la portèrent au téléphone. Elle décrocha le cornet et dit d'une voix nette :

— Allo.

Et, sans demander qui était à l'appareil, une voix mâle à l'autre extrémité de la ligne cria joyeusement :

— Je suis arrivé... Enfin ! Je t'attends sans une minute de retard. Prends le cheval le plus rapide et donne un pourboire royal.

Elle raccrocha le récepteur, courut à sa glace, arrangea ses cheveux et allait sortir de l'appartement quand elle se ravisa. Elle rentra dans la chambre, se précipita à son bureau, ouvrit un tiroir, se mit à chercher dans le désordre des papiers qui l'emplissaient une feuille sale, la plia, la glissa dans son réticule et se sauva.

Un quart d'heure plus tard, elle frappait à la porte de Constantin. Elle avait préparé en chemin une phrase assez méchante, mais lorsqu'elle vit devant elle « le

Grand Prince » qui lui tendait les bras, sa langue la trahit et elle fut étonnée de s'entendre prononcer les mots que voici :

— Eh bien, monsieur, vous vous faites attendre !

Ils dînèrent tout près l'un de l'autre, chez Constantin. A peine eut-il le temps de la mettre au courant de ses affaires. Ariane ne l'écoutait pas. Elle était toute à la joie de se raconter et de décrire la vie splendide qu'elle avait menée durant l'été dans son royaume du Sud. Elle en fit passer les éblouissements successifs devant les yeux du Grand Prince. Dès qu'ils eurent fini de manger, elle fut étonnée de voir Constantin se préparer à sortir et la prier de s'habiller.

— Nous allons chez toi, dit-il.

— Tu ne peux pas venir chez moi et tu n'y viendras jamais. Qu'y veux-tu faire ?

— Petite sotte, dit Constantin, ne sais-tu pas que je te garde cette nuit ? Mais à l'hôtel, avec les bienheureuses règles de police, il faut déposer ton passeport. Allons donc le chercher.

Ariane eut un instant d'embarras.

— Par hasard, fit-elle, je l'ai sur moi.

Elle ouvrit son réticule et en sortit la feuille qu'elle avait prise dans son tiroir.

Ils s'endormaient dans le même lit. Trois mois de séparation les avaient arrachés l'un à l'autre et jetés dans des civilisations

si opposées qu'ils semblaient avoir habité des planètes différentes. D'où venaient-ils à l'heure où ils se retrouvaient enfin ? Grâce aux vivants récits d'Ariane, Constantin voyait comme de ses yeux la capitale du Sud dont elle était la souveraine ; il connaissait jusqu'aux particularités physiques et morales de ceux qui l'avaient entourée. Mais elle-même restait impénétrable. Quelles forces mystérieuses l'avaient poussée ici ou là ? Qui avait-elle retrouvé dans cette ville qu'il détestait ? De quel air avait-elle abordé ses anciens amis ? Quelles connaissances nouvelles avait-elle nouées ? Il ne savait rien. — Et Ariane, de son côté, ne pouvait imaginer dans quelle atmosphère le Grand Prince avait vécu. Il avait toujours été sobre de détails sur lui-même. Pourtant elle n'ignorait pas le regard dont il dévisageait les femmes. Etait-il besoin d'en apprendre davantage ?

Ils étaient là, allongés l'un à côté de l'autre, fatigués, à la porte du sommeil. Mais ils songeaient avec tant d'intensité qu'il semblait à chacun d'eux que leurs pensées s'extériorisaient et qu'elles allaient devenir visibles à l'adversaire immobile et voisin. « Se peut-il qu'elle ne sache pas ce qui se passe en moi ? » se disait Constantin. Et Ariane frémissante pensait : « Dieu garde que je me trahissse et que je ne laisse lire dans mon cœur. »

Ils s'endormirent enfin.

§ XI. La vie a deux

Leur vie s'organisa d'elle-même sans qu'ils en eussent concerté le plan. Ariane allait à l'Université dans la journée, Constantin à ses affaires. Il avait pris un bureau dans le centre de la ville. Ils habitaient ensemble, mais Ariane gardait sa chambre ; elle sauvait ainsi les apparences, avait une adresse à Moscou, recevait ses amis chez elle. A l'hôtel, Constantin avait fait choix d'un appartement plus vaste comprenant trois pièces. Ils continuaient pourtant à partager la même chambre à coucher et Ariane, de sa propre autorité, en avait fait enlever un des lits. Celui qui restait n'était pas large, mais « je suis mince, disait-elle, et ne te gênerai pas ». Le salon servait de cabinet à Constantin, la seconde chambre était arrangée en salle à manger.

Ils se quittaient dans la matinée et se retrouvaient à l'heure du dîner qu'ils prenaient le plus souvent chez eux. Mais parfois Ariane demandait à aller dans un des restaurants élégants de Moscou. Là, elle refusait de dîner en cabinet, comme Constantin l'eût préféré, car il craignait de l'afficher et de la compromettre. Elle avait de la famille à Moscou et des relations. Elle

appartenait à la bourgeoisie riche et éclairée ; elle avait à peine dix-huit ans. Ne devait-elle pas consentir quelques sacrifices pour garder sa position sociale ? Mais Ariane, avec une insouciance superbe, dédaignait le bruit qui pouvait s'élever autour de son aventure. Jamais on ne vit personne plus indifférente à l'opinion d'autrui. Elle prenait son plaisir où elle le trouvait et laissait les gens parler. Elle ne tenait à sauver la face que vis-à-vis du petit nombre d'étudiants et d'étudiantes avec lesquels elle était liée. Pour ceux-là, elle multipliait les précautions. Grâce à la complicité de sa logeuse, personne dans son cercle ne soupçonna de longtemps la vie double qu'elle menait, car ces jeunes gens à court d'argent ne fréquentaient pas les restaurants à la mode. Lorsqu'on téléphonait à Ariane, la maîtresse du logis répondait invariablement qu'elle venait de sortir. Le vendredi soir, elle recevait ses amis chez elle. Constantin, qui n'avait guère de patience, avait décidé que ces fêtes hebdomadaires prendraient fin assez tôt pour qu'Ariane réintégrât l'hôtel à une heure du matin. Il avait imposé cette condition avec la netteté qu'il apportait en tout et contre laquelle Ariane, quelle que fût l'indépendance de son caractère, n'osait s'élever. Mais comment, en Russie, renvoyer de chez soi des amis qui y sont réunis ? Ariane en exposa les difficultés au Grand Prince. Ce-

lui-ci répondit que c'était affaire à elle d'en trouver les moyens, que, rentrant à une heure, ils ne seraient pas endormis avant deux heures ou deux heures et demie et qu'il ne changerait pas ses habitudes pour quelques étudiants noctambules. Et, comme elle insistait trop vivement, il ajouta avec quelque mauvaise humeur que sa porte serait fermée à l'heure indiquée et que, si elle la dépassait, elle avait toujours la ressource de dormir chez elle. Ariane l'écouta en silence et réfléchit. Les manières de Constantin Michel à son endroit la surprenaient. Elle jugeait haïssable la façon dont il affectait de la traiter en personne libre et de lui laisser à chaque fois le choix, tout en exerçant sur elle une tyrannie sans limites. Elle essayait de se consoler par la pensée que Constantin tenait à elle plus qu'il ne voulait le laisser paraître. Sinon aurait-il exigé cette rentrée à heure fixe ? Mais pourquoi, de la même haleine, lui offrait-il de rester chez elle jusqu'au matin ? Elle se révoltait en paroles, mais se soumettait en fait, et se détestait pour sa lâcheté. Chaque semaine, elle se promettait de prolonger sa réception, d'oublier l'heure, et de dormir enfin, une fois au moins, dans sa chambre d'étudiante. Mais, à chaque vendredi, bien avant minuit, elle donnait des signes de nervosité et regardait à toute minute l'heure que marquait la montre-bracelet,

cadeau du Grand Prince. Le souper était servi à neuf heures, elle laissait traîner la conversation, arrêtait les jeux, et, dès avant le milieu de la nuit, trouvait mille prétextes ingénieux pour congédier ses hôtes.

Elle arrivait les joues roses de froid, les yeux vifs sous son bonnet de fourrure, l'allure dégingandée, l'air gamin, pleine d'anecdotes amusantes et de mots spirituels. Avec elle, la jeunesse entrait dans la chambre où Constantin allongé sur un divan rêvait ou lisait, fumant des cigarettes. Ils prenaient du thé, causaient encore. Elle racontait la soirée qu'elle venait de passer. A l'entendre, que n'arrivait-il pas dans ces réunions du vendredi ? La chambre d'Ariane devenait alors le centre des aventures les plus passionnantes. La vie entière de Moscou y semblait concentrée. Tout en se déshabillant, elle peignait en quelques mots les acteurs et en dressait d'inoubliables silhouettes. Et, dans le lit encore, elle achevait ces surprenantes histoires. Constantin l'écoutait émerveillé. « La sagesse ne serait-elle pas, se disait-il parfois, de rester dans sa chambre et d'envoyer cette petite fille courir le monde, d'où elle vous rapporterait chaque soir les tableaux les plus colorés et les plus divers? L'objet le plus médiocre, lorsqu'on le regarde à travers les yeux de cette enfant, irradie de la beauté. »

Peu à peu, Ariane suivit avec moins de

régularité les cours de l'Université. Elle s'attardait le matin au lit. Elle se levait maintenant vers midi, traînait à sa toilette, et n'était guère prête avant une heure et demie. Puis il fallait déjeuner. La journée était presque passée lorsqu'on sortait de table. Elle demandait alors à accompagner Constantin dans ses courses. Elle le menait jusqu'à la porte de la maison où il avait affaire. Elle refusait de prendre un traîneau et sautait autour du Grand Prince comme un jeune chien près de son maître. Parfois, elle le devançait, se promenant à quelques pas de lui, faisait mille folies dans la rue, s'arrêtait aux devantures, grimaçait aux passants, se retournait au passage d'un bel officier, causait avec un écolier, puis courait rejoindre Constantin, s'accrochait à son bras et, haussant son visage près du sien, pouffant de rire, se moquait des hommes et des femmes qu'ils croisaient.

— Tu ressembles à Jupiter Olympien, lui disait-elle, un Jupiter exilé en Scythie et obligé de se vêtir de fourrures. Je donnerais n'importe quoi pour voir le maître des dieux glisser sur la neige et prendre un billet de parterre. Je t'en supplie, fais-moi le plaisir de t'étaler une fois, tout de ton long, au milieu du Pont des Maréchaux.

Constantin se sentait comme entraîné par un courant impétueux. Au début, il avait essayé de ramener Ariane à la rai-

son, de l'obliger à continuer ses cours. Parfois, il se reprochait de briser la carrière de la jeune fille. A d'autres heures, et plus sage, il se reprochait ses craintes. Comment vouloir enfermer une nature si riche dans des cadres étroits ? Un jour, elle le quitterait brusquement, sans raison, comme elle l'avait pris. Elle ferait des folies ou des choses que le monde qualifie de raisonnables. Quoi qu'il arrivât, elle serait toujours une source intarissable de vie.

§ XII. Semper eadem

Dans le décor nouveau de leur existence à deux, alors que les liens de la chair et de l'esprit qui les unissaient l'un à l'autre devenaient sans qu'ils les sentissent croître, plus nombreux et plus forts chaque jour, leur position sentimentale restait la même qu'au début de leur liaison et le drame latent entre eux se développait et prenait une intensité tragique.

Ils s'acharnaient, l'un et l'autre, à se prouver qu'ils ne s'aimaient pas, qu'il n'y avait entre eux qu'une aventure dont le plaisir était le commencement et la fin.

Ariane exécutait sur ce thème des variations d'une virtuosité sans pareille. Un jour, elle se mettait à danser de joie au milieu de la chambre.

— Qu'as-tu ? disait Constantin.

— Je suis contente, répondait-elle. Je me sens libre et joyeuse. Tu sais, il aurait pu m'arriver une catastrophe. J'aurais pu t'aimer !... Je serais devenue sentimentale (elle levait les yeux au ciel et joignait les mains) ; j'aurais poussé des soupirs (elle soupirait à fendre l'âme) ; j'aurais perdu ma gaîté ; je serais sotte comme l'est ma tante avec son beau docteur... Je ne pourrais me séparer de toi ; je t'attendrais en gémissant ;

je ferais la bêtise de t'accabler de déclarations à t'en donner le dégoût. La jalousie me torturerait. Je te surveillerais; je te surprendrais à ton bureau. Je voudrais savoir où tu vas, quelles femmes tu rencontres dans le monde; je te téléphonerais dans les maisons où tu fréquentes. Enfin, je me couvrirais de ridicule... Peut-être même pleurerais-je... (elle s'essuyait les yeux.) Me vois-tu les yeux rougis par les larmes ?... Grâce à Dieu, je ne connaîtrai pas ces horreurs. Je te remercie, Grand Prince, de n'avoir pas cherché à t'emparer de mon cœur ; je ne sais comment t'exprimer ma reconnaissance d'avoir élevé le plaisir si haut qu'il se suffit à lui-même et d'avoir réussi à le conserver dans son essence pure. Tu es un véritable artiste. Je m'incline devant toi. Tu es le Maître !

Et elle s'agenouillait devant lui, abaissant son front jusqu'au tapis devant ses pieds, puis, se relevant, faisait mille génuflexions cérémonieuses.

D'autre fois, elle disait :

— Il faut que je te fasse un aveu. Une ou deux fois, j'ai cru être vaincue. Comme j'ai eu peur !... Comme j'aurais souffert au moment où nous nous serions quittés !... Quelle bataille je me suis livrée !... Mais je me suis reprise. Puisque je t'ai résisté si longtemps, la partie est gagnée. Hourrah !...

Tandis qu'elle développait ces thèmes toujours les mêmes, Constantin l'écoutait

avec attention, pesant chaque parole, attentif aux moindres nuances, au son de la voix, au ton des phrases, à l'accent des mots. Etait-elle sincère ? Essayait-elle de le tromper ?... Jamais il ne surprit une fausse note. Elle paraissait s'exprimer avec une sincérité entière.

Il se bornait à répondre.

— Petite fille, que tu le veuilles ou non, tu m'aimes. Tu rentres dans le cycle prescrit éternellement à ton sexe : tu es l'esclave.

Suivant les jours, Ariane éclatait de rire, ou haussait l'épaule gauche, ou se mettait en colère.

Parfois elle lui disait :

— Et toi, m'aimes-tu ?

La première fois qu'elle lui posa cette question, Constantin fut surpris. Mais il se garda de montrer son étonnement. Il se leva du fauteuil où il était assis, s'approcha de la jeune fille debout devant lui, la prit dans ses bras et, d'une voix de reproche caressante, lui dit :

— Mais, mon enfant, tu n'y songes pas. Comment peux-tu penser que j'aime une petite fille méchante comme toi ?

Ariane resta interdite. Que fallait-il croire? Les paroles ironiques ou la caresse de la voix ? Constantin sans cesse lui échappait. Au moment où elle croyait le tenir, par une volte subite il lui glissait entre les doigts. Les hommes qu'elle avait

connus naguère, qu'étaient-ils auprès de lui? Des plus fiers d'entre eux elle avait fait en peu de temps des esclaves soumis à ses moindres caprices. Constantin était un adversaire digne d'elle et déroutant. Pourquoi affectait-il avec elle le ton de plaisanterie tendre dont on use avec les enfants ?

Elle essaya de le rendre jaloux. Elle lui fit un portrait enchanteur d'un des étudiants qui assistaient à ses soirées du vendredi. Aucune femme ne pouvait lui résister. Il était, enfin, éperdument amoureux d'elle...

— Ce garçon a du goût, dit simplement Constantin.

— L'autre soir, il a essayé de m'embrasser...

— C'est son devoir d'homme.

— Cela te serait indifférent, sans doute ?

— Chère petite fille, dit alors Constantin, rien ne te serait plus facile que de me tromper. Mais à quoi bon ? Si tu ne m'aimes pas, que fais-tu ici ? Pourquoi rester auprès de moi ? Mais si tu m'aimes — et c'est l'évidence — quel plaisir goûterais-tu dans les bras d'un autre ? Je n'ai pas vécu avec toi huit mois sans apprendre à te connaître. Tu as eu et tu auras des affections successives, mais tu es loyale. Il y a dans ton caractère quelque chose de fier et de rare. Tu me quitteras un jour, tu ne me tromperas jamais.

A son tour, Ariane écoutait attentivement

le discours de son amant, cherchant à deviner ce qui se cachait sous ses paroles. Le ton n'en était jamais passionné. Il ne paraissait mêler aucun sentiment à ces conversations de casuistique amoureuse. S'agissait-il d'elle et de lui ? On en pouvait douter.

Sur un seul point, elle avait prise sur Constantin Michel. Elle l'avait découvert le cinquième jour de leur liaison et avait, dès lors, merveilleusement utilisé sa découverte. Le Grand Prince voulait que le passé d'Ariane restât enseveli sous des voiles. Selon les lois non écrites qui gouvernent l'empire amoureux, ce sont là choses dont on ne parle pas. Il y a des illusions nécessaires que toute femme sait entretenir. Ariane s'obstinait à projeter sur son passé une lumière crue.

Mais la rudesse avec laquelle Constantin l'arrêtait dès qu'elle abordait ce sujet défendu l'obligeait maintenant à ruser pour atteindre le résultat désiré. Son esprit ingénieux lui fournissait mille détours par lesquels elle arrivait à tourmenter le Grand Prince. Elle avait su lui raconter sa récente liaison avec l'acteur célèbre du théâtre des Arts. Sans avoir risqué des précisions dangereuses, elle était certaine qu'il ne conservait aucun doute sur le caractère des relations qu'elle avait entretenues avec lui. A intervalles irréguliers, mais fréquents, elle s'arrangeait pour le faire appa-

raître devant lui dans la conversation. Ils parlaient d'art dramatique et soudain le nom de cet ancien amant surgissait au détour d'une phrase. Elle en expliquait les mérites, caractérisait son talent, analysait ses rôles préférés, décrivait ses costumes, ses grimes, la façon dont il entrait en scène, l'allure magnifique qu'il donnait à certains personnages classiques. Elle n'en parlait, cela va de soi, que comme une spectatrice d'un acteur. A la longue, elle voyait un certain pli qu'elle connaissait bien se former sur le front entre les sourcils de Constantin, et celui-ci finissait par dire sèchement :

— Les acteurs ne m'intéressent pas. Il n'est pas de sujet de conversation plus vide.

Ariane alors triomphait en elle-même; mais elle se gardait de laisser voir qu'elle avait remporté une victoire.

Longtemps elle insista pour qu'ils allassent ensemble applaudir ce héros dans telle ou telle pièce de son répertoire. Constantin refusait net. Ariane revint à la charge. Finalement Constantin lui dit un jour :

— Si tu veux aller au théâtre des Arts, je te ferai prendre une place; si tu veux être accompagnée, invite un de tes amoureux, et je t'en ferai prendre deux. J'irai ce soir-là dîner chez madame X... qui depuis longtemps me réclame.

A force de parler de l'acteur elle arriva à le faire vivre dans l'esprit de Constantin.

Il était le « dernier amant » d'Ariane. Elle avait quitté ses bras pour tomber dans les siens. C'est à lui qu'elle avait raconté les admirables histoires de sa vie. Il avait su garder cette fille méprisante trois mois. Quel homme était-ce? Quelles allures avait-il avec les femmes? Constantin sentait qu'il ne connaîtrait pas complètement Ariane avant d'avoir vu de ses yeux corporels le prédécesseur qui, bon gré mal gré, hantait son esprit. Mais il lui serait impossible d'aller un soir au théâtre des Arts, en compagnie d'Ariane, s'asseoir devant la scène où, soudain, avec tout le prestige d'un grand acteur, il apparaîtrait devant eux aux applaudissements des spectateurs. La jeune fille, par son manège infernal, avait ébranlé ses nerfs au point qu'il se sentait incapable de supporter une telle épreuve. Pourtant il fallait voir cet homme. Par ce seul moyen il se débarrasserait du cauchemar où il vivait. Il surveilla les affiches du théâtre. Un vendredi il lut sur le programme le nom bien connu et fit retenir une place, sûr d'avoir la soirée libre. Ariane recevant ses amis dans sa chambre d'étudiante.

Il dîna de bonne heure, seul, irrité contre Ariane et contre lui-même, puis s'achemina à pied vers le théâtre. Il marchait vivement, absorbé dans ses pensées, insensible au froid de trente degrés qui lui piquait la figure. Arrivé dans le vestibule, il ouvrit

sa pelisse et prit le billet. Soudain il eut un sursaut. Il déchira le coupon, en jeta les morceaux à terre et, sortant dans la rue, appela un traîneau... Il constata avec surprise qu'il était en sueur. Il respirait à grands coups.

— J'ai évité une belle lâcheté, se dit-il à voix haute.

§ XIII. L'Amie

Il jeta une adresse au cocher et le traîneau fila sur la neige durcie.

Il se rendit chez une jeune femme dont il avait fait la connaissance dans la maison de la baronne Korting. Celle-ci passait l'hiver à Pau pour se soigner. Natacha X... qu'il allait voir était la femme très jeune d'un officier détaché en Mongolie. Elle vivait assez isolée dans une petite maison du quartier de l'Arbat en compagnie d'une vieille tante de son mari. C'était une charmante créature, parfois gaie, parfois mélancolique, qui avait fait à dix-sept ans un sot mariage avec un officier viveur et sans fortune qu'elle n'aimait pas. Elle aurait pu le quitter ou prendre un amant. Natacha n'en avait jamais eu le courage. Elle s'était mariée au sortir de l'Institut Impérial, ignorant tout de la vie. Dans les bras d'un mari brutal et pressé, elle conçut la plus fâcheuse idée de l'amour. Elle n'oubliait pas les larmes versées dans l'express qui l'emmenait au Caucase. Rien n'avait effacé cette première impression. Depuis, son mari s'était lassé d'elle. Il se faisait envoyer en missions lointaines, et à vingt ans Natacha vivait assez tristement, quasi abandonnée, hési-

tante, inquiète, avec pourtant un sourire qu'on devinait au coin de ses jeunes lèvres. Entre elle et Constantin était né, à première vue, ce qu'ils appelaient une amitié tendre. En Russie, pays où la vie est libre, dégagée de conventions, indifférente au qu'en dira-t-on, où l'éducation réduite à l'apprentissage des bonnes manières laisse à la nature toute sa spontanéité, personne ne s'étonne de voir des sentiments éclore avec tant de hâte et se manifester avec tant de simplicité. La première fois qu'ils s'étaient rencontrés, Natacha avait parlé à Constantin comme elle n'avait jamais parlé à personne. A leur seconde entrevue elle l'avait plaisanté sur sa liaison avec une étudiante, « ravissante, paraît-il ». Constantin fut fort surpris d'apprendre qu'on connaissait dans le salon de la baronne Korting le détail de sa vie privée, dont il n'avait ouvert la bouche à âme qui vive. Il se garda de rien démentir, jugeant plus sage de ne paraître accorder aucune importance à des racontars sans fondement. Mais peu à peu Natacha revenait sur ce sujet qui paraissait l'intéresser; Constantin répondait par quelques phrases très brèves, très énigmatiques. Pourtant il avait laissé voir à différentes reprises l'irritation où le mettait le caractère difficile de cette jeune fille et le duel à armes cachées, qui se livrait entre eux depuis qu'ils s'étaient connus; cela, à mots couverts, sans se livrer.

Natacha l'écoutait attentivement. Ses questions adroites visaient toutes le même but. Elle voulait savoir quels étaient les sentiments de Constantin pour Ariane. Constantin éludait... Enfin, Natacha brûlait de faire la connaissance de la jeune fille. Lorsqu'elle en parla pour la première fois à Constantin Michel, il haussa les épaules. Elle ne se découragea pas et revint à la charge. A chaque rencontre, c'était un assaut nouveau. Elle fit tant et si bien que Constantin fut obligé de lui promettre d'en parler à Ariane. Il tint sa promesse et, avec quelques précautions, aborda ce sujet un jour où il avait une loge pour le ballet.

Il se heurta à un refus catégorique d'Ariane qui connaissait de vue Natacha et qui la trouvait, du reste, jolie et sympathique.

Avec la netteté qu'elle apportait en toutes choses elle répondit à Constantin Michel :

— Je n'ai aucune envie de satisfaire la curiosité de tes amies. Pourquoi veulent-elles me voir? Parce que je suis ta maîtresse? Merci, je ne m'exhibe pas. Et puis d'une façon générale, j'espère bien que tu ne parles jamais de moi...

Constantin en parlait pourtant à Natacha. Plus le conflit qui s'était élevé entre lui et Ariane devenait aigu, plus il se sentait entraîné à discuter la question qui ne cessait de le tourmenter. Il ne faisait aucune allusion à sa maîtresse, mais il discou-

rait avec Natacha sur la jeune fille russe de la dernière génération. Il lui disait un jour:

Savez-vous ce que sont ces ligues d'amour libre qui se sont formées un peu partout dans les hautes classes des gymnases de jeunes filles, et surtout dans le Sud et au Caucase? J'ai rencontré, au hasard de mes voyages, des jeunes filles qui m'ont exposé la raison d'être, comment dire? le programme de ces ligues. Il est curieux. Ces filles, fort intelligentes pour la plupart, imaginent que la Russie doit donner une nouvelle civilisation au monde et que, la première, elle se défera des préjugés qui depuis trente siècles et plus oppriment les sociétés. Ces petites filles de nihilistes déclarent que le plus absurde et le plus tyrannique des préjugés est celui de la virginité. Elles ne disent pas : « En vertu de quelle règle la jeune fille doit-elle arriver intacte au mariage? » — car ce serait leur faire injure que de vouloir mettre en discussion le mariage sur lequel elles ont formulé depuis longtemps leur conclusion négative. Elles disent : « La femme comme l'homme a le droit de disposer de son corps. Elle en fera un sujet d'expériences, si cela lui plaît. Elle en usera à son plaisir et convenance. Il n'y a pas de morale de l'amour. » Vous voyez combien ces jeunes cerveaux construisent de belles théories, et je ne m'en préoccupe guère. Mais j'aimerais bien savoir à quel point précis éclate

le conflit entre la théorie et l'action. On m'a assuré que les plus intelligentes de ces filles, entraînées par une logique forcenée, se faisaient un point d'honneur de se donner sans amour et même sans plaisir, pour se prouver à elles-mêmes leur parfaite indépendance. Là seulement elles trouvaient l'assurance d'avoir vaincu, non pas en mots, mais en fait, l'antique préjugé... Ce pays est vraiment le champ d'expériences le plus passionnant qui se puisse imaginer.

— Oui, mais qu'une de ces filles si sages et si folles tombe sur un homme véritable, et la voici esclave, répondit Natacha. N'en avez-vous pas fait l'expérience récente? Vous en savez plus que moi sur ce point. J'étais une oie blanche quand je me suis mariée, et cela ne m'a pas réussi. Si j'avais une fille, comment l'éléverais-je? Je crois que je tirerais à pile ou face. Je regarde tout cela avec moins de sévérité que vous. La vie est si difficile que je ne suis pas disposée à condamner d'avance ceux qui cherchent une solution à tant de maux.

Il faut noter que Constantin Michel et Natacha ne se voyaient que chez une amie commune. Jusqu'ici, malgré l'amitié qu'il ressentait pour la jeune femme, il ne lui avait pas rendu visite, craignant la facilité avec laquelle leurs relations pouvaient d'un instant à l'autre changer de caractère. Il sentait Natacha attirée vers lui et il lui était agréable de penser, au moment où la lutte

qu'il menait avec Ariane devenait plus violente et plus douloureuse, que, fût-il amené à rompre avec sa maîtresse, il trouverait au quartier de l'Arbat un abri sûr où se réfugier.

Alors qu'il était le plus irrité contre Ariane, dans les moments de colère qu'elle s'amusait à provoquer par le froid cynisme avec lequel elle parlait d'elle-même, Constantin s'était souvent demandé comment il supportait de vivre avec une petite fille déjà gâtée et qui, malgré les charmes de sa jeunesse et le prestige de son éblouissant esprit, était méchante jusqu'au fond de l'âme. Etait-ce l'étrange faiblesse de l'homme devant l'inconnu? Etait-ce la peur du lendemain, l'effroi du vide qui le gagnait? Touchait-il à ce moment de la vie où on hésite à rejeter ce que l'on possède par crainte de ne pouvoir trouver mieux? Constantin s'était à mainte reprise posé cette question. Mais à chaque fois son intimité grandissante avec Natacha lui apportait une réponse favorable. Demain, il aurait, s'il le voulait, une maîtresse nouvelle et charmante. Et la certitude de plaire encore qu'il acquérait auprès de Natacha lui donnait plus d'assurance et de sang-froid dans le duel engagé entre Ariane et lui.

« Mais alors, se demandait-il, si, malgré ses insolences, malgré sa méchanceté, malgré le dégoût d'elle-même qu'elle me fait parfois monter aux lèvres, je la garde

près de moi, il faut donc qu'il y ait entre nous un lien secret et bien puissant. Quel philtre cette jeune sorcière m'a-t-elle fait boire? »

Vis-à-vis de Natacha, il ne voulait pourtant pas s'engager et ne la voyait que rarement...

Aussi fut-il bien étonné, dans le traîneau qui l'emportait du théâtre des Arts, de constater que, sans réfléchir, il avait donné l'adresse de sa tendre amie.

Les fenêtres du rez-de-chaussée de la maison où habitait Natacha étaient éclairées. Il fut introduit par la domestique dans un vaste salon médiocrement meublé. Quelques minutes plus tard, Natacha entrait.

Elle était vêtue d'un grand peignoir blanc et avait jeté sur ses épaules un châle léger de couleurs vives. Ses cheveux sombres dénoués encadraient un visage pur. Ses yeux bruns et rieurs brillaient de plaisir. Elle tendit les deux mains à Constantin, s'approcha à le toucher et lui dit d'une voix musicale dont il avait déjà apprécié la douceur :

— Quelle surprise de vous voir ici!... A quel drame dois-je votre présence chez moi? Mais vous auriez pu me téléphoner. Je vous aurais préparé une réception digne de vous et me serais coiffée en votre honneur... Sauvons-nous d'ici. Il fait froid et solennel. Venez chez moi.

Elle l'entraîna par la main dans une petite pièce dont un grand divan occupait tout un côté. Bientôt le samovar fut apporté et commença à chuchoter dans le silence. Une table se couvrit de confitures, de miel, de bonbons et de fruits. Natacha s'était assise près de son ami. Par moment, lorsqu'elle se penchait, il voyait sous le peignoir entr'ouvert le ferme contour des seins... Une odeur légère venait jusqu'à lui. Il se sentait heureux, détendu, loin des combats quotidiens, dans une atmosphère de tendresse d'où une pointe de sensualité n'était pas absente. Il avait pris la main de la jeune femme et, parfois, la portait à ses lèvres. Ils parlaient sans suite, légèrement, de toutes choses. Natacha qui l'observait ne posait aucune question indiscrète. Le temps coulait sans qu'ils en mesurassent le rythme. Comme la soirée avançait, Constantin attira à lui son amie et l'entoura de ses bras. Il la baisa sur la nuque. Elle se défendit à peine.

— Que faites-vous? dit-elle.

Puis elle ajouta d'une voix faible :

— J'ai peur...

§ XIV. La petite maison des faubourgs

Lorsqu'il regagna l'hôtel, il était tard. Il avait le cœur serré comme à l'approche d'un drame. « Elle est déjà rentrée, se disait-il. Qu'aura-t-elle pensé en ne me trouvant pas à la maison? » Il ouvrit la porte du salon. Il était dans l'ombre; seul un rais de lumière venant de la pièce voisine filtrait à travers la porte entr'ouverte. Il passa dans la salle à manger éclairée, puis dans la chambre à coucher. Ariane n'y était pas. Pourtant il vit sur le lit, jetés en désordre, son chapeau et son manteau de fourrure. « Qu'est-il arrivé? » se demanda-t-il. Une angoisse mortelle s'empara de lui. Sans raison, il craignit le pire. Il courut à la salle de bain; elle était vide.

Il appela :

— Ariane, Ariane.

Personne ne répondit. Il revint au salon, tourna le bouton électrique. Sur le divan, Ariane était couchée, la figure enfouie dans un coussin, les cheveux épars. Elle s'était blottie sous un châle écossais et, ramassée sur elle-même, semblait une petite fille d'une dizaine d'années, abandonnée de tous, accablée par le désespoir.

Il s'agenouilla près d'elle, voulut l'em-

brasser. Elle résista. Il essaya de l'obliger à se retourner.

— Laisse-moi, laisse-moi, dit-elle, va-t'en!

Alors il l'enleva dans ses bras, et tenta de la regarder. Mais elle blottit son visage sur la nuque de Constantin et, comme il la portait dans sa chambre, il sentit des gouttes chaudes glisser sur son cou. Elle pleurait... Il la coucha sur le lit et commença à la couvrir de baisers. Mais soudain, elle se redressa, éclata d'un rire étincelant et cria :

— Pas mal jouée, la comédie! Qu'en dis-tu?

Il restait stupéfait, tandis que d'une voix railleuse elle expliquait qu'elle pouvait à volonté verser des larmes véritables et que, si une famille imbécile ne l'avait pas empêchée de monter sur la scène, elle aurait fait une carrière inouïe comme actrice.

— Pourquoi ai-je eu la faiblesse de ne pas écouter X...? gémit-elle. Il voulait me prendre avec lui, faire de moi son élève. J'aurais débuté au théâtre des Arts. Je serais célèbre aujourd'hui...

Une heure après, fâchée, elle s'endormit sur l'extrême bord du lit. Mais le matin, elle se réveilla dans les bras de son amant.

Depuis quelques temps, Constantin remarquait que la jeune fille avait souvent des moments de tristesse. Elle passait par-

fois une soirée entière sans parler, sans lire, pelotonnée sur le divan, roulée dans le grand châle. S'il l'interrogeait, elle répondait :

— Ce n'est rien, ne fais pas attention.

D'autres fois, elle disait :

— J'ai des soucis, ne t'occupe pas de moi.

S'il la poussait, elle refusait tout éclaircissement, laissait entendre qu'elle avait reçu de chez elle une lettre désagréable, que des questions matérielles difficiles à régler s'élevaient, qui ne le regardaient pas. En réunissant les bribes de renseignements précis arrachés à ces réponses confuses, et se souvenant d'une scène qu'ils avaient eue en Crimée, Constantin essayait de deviner le secret qu'Ariane voulait lui cacher. Il entrevoyait une histoire énigmatique et sombre dans laquelle l'argent jouait un rôle.

Et soudain, un soir, il sut la vérité.

Ariane, dans la journée, avait refusé de sortir, était restée silencieuse, hostile, avec quelques mots si désagréables que Constantin, irrité, l'avait laissée seule à l'hôtel et avait dîné au restaurant avec un ami. Il était rentré de bonne heure. De toute la soirée, elle n'avait pas ouvert la bouche, lisant des vers de Pouchkine, allongée sur le divan.

Ils s'étaient couchés. Et maintenant, la lampe éteinte, l'un près de l'autre dans le lit étroit, ils cherchaient le sommeil. Tout

à coup Constantin crut entendre un soupir étouffé. Il ne bougea pas. Ariane était agitée de petits mouvements nerveux qu'elle essayait vainement de contenir. De nouveau, un insupportable sentiment d'angoisse lui étreignit le cœur. Il essaya une fois encore de s'endormir. Il redoutait plus que tout ces scènes dans la nuit. Lorsqu'il ne voyait pas les yeux insolents d'Ariane et ses lèvres moqueuses, lorsqu'il sentait près de lui la fraîcheur de ce corps juvénile, il était sans force et se jugeait prêt à toutes les lâchetés. Mais il lui était impossible, ce soir-là, de dormir. Le drame pressenti était inévitable. Il prit la jeune fille dans ses bras et lui dit :

— Qu'as-tu?

— J'ai du chagrin, fit-elle, en se serrant contre lui.

Il la pressa de questions. Elle refusait de répondre.

— Non, non, dit-elle, je ne puis pas. Si je te dis la vérité, tu ne m'aimeras plus; tu me chasseras... C'est une chose affreuse.

Ces mots bouleversèrent Constantin. « Ah, se dit-il alors, elle m'a trompé, sans doute. Dans un mouvement de fureur, après une de nos innombrables querelles, elle s'est jetée dans les bras d'un homme.. Aujourd'hui elle ne peut vivre avec ce fardeau... Puissé-je avoir la force de l'écouter. Que Dieu me donne le courage de me séparer d'elle et de mettre fin à ces tortures.

Qu'elle parle enfin et je l'arracherai de moi. »

Déchiré par des sentiments contraires, tremblant à l'idée de perdre Ariane, il aurait voulu remettre l'explication décisive. Et en même temps il brûlait de savoir la vérité. Il s'efforçait de rassurer sa maîtresse, de lui persuader qu'il serait tout indulgence et que seul le mensonge rendrait inévitable une rupture. Il l'amena enfin à se confesser. Mais, brisée de sanglots, elle ne pouvait faire un récit. Il fallut deviner, poser des questions.

C'était d'argent qu'il s'agissait.

— De quoi crois-tu que je vis, ici? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais, répondit-il. Tu n'as jamais voulu me laisser aborder ce sujet... Sans doute de ce que te donne ta tante qui est riche.

— Je n'ai jamais eu un sou de ma tante, fit-elle.

Il y eut un long silence.

« Encore un effort, se disait Constantin raidi de douleur, et je saurai tout. »

Enfin, par petites phrases arrachées avec peine, elle raconta ses démêlés avec son père et sa tante, l'été passé, et l'appel qu'elle avait fait à l'ingénieur..

— J'ai cru, dit-elle. — me comprends-tu? — que je pouvais, sans rien donner de moi acheter mon indépendance en prêtant mon corps. Le but que je voulais atteindre jus-

tifiait tout à mes yeux... Je ne me vendais pas. Si j'avais voulu me vendre, j'aurais eu une fortune. Mais non, j'ai fixé moi-même la somme nécessaire pour vivre à l'Université, deux cents roubles par mois. Si j'avais accepté un sou de plus, je me serais méprisée. Mais comme cela, je pensais rester libre...

Peu à peu les détails arrivaient, précis, nets; le nombre des rendez-vous, le temps strictement limité qu'elle passait dans la petite maison des faubourgs, l'obligation où elle était de retourner chez elle aux vacances à date fixe. Elle n'avait compris l'affreux de sa position que le jour où elle avait rencontré Constantin ; elle aurait voulu n'être qu'à lui. Mais l'autre là-bas l'attendait. Elle devait payer et tenir ses engagements...

Après deux heures de dialogue dans la nuit, toute en pleurs, elle suppliait Constantin de ne pas la laisser partir pour le sud ou de la chasser tout de suite, comme elle le méritait.

Constantin était glacé d'horreur. Il étouffait de dégoût. Un mot lui revenait sans cesse à la bouche, mais expirait sur ses lèvres : « Quelle saleté, quelle saleté! » Elle avait mis entre elle et lui une barrière infranchissable. Comment oublier au moment où il la prendrait dans ses bras qu'elle s'était livrée aux caresses d'un malade? Tout était fini entre eux. Et pourtant son

âme débordait de pitié. L'erreur d'Ariane était une erreur de jugement. Son cœur n'avait pas péché. Elle était plus près de lui qu'elle n'avait jamais été, — cela à l'heure où il allait la quitter.

En proie à une émotion qu'il ne dominait pas, il la serra contre lui, la caressant, cherchant à calmer sa douleur. Il voulait lui parler; il ne trouvait que les mots : « Pauvre petite!... Mon cher cœur! » et ces deux amants pour la première fois pleurèrent dans les bras l'un de l'autre jusqu'à ce que, brisés de fatigue, le sommeil enfin, au petit jour, s'emparât d'eux.

§ XV. Plus avant

La nuit qui suivit la confession de sa maîtresse, Constantin, la lampe éteinte, reprit la conversation de la veille. Sur le ton d'indifférence le mieux joué, il lui dit :

— Lorsque tu as fait cet arrangement, l'an dernier, tu n'étais plus une jeune fille?

Elle eut un mouvement de révolte. Puis s'apaisant :

— Non, fit-elle à voix basse.

— Tu avais un amant à ce moment-là?

— Oui.

— Et cet amant était le premier?

Avec méchanceté, elle dit :

— Laisse-moi. Cela ne te regarde pas.

Mais Constantin, le cœur à vif, continua d'une voix froide :

— Tu sais bien que maintenant tu n'as rien à me cacher. Et je suis ainsi fait que je ne peux vivre aujourd'hui sans savoir toute la vérité. Dis-moi ceci encore. Ton amant d'alors n'était pas le premier?

— Non, fit Ariane, non.

Constantin ne sursauta pas. Pourtant chaque mot prononcé par Ariane entrait en lui comme un coup de couteau. Il comptait dans son esprit : « Voici quatre amants : le premier, inconnu ; le second qui était en possession au moment du drame ;

le troisième, un banquier; le quatrième, l'acteur du théâtre des Arts. Plus ceux que j'ignore et que je connaîtrai avant que je la quitte. Elle a dix-huit ans. Elle n'a pas perdu son temps. Elle a su gagner sa vie aussi. C'est une ravissante fille, mais c'est une fille... »

Cependant dans la nuit qui les enveloppait, le bras autour du torse souple d'Ariane, il continuait à causer avec elle, d'une voix blanche, sur un ton détaché. Il s'ingéniait à se torturer lui-même. Il semblait qu'il voulût mesurer ce qu'il pourrait supporter de souffrance. Ou bien il se comparait à un chirurgien qui, possédé du désir d'étudier un cas difficile, ferait sur lui-même à la pointe du bistouri une opération dangereuse.

— Je ne comprends pas très bien, disait-il. Il y a des choses obscures, intéressantes pourtant. Explique-les-moi, je te prie. Quand tu as été à la petite maison des faubourgs, as-tu rompu avec l'ami que tu avais alors? Ou as-tu jugé que tu avais le droit de retourner chez lui le jour même?

— Comment peux-tu demander une chose pareille? fit Ariane indignée... J'étais malade en sortant de la maison des faubourgs. Je suis rentrée chez ma tante. Je tremblais de fièvre... Olga Dimitrievna m'a couchée. Elle m'embrassait sans fin... Pacha m'apportait du thé. Elle pleurait sans sa-

voir pourquoi... Je t'en prie, ajouta-t-elle, ne m'interroge plus, il faut que j'oublie...

Noël arriva sans qu'Ariane quittât Moscou. Deux jours plus tard Constantin vit une dépêche ouverte sur le sac à main de la jeune fille. Machinalement, il la prit. Elle ne contenait que ces mots :

Quand arriverez-vous? Vous êtes en retard sur date convenue.

Ariane n'était pas là. Il froissa le télégramme et le jeta en boule dans la corbeille à papiers.

Noël! Oui, il était dans son contrat qu'elle passerait les vacances auprès de celui qu'elle appelait son banquier. Elle manquait à ses engagements. A l'idée qu'elle aurait pu le quitter pour se rendre à la petite maison des faubourgs, il grinçait des dents.

Il la voyait arriver, au crépuscule; la porte s'ouvrait aussitôt. Elle entrait, elle détachait de son bras le bracelet qu'il y avait mis. « Il est six heures », disait-elle (elle ne lui avait caché aucun détail de ces rendez-vous). Il étouffait de fureur et de dégoût... Et pourtant, puisqu'il allait rompre avec elle, pourquoi l'avait-il retenue à Moscou? Avait-il obéi à un mouvement de pitié devant la détresse de la jeune fille? Par quelle étrange faiblesse prolongeait-il encore de quelques jours leur liaison? N'avait-il pas assez souffert? Il se souvenait de l'élan irrésistible qui l'avait ramené

un soir à la baronne Korting. Que n'était-il resté auprès de cette femme charmante? Il était revenu à Ariane; ensemble ils étaient partis pour la Crimée. A New-York même, si loin d'elle, il avait tressailli de joie à l'idée que ses affaires le ramèneraient à Moscou. Puis tout un hiver de luttes cruelles, un corps à corps impitoyable...

Et maintenant la mesure était comble. Sa décision était prise. Il avait pu la garder quelques jours encore, mais il sentait nettement que depuis l'histoire connue de la petite maison des faubourgs, il ne pourrait plus vivre avec elle. Déjà il combinait dans son esprit un voyage à Pétersbourg. Il partirait seul et ne reviendrait pas... Un peu de patience encore, le temps nécessaire pour arranger ses affaires, quelques semaines peut-être? Qu'importe, il saurait attendre. Du reste que craignait-il désormais?

Ariane ne pouvait plus le faire souffrir.

§ XVI. Un souper

La veille de l'an, ils soupèrent ensemble, hors de Moscou, chez Jahr. Ariane but du champagne et s'égaya. Sur la scène, un chœur de tziganes chantait d'étranges mélodies sur un rythme heurté. Leurs voix nasillardes évoquaient un Orient poivré et fiévreux. A minuit, Ariane tendit son verre à Constantin et prit celui de son ami.

— Avec qui souperas-tu l'an prochain? dit-elle. Avec qui souperai-je?... Bah, buvons !

Elle vida le verre.

Ils restèrent longtemps dans la vaste salle, au milieu du bruit des convives, du fracas de l'orchestre. Ariane, indifférente à ce qui se passait autour d'elle, aux baisers échangés, aux bras glissés autour des tailles, racontait avec infiniment de grâce des histoires de sa merveilleuse enfance et comment elle avait fait la découverte du monde.

Constantin l'écoutait, penché vers elle. Et lorsqu'elle eut fini, il lui dit :

— J'aurais voulu te rencontrer alors. Je t'aurais enlevée. Pour moi de vieilles femmes très sages et des hommes sans danger mais pleins de science t'auraient élevée à l'écart. Ils t'auraient appris la danse, le

chant, la rhétorique, et les vers des poètes. Ils t'auraient fait macérer trois ans, comme Esther, dans les aromates; puis lorsque tu aurais été une adolescente accomplie ils t'auraient menée en cortège jusqu'à ma couche.

Elle haussa, inimitable, l'épaule gauche et dit :

— Crois-tu que tu m'aurais aimée autre que je ne suis? Tu m'aurais eue le premier, bel avantage! et tu m'aurais quittée bien vite!

Ils sortirent. La nuit était froide; il gelait fortement. Ils montèrent dans un traîneau et, abrités derrière l'énorme cocher à la touloupe rembourrée, prirent à grande allure la direction de Moscou. Ariane se serrait contre Constantin.

— Je crois que je suis un peu grise, dit-elle. L'an dernier, j'étais en province à ce même jour. Nous avons eu un souper et j'ai bu, comme aujourd'hui, trop de champagne. Mais tu n'étais pas là pour me surveiller...

Les poings de Constantin se crispèrent. Une fois encore, il se sentit possédé d'une maladive envie d'apprendre ce qu'Ariane avait à lui révéler. Il se pencha vers sa maîtresse et lui dit avec douceur :

— Le champagne excuse beaucoup de choses. Si ton histoire est amusante, raconte-la-moi.

— Non, je ne te dirai rien, répondit-elle.

Tu ne me comprends pas. Et tu es d'une affreuse sévérité envers moi.

Sans échanger un mot de plus, ils arrivèrent à l'hôtel. Constantin avait, de nouveau, les nerfs à vif.

Tandis qu'ils buvaient du thé, il prit Ariane sur ses genoux. Il commença à la déshabiller, la caressa, plaisantant et riant: Puis revenant à son idée fixe, il dit :

— Confesse-toi, petit monstre. Tu te racontes avec un art incomparable.

— Il y a des moments, dit la jeune fille, où je pense que je suis folle... La folie n'est pas ce qu'on raconte. Un fou est persuadé qu'il y a une logique exacte dans ce qu'il dit et ce qu'il fait. Nous ne connaissons pas les causes cachées qui le poussent. Nous ne voyons que les actes et les déclarons désordonnés; pourtant ils obéissent, eux aussi, à une logique intime, peut-être plus parfaite, autre en tous les cas, et que nous ne pouvons juger...

— Oh! la petite philosophe, fit Constantin en badinant. Mais il se sentait semblable à la victime qui attend le coup du sacrificateur.

— Il est certain, reprit Ariane sérieusement, que notre logique est fragile. Nous agissons à l'ordinaire d'une certaine façon. Nous nous croyons capables de ceci et pas de cela. Un verre de champagne de trop... et nous voici soudain transformés... Nous soupions, le soir du réveillon, entre jeunes

gens au restaurant de l'hôtel de Londres. Des tziganes comme ce soir, du vin, et puis cette atmosphère de chez nous que tu ne connais pas, et les conversations qui grisent plus que le vin. Il était déjà passé minuit... Entre dans la salle le beau docteur Vladimir Ivanovitch. Il vient à nous, s'assied près de moi et, en me regardant dans les yeux, boit à la nouvelle année qui, comme il disait, « lui apportera le bonheur ». Je compris ce à quoi il pensait et, poussée brusquement par une force secrète, je répondis: « A la nouvelle année! » A l'instant même où il avait parlé, j'avais senti que je céderais à une tentation que j'avais toujours repoussée, mais qui m'apparut alors irrésistible. Depuis deux ans, tante Varvara ne cessait d'exalter le docteur dans les longues conversations qu'elle avait avec moi. C'était un surhomme! Dans la liste des dix-huit amants qu'elle avait eus, il apparaissait unique. Les autres étaient les prophètes de ce nouveau Messie. Les louanges qu'elle chantait du beau docteur avaient fini par piquer ma curiosité. Je n'en étais pas amoureuse, mais je me demandais souvent quels mérites exceptionnels possédait Vladimir Ivanovitch. Il est peu sage d'éveiller la curiosité d'une femme, et ce diable la poussant, de quoi ne devient-elle pas capable? Je pensais à l'histoire de la boîte de Pandore... Le docteur, comme je te l'ai raconté, était folle-

ment épris de moi. S'il n'avait fait aucune attention à ma personne, peut-être aurais-je tâché de l'attirer. Non, le seul désir qui était en moi était de curiosité. Je discutais avec moi-même et me demandais pour quelles raisons je me refuserais à tenter une expérience avec Vladimir Ivanovitch. Que valait cet homme dont ma tante déclarait qu'il était extraordinaire? Quelle leçon ne prendrais-je pas de cet incomparable amant?... Je raisonnais ainsi, et pourtant je ne sais quoi me retenait. Ce n'était pas l'idée de faire de la peine à ma tante. Elle ignorerait cette aventure brève... C'est comme si je te trompais une fois, une seule fois. Tu ne le saurais pas, donc tu n'aurais pas à en souffrir... Mais il y avait quelque chose de répugnant à partager avec elle un amant... Enfin j'étais occupée fort agréablement ailleurs. Bref, je tenais le docteur à l'écart. Et voilà que, ce soir, au souper, lorsqu'il vida son verre de champagne, tout autre sentiment que celui de la curiosité fut aboli en moi. Je me dis aussitôt : « Etais-je absurde! Qu'est-ce que tout cela? Rien, en vérité, rien. N'ai-je pas le droit de faire ce que je veux et de connaître enfin ce secret admirable? » Note bien, je te prie, que je n'étais pas plus amoureuse que naguère. Je regardais Vladimir Ivanovitch comme je l'avais vu la veille. Seulement j'obéissais aux lois d'une logique nouvelle devant laquelle tout pliait.

Je fus désagréable avec lui pendant tout le reste du souper, et d'autant plus qu'il avait maintenant un air sûr de soi, irritant au plus haut point. Il écoutait mes insolences avec un demi-sourire. J'avais envie de le gifler... Bref, quand nous sortîmes, il m'enleva à mon cavalier et m'installa dans son traîneau. « Je vais à la chaussée, » dis-je. « Bien, allons à la chaussée », répéta-t-il au cocher. Et nous filâmes dans la nuit glacée, moi à demi couchée dans ses bras comme le veut la tradition. J'étais engourdie, j'étais absente de moi-même, et pourtant je conservais une extrême lucidité d'esprit. Je me regardais avec un intérêt prodigieux. Il me semblait que j'assistais à un spectacle. Lui ne parlait pas. Le seul mot qu'il prononça fut au cocher alors que nous avions fait déjà quelques verstes sur la chaussée: « A la maison, » dit-il. J'écoutai sans protester. Nous arrivâmes chez lui. Il a un petit appartement où il reçoit ses clients et qui est séparé de la maison. Nous entrâmes... Ah, comme il faisait chaud dans ce salon!... Je parlais et je m'étonnais du son de ma voix... Il y avait trop de lumière...

Ici, Ariane s'arrêta dans son récit. Il parut à Constantin qu'elle était très pâle.

— Mais tu me serres, j'ai peine à respirer, dit-elle en essayant de se dégager.

Il remarqua, en effet, que son bras étreignait la poitrine frêle d'Ariane à l'étouffer.

Il desserra son étreinte. Il y eut un silence :

— Et puis? dit-il.

— Et puis, dit-elle, il arriva ce qui devait arriver... et je compris seulement alors que Vladimir Ivanovitch était médiocre comme tous les autres — sauf toi, bien entendu, fit-elle avec un sourire ironique — et que ma tante...

A ce moment, Constantin la repoussa si brutalement qu'elle tomba sur le parquet et que sa tête alla frapper sur le pied de la table. Elle resta écroulée, petite masse informe que soulevaient rythmiquement des sanglots...

Constantin fit quelques pas hésitants, puis il pris sa pelisse et son bonnet de fourrure et sortit, claquant la porte sur ses talons.

Il ne rentra qu'à six heures du matin. Ariane était étendue sous un châle sur le divan. Elle dormait.

— Viens te coucher, dit-il d'une voix dure.

Elle fit mine de résister. Il la tira rudement par le bras. Soumise, elle gagna la chambre à coucher. Ils s'endormirent l'un près de l'autre sans se parler. Quelques centimètres à peine les séparaient. Il semblait qu'il y eût un abîme infranchissable entre eux.

§ XVII. Juvenilia

Les affaires de Constantin Michel le retinrent quelques semaines encore pendant lesquelles il continua à vivre avec Ariane. Il ne se sentait pas la force de rompre et de rester à Moscou. Il fallait au jour de la rupture inévitable quitter la ville et s'enfuir à Pétersbourg.

Connaissant le caractère de la jeune fille et le comble d'amour-propre où elle s'était élevée, il savait qu'il suffirait de formuler sa volonté d'en finir pour que tout aussitôt elle le quittât. Cette fille orgueilleuse serait capable, par pique, de prendre un amant le jour même de la rupture, de façon à rendre tout retour impossible. Elle n'écrirait pas, elle ne téléphonerait pas, elle ne le suivrait pas à Pétersbourg.

Tandis que la résolution de la quitter s'affermissait en lui, il vivait près d'elle dans la même intimité. Mais il la regardait comme quelqu'un auquel on a été étroitement attaché et que l'on va perdre. Au moment de rompre et alors que le sacrifice était déjà consommé dans son esprit, il lui parlait avec plus de douceur. Il ne s'emportait pas, il ne la rudoyait plus; il n'avait plus cette sécheresse glaciale dont il s'était servi comme d'une armure contre elle. Ils

avaient maintenant de longues conversations sans disputes. Ils évitaient l'un et l'autre les sujets dangereux, les questions irritantes, les mots dont il jaillit des étincelles.

Souvent il se faisait raconter les histoires de son enfance passionnée.

Un soir, comme à une remarque déplacée de sa part il lui disait en riant :

— Comme tu as été mal élevée, petite fille!

— C'est faux, répondit-elle, je n'ai pas été élevée du tout. Je te raconterai, si cela t'amuse, comment s'est passée mon enfance. Quand j'étais petite, nous avions un appartement pour l'hiver à Rome. Ma mère était belle, élégante, courtisée. Je vivais à l'écart avec ma gouvernante, une Française, Mlle Victoire. C'était une vieille fille d'une quarantaine d'années, pieuse, bonne, sans intelligence, soumise à tous mes caprices. Tout enfant, j'étais un petit phénomène, c'est-à-dire que j'avais une mémoire si souple qu'il me suffisait de lire une fois une chose pour la savoir par cœur. Et comme personne ne s'inquiétait de ce que je faisais, tu vois où cela pouvait mener. J'avais appris à lire presque seule à quatre ans. Je me souviens qu'un livre de chimie me tomba dans les mains. J'en appris la première page et, un jour, à table, comme il y avait plusieurs personnes à déjeuner, mon parrain me demanda ce que je

savais. Et moi de réciter ma page de chimie sans en sauter un mot. Je n'y comprenais rien, cela va sans dire; ils n'en savaient pas davantage... Les voilà stupides d'admiration. Des éloges, des compliments à n'en plus finir. Ma mère qui ne s'occupait pas de moi en était toute fière... Aussi, plus tard, quand il y avait du monde au salon, on m'y appelait. Mlle Victoire me mettait une robe blanche avec une belle ceinture, me frisait les cheveux, et je faisais mon entrée. Il me fallait dire des fables. Et les dames m'embrassaient; et les hommes m'interrogeaient. Rien ne m'était plus désagréable que les baisers de ces femmes poudrées. Quand elles me prenaient dans leurs bras, je disais : « Vite; pas sur les lèvres et ne me mouillez pas. » Alors tous ces sots de rire. Bientôt je trouvai humiliant d'être exhibée comme un chien savant. Je refusai net de paraître au salon. Grand scandale. Mon père vint me chercher. Ses prières, ses menaces furent vaines. Je m'accrochai à mon lit et, comme il essayait de me prendre, je fis retentir la maison de mes cris. On finit par me laisser vivre en paix avec Mlle Victoire. Nous faisions ensemble de grandes promenades et je l'emmenais dans les plus sales quartiers de Rome. La pauvre fille avait peur, me suppliait de rentrer, multipliait les signes de croix et m'entraînait dans la première église que nous rencontrions. Là, elle priait pour se remettre de

ses émotions, et allumait un cierge, cependant que je parcourais l'église, me divertissant dans les bas-côtés à sauter sur un pied, de dalle en dalle.

Plus tard, j'avais dix ou douze ans, ma mère se servait de moi. Elle avait très bien deviné que je n'avais que du mépris pour mon père et que, quand même il n'y avait aucune intimité entre elle et moi, je ne la trahirais jamais.

Pourquoi avais-je ces sentiments pour mon père? Je le voyais rarement, car il était toujours en voyage. Je me souviens que, toute petite déjà, j'avais senti qu'il ne m'aimait pas. Il avait une drôle de façon de me regarder. Il était très gentil, mais il me traitait comme une poupée. Quand il parlait de moi à ma mère, il disait toujours « Cette petite... Cette petite est très intelligente... Cette petite est curieuse », etc., etc... Il ne me grondait jamais, mais il était comme un étranger qui aurait vécu chez nous quelques mois par an. Il y eut une fois, entre ma mère et lui, une scène violente dont je fus le témoin. Il était arrivé de Pétersbourg à l'improviste. Que trouva-t-il à la maison qui lui déplut? Mystère, mais à table, sur un mot de ma mère il se fâcha et, pour je ne savais quelle raison, l'accabla de reproches. Elle répliqua sèchement. Alors il se leva, jeta sa serviette par terre et dit: « Je m'en vais et je ne reviendrai jamais. — Bon voyage, » répondit ma

mère. Il m'embrassa et sortit. A ce moment je ressentais du respect pour lui. Il me semblait qu'il s'était conduit comme un héros... Il partit le soir même pour Paris. Jamais je ne pensai tant à mon père. Il n'avait pas cédé. Il avait fait ce qu'il avait résolu. Je l'admirai pendant quinze jours... Puis soudainement, un matin, je le trouvai dans la chambre de ma mère assis sur le lit. Il était arrivé dans la nuit. Quand j'entrai, il me parut que je les dérangeais. Ils riaient très haut tous les deux et ma mère jouait avec un collier de perles qu'il lui avait apporté. De ce jour-là, je n'eus plus que du mépris pour lui...

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, je voulais te raconter comment ma mère m'employait à des choses très obscures et sur lesquelles elle ne me disait rien.

J'étais déjà grande fille. Nous étions à Cannes cet hiver-là et nous avions une villa à la Calitornie. J'allais à un cours en ville tous les matins. Mlle Victoire m'accompagnait. Mais je rentrais seule par le tramway, car je n'acceptais pas d'être toujours escortée de cette bonne Victoire... Maman — cela m'avait étonné — avait accepté cet arrangement. Elle me chargeait de petites commissions à faire pour elle. J'étais fière d'avoir gagné mon indépendance à douze ans. Un jour, ma mère me dit :

— Passe donc à la poste et demande s'il y a quelque chose à ce chiffre-là.

Elle me tendit un petit morceau de papier sur lequel je vis écrit : « X. B. 167 poste restante. » En sortant du cours, je fus à la poste et tendis mon billet au guichet. L'employé, un homme âgé, à lunettes, me regarda, haussa les épaules, murmura un : « C'est malheureux tout de même ! » atteignit dans un casier une liasse de lettres et, en prenant une, me la jeta avec mauvaise humeur. Je la rapportai à maman qui m'embrassa et me donna des chocolats. Le même manège se reproduisit à intervalles réguliers. Elle ne me dit jamais qu'il ne fallait pas parler de ces courses à la poste, mais je sentais bien qu'il y avait là un secret entre nous deux. Quand mon père était près d'elle lorsque je rentrais avec une lettre, je me gardais de la remettre. Un jour de printemps, j'étais à la poste et m'approchais du guichet, quand soudain mon père parut devant moi.

— Que fais-tu là ? dit-il, sur un ton caressant.

J'eus un instant d'émotion. Je devinai tout de suite qu'il m'avait guettée et qu'il soupçonnait mon manège. Mais au même instant je compris qu'il avait fait une faute de tactique. Eût-il attendu deux minutes de plus, j'étais prise. Je me dis : « Quelle sottise ! cela ne m'étonne pas de sa part, » et je lui répondis :

— Je viens acheter des timbres.

— Mais il y en a à la maison, fit-il d'une voix plus dure.

— Pour toi et pour maman, peut-être. Pour ma correspondance, j'achète mes timbres moi-même.

Il ne put rien tirer de moi. Je ne soufflai mot à maman de cet incident. Comment lui en aurais-je parlé? Il n'y avait aucune intimité entre nous, seulement une complicité.

Elle s'arrêta, but une gorgée de thé, alluma une cigarette.

Constantin restait silencieux et triste. Elle le regarda et dit :

— Veux-tu encore un trait pour comprendre quels étaient les rapports entre ma mère et moi?... Nous étions à Rome, un an avant sa mort, j'avais à peine treize ans. Je parlais et j'écrivais l'italien aussi bien que le russe. Ma mère, un jour, vint dans ma chambre. Elle paraissait embarrassée. Elle me tendit une lettre écrite par elle en italien.

— Ecoute, petite, me dit-elle. Voici une lettre que je te demande de corriger. Nous écrivons un roman en italien avec un ami, un roman par lettres. Mais je ne suis pas aussi forte que toi. Il faut que tu m'aides, oh! pour les fautes de grammaire seulement.

Elle partit et je lus la lettre. C'était une folle prosopopée d'amour, où l'héroïne rappelait l'ivresse des rendez-vous anciens et

suppliait d'en accorder un encore... Elle était criblée de fautes. Je la corrigeai et la rendis à ma mère le soir, sans un mot. Elle me dit merci, et parla d'autres choses. Tu penses que je ne fus pas dupe de sa fable... Je me souvins d'un officier de marine qu'on avait eu souvent chez nous et qui avait disparu... Voilà comment j'ai été élevée, monsieur le critique. Osez maintenant me faire des observations...

Constantin soupira et ne dit rien.

§ XVIII. L'Arbat

Au cours de la crise qu'il traversait, lorsqu'il était inquiet et tourmenté, Constantin se rendait souvent chez son amie Natacha. Il quittait l'atmosphère orageuse de l'hôtel National et se réfugiait dans un monde nouveau où tout était douceur, calme, bonté. Il semblait ne pouvoir vivre sans avoir à côté de lui la tristesse souriante de son amie. Auprès d'elle, la rupture prochaine avec sa maîtresse, rupture dont il redoutait le déchirement, lui apparaissait plus facile.

Il dîna chez elle à plusieurs reprises et ne le cacha pas à Ariane. Depuis qu'il était décidé à rompre, il avait avec Ariane un ton différent, parlait d'une façon plus détachée et ne faisait aucun mystère de ses entrevues fréquentes avec la jeune femme. Ariane l'écoutait avec indifférence.

— Je profiterai de ma liberté, disait-elle, pour aller au théâtre des Arts avec un ami.

Dans les soirs de l'Arbat, assis à côté de Natacha sur le divan, ils causaient tandis que sur la table, à côté d'eux, le samovar murmurait doucement. Souvent Natacha restait silencieuse. Elle observait Constantin Michel. Parfois il arrivait chez elle la figure ravagée, nerveux, fatigué, cynique

dans ses propos. D'autres fois il était souriant, aimable, maître de soi... Elle devinait qu'un drame se passait en lui auquel elle restait étrangère. Ils ne parlaient jamais d'Ariane. Par un pacte tacite, elle n'apparaissait pas entre eux. Mais elle continuait à vivre dans leurs pensées.

Au cours de ces heures tranquilles, Constantin prenait parfois son amie dans ses bras et posait ses lèvres sur son épaule. Elle ne se défendait pas; elle s'abandonnait à ces caresses dangereuses. Ils prolongeaient ainsi à plaisir une situation équivoque où les hésitations de Constantin et la timidité de la jeune femme trouvaient également leur compte.

Aussi la surprise de Constantin fut grande lorsqu'un soir Natacha lui posa une question directe :

— Aimez-vous Ariane Nicolaevna?

C'était peu de jours après le souper chez Jahr et le récit de la visite de la jeune fille chez le docteur Vladimir Ivanovitch. Constantin en était encore bouleversé.

A la question qui lui était posée, il sursauta. Il semblait que la voix qui venait de parler fût l'écho de sa propre conscience. Il réfléchit un instant, puis, prenant un parti, il dit avec netteté.

— Non, je ne l'aime pas... J'ai vécu avec elle, je lui suis attaché, car c'est une fille merveilleusement douée, étincelante et passionnée. Mais pour de certaines raisons que

je ne puis vous expliquer, car je ne suis pas sûr de les comprendre moi-même, elle s'est appliquée, avec une implacable volonté et un art infernal, à empêcher l'amour de naître entre nous. Peut-être m'aime-t-elle. Elle préférerait mourir que de le laisser même entrevoir... J'aurais pu l'aimer; elle ne l'a pas voulu. Aussi ai-je pris le parti de la quitter. Notre séparation est prochaine; c'est pourquoi je ne puis vous en parler. Elle recommencera une vie d'aventures et d'expériences que je ne puis qualifier de romanesques, car il n'y a jamais eu un cœur plus froid, une tête plus raisonnable dans sa folie, servis par des sens plus ardents... Et je serai libre, fit-il en se penchant vers Natacha... Chère amie, ne m'en demandez pas plus aujourd'hui. Je vais partir pour Pétersbourg. A mon retour, permettez-moi de m'inviter à dîner chez vous.

§ XIX. L'ÉCOLIÈRE

Lorsqu'il sortit de chez Natacha, il était de bonne heure. Il fit à pied le trajet de l'Arbat à l'hôtel. La conversation qu'il avait eue l'avait affermi dans sa résolution de hâter la rupture avec Ariane. A formuler à haute voix les pensées qui ne cessaient de hanter son esprit, il avait compris qu'il fallait en finir au plus vite. Il remâchait ses griefs contre Ariane. Comment continuer à vivre avec une fille méchante, cynique, qui prenait son plaisir à le torturer, à lui faire sentir son néant et pour qui il n'était, au demeurant, qu'un numéro dans une série déjà longue? Et dans cette besogne haïssable, artiste inouïe par le raffinement de sa cruauté, par l'art avec lequel elle décochait ses traits venimeux. Tout en marchant, il se montait peu à peu, en arrivait à détester Ariane dont il se composait le plus noir portrait.

L'appartement était éclairé. Dans les trois premières pièces, personne. Il ne trouva Ariane que dans la salle de bain et s'arrêta stupéfait, tant l'aspect qu'elle présentait différait de l'image qu'il s'en était formé en chemin.

Elle avait revêtu un sarrau lâche d'écolière, descendant à mi-jambe. Ses cheveux dénoués descendaient jusque sur les reins.

Elle semblait avoir les quatorze ans d'une fillette grandie et précoce, aux yeux vifs, à la bouche déjà formée pour les baisers.

Elle se jeta à son cou et y resta pendue comme un enfant.

— Que tu es en retard! dit-elle. Viens voir, j'ai développé les photographies que nous avons faites l'autre semaine. Regarde, tu es beau comme le jour; tu es le Grand Prince, l'unique... Moi, horrible comme à l'ordinaire, chiffonnée, à ne pas y toucher. Seul le cliché qui me représente étendue sur le canapé est à peu près réussi.

Elle lui tendit un cliché qui la montrait dans la pose de la *Maja* de Goya, vêtue de pyjamas légers de soie. La veste était ouverte sur la poitrine nue et un sein saillait, rond, parfaitement modelé.

Constantin s'appuya contre la porte, tant le contraste était brusque entre l'Ariane qui avait fait la route de l'Arbat à l'hôtel et la gamine expansive qui lui sautait au cou. Il regarda le cliché, puis la jeune fille et, avec gaîté, lui dit :

— Je t'aime en écolière plus qu'en photographie. Tu as l'air, il est vrai, d'un mauvais sujet, mais on a l'idée qu'on peut t'appliquer encore des punitions appropriées.

— Essaie, essaie un peu pour voir, cria-t-elle. Personne n'a jamais osé me toucher.

Elle se sauva jusqu'au salon. Il la suivit.

— Tu sais, fit-elle, je n'ai pas dîné. Je meurs de faim. Commande à souper. Je te

raconterai des histoires du temps où j'étais écolière.

Un peu plus tard, comme ils achevaient de manger, elle lui dit des souvenirs de sa vie au gymnase.

— Nous avions un prêtre qui nous enseignait l'histoire sainte. C'était un homme charmant entre quarante et cinquante ans, avec une grande barbe poivre et sel, et un œil bleu gai, si gai... Toutes nous l'aimions et il nous aimait aussi. Je m'amusais à lui poser des questions difficiles. J'avais quatorze ans alors et je fis un grand scandale dans la classe un jour où il nous racontait l'histoire d'Adam et d'Eve. Je lui dis : « *Batiouchka,* expliquez-moi, je vous prie, quelque chose que je ne comprends pas... Au commencement du monde, il n'y avait qu'Adam et Eve n'est-ce pas? et personne d'autre... — Mais non, mon enfant. — Et leurs fils furent Caïn et Abel, je sais. Mais alors, à eux quatre, comment eurent-ils des enfants? Est-ce qu'à cette époque les fils pouvaient se marier avec leur mère, comme sous les Pharaons les filles avec leur père? » Voilà toute la classe qui se met à rire et le *batiouchka,* nous voyant ainsi, se laissa gagner par la contagion et, au lieu de me répondre, rit avec nous. Il n'y avait que la surveillante qui ne riait pas. Elle alla chercher madame la Directrice... J'avais un air si innocent qu'on ne put me punir, mais dorénavant on nous interdit

de poser des questions à la leçon d'histoire sainte. « Les mystères, dit la Directrice d'un air grave, sont les mystères et ne peuvent être expliqués. »

Ce bon *batiouchka* ne m'en voulut pas. Nous devînmes de grands amis. Il m'attendait souvent dans un corridor, me faisait une petite caresse sur la joue, ou me prenait par le bras. Moi, j'étais coquette avec lui; je lui coulais des yeux en dessous. Un jour que nous avions un bal au gymnase, je le rencontrai dans un couloir. « Eh bien, Kousnetzova, me dit-il, vous allez danser ce soir... — Venez, *batiouchka,* répondis-je, et j'ouvrirai le bal avec vous. — Je ne peux pas, mon enfant, soupira-t-il, nous n'allons pas au bal. — Alors, vous ne savez pas danser. Voulez-vous que je vous donne une leçon? » Et je lui tendis la main. « J'ai su, dit-il, j'ai su, mais j'ai oublié. (Il avait pris ma main et passait son bras autour de ma taille.) Et puis cette maudite robe! — Bah! elle n'est pas plus longue que la mienne. » — Et je commençai à fredonner *Troïka.* Et voilà *batiouchka* qui se met à tourner légèrement, et moi dans ses bras. Comme il pliait sur les genoux, sa robe balayait le parquet et soulevait la poussière... On entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait: il s'arrêta brusquement... « Quelle folie !... », dit-il, et il s'enfuit tout riant... Ah, le charmant homme! Il m'aimait vraiment celui-là... Les

ennuis sont venus. Il avait une fille d'un an plus âgée que moi. C'était une grande dégingandée dont la figure ressemblait à celle de la Discorde. Mais elle était admirablement faite et se montrait à peine habillée. Elle avait des amants comme un homme a des maîtresses et, dans les soupers, elle buvait trop. Elle s'amouracha, imagine-toi, d'un vieil acteur et quand il quitta la ville elle partit avec lui. Tout le monde en parla et la position de *batiouchka* devint difficile... Mais la directrice du gymnase, Mme Znamenskaia, le défendit et le garda... Je crois qu'il s'est mis à boire depuis ce malheur...

Ils passèrent une soirée charmante. Ariane animait devant lui les scènes de la vie au gymnase. Il connaissait déjà la plupart des protagonistes autour desquels bruissait la foule des comparses. Il s'étonnait de l'art prodigieux avec lequel Ariane suscitait devant lui les compagnes de sa jeunesse. C'était tout un monde juvénile qui s'agitait autour de lui sous la baguette de cette fée, qui emplissait la chambre, dont les ombres flotteraient encore quelques instants après que la parole de la magicienne se serait tue, puis s'évanouiraient et rentreraient dans la nuit d'où elle les avait évoquées.

Constantin disait à Ariane :

— La ville que je connais le mieux en Russie est celle où je n'ai jamais été et où tu as vécu ton adolescence.

§ XX. L'ESPRIT DE PERDITION

MAIS à d'autres jours, il semblait qu'un démon se fût emparé de la jeune fille. Elle ne faisait pas de scènes à la façon ordinaire des femmes. Elle n'élevait pas la voix. Elle n'adressait jamais un reproche à Constantin. Mais c'était l'art le plus subtil par manière de sous-entendus ou d'allusions vagues, de prétéritions, de silences, de réticences, de laisser deviner ce dont elle affectait de ne pas parler ouvertement. Elle ouvrait ainsi des jours inattendus sur sa vie antérieure et sur les expériences où l'avaient entraînée sa curiosité et « l'ardeur de son tempérament », — c'était l'expression qu'elle employait pour faire comprendre à Constantin que, si l'on avait des sens, ils avaient le droit de se développer à leur aise comme l'intelligence chez les êtres qui ont un cerveau, comme la sentimentalité chez les jeunes filles anémiques. Souvent elle s'amusait à discuter de la façon la plus cynique les rapports sexuels. La liberté en amour était un de ses thèmes favoris.

— On voit bien, disait-elle, que ce sont les hommes qui ont créé le monde à leur goût et pour leur avantage. Ils ont imposé les morales qui convenaient à eux

seuls et, à force de tyrannie et d'art, ont formé une opinion universelle par laquelle, quoi que nous fassions, nous restons esclaves. Je ne suis pas féministe au sens moderne du mot. Porter la question féminine sur le terrain politique me paraît une grande sottise. Le bel avantage lorsque nous nommerons des députés à la Douma! Je pense que nous aurons nos droits réels lorsque seront détruits les préjugés qui nous ligotent plus étroitement que les lois écrites. J'y ai pensé souvent. Et je vais te dire où je vois la vraie injustice dans cette question...

— Comprends-moi bien..., interrompit Constantin.

— Ne te moque pas de moi! Tu vas voir où je vais... Don Juan est un héros éternel parmi les hommes parce qu'il a eu mille et trois femmes. Il s'en vante, il en tire sa gloire et son prestige. Mais une femme qui aurait mille et trois amants, comment serait-elle jugée? Elle passerait pour la dernière des filles. On n'aurait que mépris pour elle. Si elle n'est pas une professionnelle, sa famille la fera enfermer dans une maison de santé, comme hystérique... Eh bien, cette injustice-là est l'injustice suprême contre laquelle je veux me battre. Tant que subsistera ce préjugé, nous ne serons pas vos égales. Si nous prenons un amant, il faut le faire en cachette. Les hommes parlent librement des femmes qu'ils ont

eues. Et nous sommes condamnées à nous taire! Pourquoi? Ne sommes-nous pas libres comme vous? N'avons-nous pas le droit de prendre, comme vous, notre plaisir où nous le trouvons? Les hommes ont intérêt à avoir beaucoup de maîtresses et à ce que leurs maîtresses leur soient fidèles. Alors ils ont vanté les séducteurs par l'art, la poésie, la littérature, et attaché un masque d'infamie à la femme qui a beaucoup d'amants. Voilà où nous devons porter le combat. Il faut faire triompher la morale de la femme. Et j'y travaille...

Constantin regardait la jeune fille qui s'était animée en parlant. Il sentait l'inquiétude le gagner: l'orage commençait à gronder. Il eut l'imprudence de contredire Ariane en lançant cette phrase :

— Il s'agit de savoir ce que l'on veut. Veux-tu être aimée de tes amants? Si oui, je te conseille de ne pas parler à chacun d'eux du plaisir que tu as trouvé dans les bras de ses prédécesseurs.

— Pourquoi donc? fit Ariane agressive.

— Parce que, petite fille, tu les dégoûteras et qu'ils te quitteront.

— Et si je veux être aimée par-dessus tout, et malgré cela? Tu me connais, je crois, et tu sais que, comme toi, je n'aime pas les choses faciles, et que, comme toi, je ne crains pas le danger. Eh bien, je ne veux pas devoir mon succès au mensonge. Tromper les hommes, leur persuader qu'on

n'a jamais aimé avant eux, qu'ils cueillent sur nos lèvres le premier soupir de bonheur... Quelle honte! Est-ce que vous vous croyez obligés d'user de telles supercheries? M'as-tu fait de telles déclarations quand tu m'as connue? Alors pourquoi m'y abaisserais-je? Je veux être aimée d'une telle manière que l'on accepte tout de moi et que l'on me prenne comme je suis, avec mon passé... Et si l'on n'en veut pas, eh bien! qu'on s'en aille! Et je n'aurai pas un regret pour celui qui me quittera...

Elle lança cette phrase sur un ton de défi, regardant Constantin en face, attendant sa réponse. Il resta un instant silencieux, puis d'une voix indifférente, il dit :

— Il y a beaucoup de sophisme dans ce que tu me racontes. Et j'ai horreur des sophismes. Je ne spécule pas sur ce qui se passera dans trois mille ans. Je suis de mon temps et je vis avec mes contemporaines. Si une d'entre elles ne sait pas me rendre heureux, je la quitte pour une autre. C'est plus facile que de changer le cours du monde...

Ariane avait pâli. Ses sourcils se fronçaient.

— L'homme n'est fort que parce que nous sommes faibles. Si nous montrions notre force, les rôles changeraient... Tu ne m'as pas quittée, toi, et pourtant...

— Ariane, je t'en prie, dit Constantin, laissons ce sujet.

— Non, jeta Ariane, parlons ouvertement une fois pour toutes. Il y a quelque chose d'affreux et d'inexpliqué qui pèse entre nous; il faut voir clair, et tant pis pour les conséquences! J'ai toujours essayé de dire la vérité, et toujours tu m'as arrêtée. Aujourd'hui, nous irons jusquau bout, arrive ce qui arrive!

Constantin s'était levé. Il se dressa devant Ariane qui le regardait avec haine...

— Eh bien, fit Constantin, je te défie de me dire combien tu as eu d'amants?

La jeune fille hésita un instant, puis la passion l'emporta et elle dit :

— Tu veux le savoir. Ecoute; aujourd'hui je ne reculerai pas. Le premier qui m'a eue m'a prise à seize ans. Je ne l'aimais pas, mais je voulais savoir ce qu'était l'amour dont on nous rabat les oreilles. Je l'ai chassé le lendemain, je ne pouvais plus le voir... Le second, j'ai cru l'aimer: je me trompais. C'était un sot qui pleurait à mes genoux. Le troisième, tu le connais; la petite maison des faubourgs. Avant mon départ pour Moscou, je me suis consolée dans les bras d'un étudiant qui m'adorait... A Moscou, j'ai connu l'acteur du théâtre des Arts. Au jour de l'an, je te l'ai raconté, l'amant de ma tante m'a conduite chez lui... Dans le train qui me ramenait, un officier qui m'aimait depuis deux ans a eu l'habileté de se glisser dans mon wagon et a su me gagner pour quelques heures. Je ne l'ai jamais

revu. Et puis je t'ai rencontré, toi huitième... Ton règne a été plus long à lui seul que celui de tous les autres réunis. Admire ta force et complais-toi dans l'admiration de toi-même... A présent tu sais tout. Si nous continuons à vivre ensemble, tu n'auras plus rien à apprendre. Décide.

Il y eut un long silence. Constantin alluma une cigarette, but une gorgée de thé, fit quelques pas et d'une voix froide, polie, ennuyée, dit :

— Je sens bien qu'il faut que je m'excuse de t'avoir accaparée si longtemps. Mais je n'arrêterai pas davantage le cours de ta destinée. Je partirai après-demain pour Pétersbourg. J'y passerai une semaine. Je pense que ce délai te suffira pour trouver parmi tes amis du vendredi le neuvième amant qui préparera la venue du dixième.

Tout en parlant, il s'était approché du timbre électrique sur lequel il avait appuyé le doigt.

— Pourquoi sonnes-tu? fit Ariane.

— Tu vas le savoir, répondit-il.

Un garçon entrait.

— Faites préparer un lit sur le divan, ici, dit-il.

Ariane passa dans la chambre à coucher. Une heure plus tard, il la traversa pour aller dans la salle de bain. Ariane était couchée, le visage contre le mur. Comme il revenait et qu'il allait gagner le salon, elle l'arrêta :

— Constantin, dit-elle...

— Que veux-tu?

Elle tourna vers lui une pauvre petite figure baignée de larmes et, lui tendant les bras, dit :

— Pardonne-moi, je n'aurais pas dû parler... Je ne sais ce qui m'a poussée... Je ne pouvais plus...

Il s'approcha d'elle.

— Comment t'en vouloir? Tu m'as donné beaucoup... et je ne l'oublierai pas. Moi-même que suis-je? Ai-je tort? As-tu raison?... Nous avons été heureux ensemble, tout de même... Et maintenant, c'est fini. Adieu, petite fille...

Il la prit dans ses bras et la baisa sur le front.

Elle s'approcha de lui et, le couvrant de baisers, murmura :

— Reste.

Il s'arracha d'elle et, la baisant encore une fois, dit :

— Non, non, pardonne-moi... Je ne puis pas...

Et il s'enfuit.

§ XXI. Le secret

Au lendemain de cette scène, ils se réveillèrent brisés de fatigue, comme s'ils sortaient d'un violent accès de fièvre. Ariane était pâle, silencieuse. Elle allait sans bruit à travers l'appartement. Elle se coiffait au moment où Constantin était prêt à sortir. Il avait déjà la main sur le bouton de la porte.

— Tu ne me dis pas adieu? fit-elle.

Il s'approcha de la jeune fille et machinalement posa les lèvres sur son front.

— Tu déjeunes avec moi? demanda-t-elle.

— Non, j'ai des affaires.

— Mais tu dînes?

— Je suis invité...

— C'est impossible, fit-elle. C'est notre dernier soir...

Des larmes lui montaient aux yeux, qu'elle n'essayait pas de cacher.

— Soit, dit-il avec indifférence, où veux-tu dîner?

— Ici, je suis trop laide aujourd'hui. Tu m'as fait pleurer. Je n'ai pas l'habitude...

Il sortit.

Dans l'après-midi, passant sur le pont des Maréchaux, il aperçut Ariane Nicolaevna en compagnie d'un étudiant en méde-

cine. Il eut un mouvement qu'il ne put réprimer. — « Mon successeur, » pensa-t-il. Il le regarda avec attention. C'était un jeune homme à la figure fine et rasée, aux cheveux blonds, aux traits asymétriques, l'air intelligent. Il parlait avec animation. « Il durera huit jours, » se dit Constantin. Ariane était en beauté, les joues pâles rosées par le froid vif, les yeux brillants, avec dans toute sa démarche ce quelque chose de désinvolte qui n'était qu'à elle et d'où se dégageait une sensation de vie intense. Elle ne vit pas Constantin qui, immobile sur le trottoir, la suivit longtemps des yeux. Quand le couple eut disparu dans la foule au coin de Niglinny Proiesd, il haussa les épaules et murmura :

— Allons.

Il fut à un rendez-vous d'affaires et n'eut pas une minute de libre dans l'après-midi. Pourtant il trouva le temps de téléphoner à Natacha. Il causa avec son amie assez longuement, lui annonça son départ pour Pétersbourg et son retour prochain. — « Préparez-moi à dîner, dit-il, il faut que ce soit un grand jour. Je penserai à vous sur les bords de la Neva. Ne m'oubliez pas. » Le soir, il regagna à pied l'hôtel. Il était fatigué et redoutait ces dernières heures avec Ariane. Il faudrait se battre encore et il se sentait sans force. Il ouvrit la porte de l'appartement avec l'appréhension d'un dompteur qui entre dans la cage où l'attend

une jeune panthère indomptée et frémissante.

Ariane Nicolaevna avait revêtu pour le dîner une toilette de haut goût. Elle avait mis des pyjamas de soie bleu vif, que serrait à la taille une large ceinture cerise. La veste souple était largement entr'ouverte sur la poitrine nue. Les cheveux dénoués étaient attachés à la hauteur de la nuque par un ruban bleu comme le pyjama et de là tombaient librement jusqu'à la chute des reins. Elle avait piqué dans les cheveux près de l'oreille une rose rouge sang et chaussé des souliers de bal à hauts talons. Elle était d'humeur joyeuse. Il ne s'était rien passé la veille; il n'arriverait rien demain. C'était un jour d'entre les jours.

— Est-ce que je te plais ainsi? fit-elle en s'avançant vers lui d'une façon cavalière et en s'inclinant profondément.

Constantin la regarda avec surprise. C'était une nouvelle Ariane qu'il avait devant lui, un adolescent inquiétant et espiègle, un page douteux qui semblait sorti d'une comédie de Shakespeare et dont les lèvres arquées allaient lancer une grêle de mots étincelants. Il fut ravi à l'idée que ce déguisement donnerait un ton imprévu à leur dernière soirée et répondit :

— Tu es charmante. Je commande du caviar et du champagne.

Ariane joua son rôle à merveille. Elle fut éblouissante d'esprit et de gaîté. A un moment, elle se pencha vers Constantin et lui demanda :

— Dis, je te prie, Grand Prince, plus tard, quand tu auras oublié combien je suis méchante et que tu reviendras ici, tu m'inviteras à souper, n'est-ce pas? Oh! rien qu'à souper. Vois-tu, tu rencontreras encore beaucoup de femmes. Elles auront mille qualités que je n'ai pas; elles seront bonnes, soumises, tendres, fidèles — au fond, je suis fidèle puisque je ne t'ai pas trompé — plus belles que moi peut-être. Mais écoute bien ce que je vais te dire: Auprès d'elles tu t'ennuieras, et tu penseras à la « petite horreur » qui t'a fait enrager presque une année à Moscou. Et puis, dit-elle en se penchant vers lui et parlant presque à son oreille, crois-tu que tu oublieras ma jeunesse ardente... Est-ce facile à retrouver?

— Tu as raison, dit Constantin, je ne pourrai t'oublier, car en toi il y a un mélange poivré d'exquis et de détestable après qui tout le reste doit paraître sans saveur.

— Il faut pourtant nous séparer, continua la jeune fille. Il serait vraiment trop ridicule que des êtres comme toi et moi, qui sommes faits pour courir mille aventures, vécussent comme des gens mariés. Mais écoute, j'aurai un grand secret à te confier avant que nous nous quittions, quelque chose que je ne peux dire qu'à toi seul au

monde et que tu ne répéteras jamais, car j'en mourrais de honte. Jure-le-moi.

— Je jure tout ce que tu veux, dit Constantin qui au moment de la perdre se sentait repris par un désir passionné de pénétrer un peu plus avant dans le cœur fermé de la jeune fille.

— Eh bien, je te le dirai demain, continua-t-elle, demain sur le quai de la gare quand les trois coups sonneront, au moment où le train partira, où il n'y aura plus moyen de revenir en arrière... Et si je n'ai pas le courage à la dernière minute de te faire cet aveu, je te l'écrirai... Je te le promets.

En vain Constantin essaya-t-il de faire parler Ariane sur l'heure. Il ne put rien en tirer que la promesse solennelle qu'il connaîtrait enfin un secret qu'elle brûlait de lui dire depuis longtemps.

En soi-même, il s'ingénia à deviner ce que la jeune fille allait lui révéler. Connaissant Ariane, la dureté adamantine de son amour-propre, il découvrit bientôt une piste qui le mena à la vérité. Cette jeune fille orgueilleuse l'aimait, mais elle serait morte plutôt que de le laisser voir. Elle l'aimait, elle l'avait toujours aimé, c'était là le secret qu'elle ne pouvait livrer qu'à l'heure même où ils se quitteraient...

La certitude qu'il touchait à ce moment l'emplit d'une joie sombre. « Ah! pensait-il, j'ai remporté la victoire. Elle s'est battue

le sourire sur les lèvres. Mais elle se reconnaît vaincue. Cette fille indomptable a trouvé son maître... Et pourtant tout est fini entre nous. Elle a rendu l'amour impossible »... A ce moment-là, Constantin la détestait...

Ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

§ XXII. Un jour gris de février

Le lendemain matin, c'était un jour gris de février, ils se réveillèrent tard. Constantin se leva le premier. Comme il était habillé — il était onze heures passé — Ariane se décida à sortir du lit.

Elle s'assit sur une chaise, le dos tourné à Constantin qui était dans le fond de la chambre et contemplait la charmante et frêle silhouette de sa maîtresse en chemise, se détachant sur la fenêtre par laquelle entrait une pâle clarté jaunâtre.

Et, tout à coup, sans regarder son amant, tout occupée qu'elle était à examiner un bas de soie à l'extrémité duquel elle découvrait un trou, elle dit d'une voix nonchalante, comme si elle lui demandait de sonner pour la femme de chambre :

— A quoi te sert-il donc d'être intelligent et supérieur aux autres? Ignores-tu vraiment que tu m'as eue vierge et que pas un homme ne m'a touchée?

Ces mots tombèrent dans le silence de la chambre. Il parut à Constantin que son cœur s'arrêtait de battre, que la pièce soudain s'illuminait, devenait immense... Il crut s'évanouir. A la seconde même où la jeune fille parlait, il avait compris qu'il te-

nait enfin la vérité. Le souvenir de la première nuit traversa comme un coup de foudre sa mémoire; il entendit une voix humble, enfantine, qui disait : — « Je ne me bats pas »; il se souvint de la résistance rencontrée; il revit les taches de sang sur la blancheur des draps. Elles formaient comme un petit bouquet de baies rouges... Mais il n'avait aucun besoin de ce témoignage matériel. Une vérité plus haute imposait son évidence et chassait le doute comme la lumière la nuit.

Accablé par la violence des sensations qui l'assaillaient, il chancela. Il ne pouvait ni parler, ni regarder Ariane en face. Comment supporter le feu de ses yeux? Entendre sa voix était au-dessus de ses forces. Il lui fallait la solitude, le plein air, une longue marche. Avec effort, il se redressa, fit quelques pas, traversa la chambre, gagna la porte et sortit...

§ XXIII. Divagations

Il erra longtemps, sans but, à travers la ville. Il ne pensait à rien. Il allait lentement, les mains dans les poches de sa fourrure, s'intéressant aux mille spectacles de la rue. A la Sadovaia, il resta plusieurs minutes à regarder un gros cheval de charroi qui était tombé sur la neige glissante et essayait vainement de se relever.

Le vent piquait la figure de Constantin. Il reprit sa course.

Par moments, il revoyait Ariane, mince et dévêtue, devant la fenêtre. Il répétait machinalement les mots qu'elle avait prononcés d'une voix morte. Maintenant pas plus que tout à l'heure, il ne mettait en question la vérité de ce qu'elle avait dit. On ne discute pas l'évidence. Mais elle était comme le buisson de feu en lequel Dieu apparut à Moïse. Elle l'éblouissait et le brûlait. Il ne pouvait en supporter ni l'éclat ni la chaleur. Pour l'instant, il fermait les yeux et fuyait éperdu comme un oiseau de nuit surpris par le soleil de midi.

Il entra au Kremlin, pénétra dans la cathédrale Ouspenski, regarda avec plaisir les icones. Sur la figure d'une des vierges de style byzantin, il reconnut les longs sour-

cils noirs et arqués d'Ariane. Elle était là encore. Une odeur d'encens flottait entre les murs couverts de mosaïques. Il étouffait. Il sortit.

Sur la terrasse qui domine la Moskova, près du monument d'Alexandre II, il commença soudain à se parler à lui-même avec volubilité.

— Ah! disait-il avec une joie sauvage, comme je te connais maintenant, petite fille pâle et souveraine! Je sais aujourd'hui quelle ivresse de domination te menait des salles du gymnase Znamenski aux chambres de l'hôtel de Londres et jusqu'à la maison des faubourgs. Ton regard dont j'ai connu la force a vu fléchir devant lui le désir des hommes. Mais par quel miracle t'es-tu vaincue toi-même et as-tu surmonté cette soif de caresses que tu n'as apaisée que dans mes bras? Et pourtant tu as vécu dans une ville ardente du sud. Autour de toi, les couples se lient et se délient. Tante Varvara chante à tes oreilles les louanges de son amant. Tu restes pure, petite Ariane qui n'as été qu'à moi. Triomphe de l'orgueil qui te sauve et te garde pour mes baisers!... Puis un jour vient, et nous voici en face l'un de l'autre!

Un vol de corbeaux criards passant juste au-dessus de sa tête l'arracha un instant à ses réflexions. Il suivit leurs évolutions au ras des toits blancs de la ville. Leur bande discordante tournoya, puis disparut der-

rière les palais et les couvents. Il reprit son soliloque.

— A la minute où elle me rencontre, elle se sent perdue. La terre qu'elle foulait en conquérante tremble sous ses pas. Cette fille hautaine et méprisante voit qu'elle va tomber dans les bras d'un homme rencontré la veille, qui ne l'aime pas, qui la prend comme un jouet, qui lui demande avec cynisme quelques heures de sa vie pour passer agréablement les soirées de son exil à Moscou... Ah! je n'ai laissé place à aucune illusion! J'ai parlé sans détours et sans hypocrisie. Rien de plus cynique que le marché que je lui propose... Pourtant elle ne songe pas à résister. Elle a rencontré le destin. Mais comme elle se déteste à cette heure, comme elle se débat contre elle-même!... Elle est vaincue; elle se rend... A ce moment suprême, elle comprend soudain qu'elle a encore le choix de s'humilier, ou devant moi, ou devant elle-même. Elle n'hésite pas. Elle prend le chemin le plus rude, mais celui au sortir duquel elle pourra vivre sans honte à ses propres yeux... Et voilà, ce passant aura dans les bras une fille facile, légère, qui va d'homme en homme, à son plaisir. Elle consent à ce que je la traite comme une passagère à qui l'on donne l'hospitalité un soir pour la renvoyer le lendemain... Oui, mais à ce prix elle se sauve. Elle se garde une arrière-chambre où elle se retrouve intacte... Qu'importe le

reste? Qu'importe son amant et l'opinion qu'il aura d'elle?... Elle ment, et, chose merveilleuse, à l'instant où elle a pris son parti, elle sait me tromper avec tant d'art que les faits matériels les plus évidents ne peuvent me dessiller les yeux. Par la force de son génie, elle crée en moi une certitude que rien ne peut entamer... Et pourtant, elle a, pauvre enfant, une seconde de défaillance. Elle ne reste pas maîtresse de sa voix au moment où je la torture et m'efforce de pénétrer en elle. Elle balbutie comme une petite fille effrayée qu'elle est alors : « Mais je ne me bats pas! » Et je n'ai pas soupçonné le drame effrayant qui se jouait en elle. J'étais aveugle et j'étais sourd. Aujourd'hui seulement, je vois clair; maintenant, j'entends ton appel, Ariane!...

Il gesticulait en parlant sur la terrasse balayée par un vent froid. Les rares passants s'arrêtaient, le regardaient, puis continuaient leur chemin. Il se calma soudain et tira sa montre. On l'attendait à son bureau. « Qu'on m'attende! » pensa-t-il. Et il reprit sa marche errante.

D'un ciel fuligineux tombaient quelques flocons de neige glacés que le vent emportait en tourbillons.

Il ne cessait de penser au mensonge d'Ariane. En un éclair, elle en avait conçu la nécessité et, du coup, s'était élevée à une hauteur qui donnait le vertige. Il éprouvait à la voir juchée si haut l'angoisse qu'on a

à suivre des yeux un acrobate qui, au cintre du cirque, tente un exercice où il peut perdre la vie.

Mais le prodige était d'avoir eu l'héroïsme de jouer ce rôle de casse-cou pendant presque un an de vie quotidienne. Dans une intimité de chaque instant, elle avait su perpétrer ce mensonge et le nourrir au cours changeant des jours et des nuits. Mieux elle l'aimait, mieux elle se cachait de lui, trouvant dans son orgueil la force de soutenir contre elle-même un impossible combat. Elle voyait l'effet funeste de sa tactique sur son amant. Il la rudoyait; il la faisait pleurer. Et peut-être ne pouvait-il arriver à l'aimer à cause de l'image haïssable d'elle-même qu'elle imprimait en lui. Elle avait supporté cette pensée; elle avait subi ces humiliations. Mais dans l'angoisse et dans les larmes, en secret elle triomphait. Plus il l'abaissait et plus elle grandissait.

Et cependant, dans l'ardeur de la lutte elle se dévorait elle-même. Elle aimait. On ne fait pas sa place à l'amour. Une fois né, il envahit l'être entier. Il avait sauté à la gorge de l'orgueil et s'efforçait de le terrasser. Chaque épisode d'une lutte longue de dix mois était écrit avec du sang, car des défaites qu'elle subissait dans son combat contre elle-même, elle se vengeait sur Constantin. Il notait une progression dramatique dont il pouvait retracer les phases ré-

centes. C'était l'histoire de la petite maison des faubourgs, histoire intolérable par le louche qu'elle enfermait; puis celle plus haïssable encore de l'heure passée dans les bras du docteur, amant de Varvara Petrovna, et enfin, enfin, la liste complète de ceux qui, une nuit, une semaine ou un mois, l'avaient possédée... Maintenant, c'est tout. Elle est à bout de forces; l'orgueil surhumain qui l'a soutenue est écrasé. Elle ne peut mentir davantage... Un sentiment plus puissant l'emporte. Elle n'est plus qu'amour. Alors la confession simple, nue, sans un geste, sans un accent, mille fois plus poignante par le ton uni sur lequel elle est faite, de la vérité.

Constantin restait éperdu devant ce duel inconcevable. Il jugeait de l'héroïsme de cette petite fille à l'incommensurable grandeur de l'amour qui l'avait amenée, le matin même, à se livrer à lui.

Tout à coup, une saute brusque d'idées le dérouta. Il se surprit à crier des mots qui vibrèrent dans l'air glacé.

— Et pourtant si j'avais su, si j'avais su! Ariane qu'as-tu fait?

Il jeta ces mots si haut que le son de sa voix l'effraya. Il se tut, accablé par le flot nouveau de pensées qui montaient en lui... Il imaginait Ariane sincère dès le premier jour. Avec quelle douceur il l'aurait traitée! Comme il aurait fait avec patience le siège de ce cœur orgueilleux et de ce corps

scellé! Quelle tendresse serait née entre eux. Il l'aurait prise enfin, mais comme il se serait donné! Et voilà que de par la volonté implacable d'Ariane, il avait été contraint à se défendre contre elle. Il avait lutté avec une sorte de rage pour ne pas aimer, pour ne pas s'attacher.

— Ah! fit-il sourdement, pourquoi m'as-tu trompé?... Comment revenir en arrière? Trop tard, trop tard, répéta-t-il avec désespoir... On ne ressuscite pas ce qui n'a jamais existé!

Il s'arrêta, étouffé par l'amertume qui était en lui. Et soudain, il se demanda pourquoi il ne courait pas à Ariane. Elle était là, non loin de lui, à l'attendre dans une chambre d'hôtel.

Une douleur inexprimable lui poignait le cœur. Il sentait, sans en chercher les raisons, qu'il lui était impossible de revoir sa maîtresse. De quels yeux la regarder? Que lui dire? Sur quel ton lui parler?

Aux sentiments passionnés et contradictoires qui luttaient en lui se mêlait une sourde et intense fureur contre la jeune fille. Et maintenant qu'il voyait Ariane dans sa réalité, il la détestait. Par quel raffinement de méchanceté avait-elle eu la force de le torturer si longuement? Elle y avait goûté une joie satanique. Cruelle et insensible, elle s'était acharnée à sa vengeance... Un comble d'amour et de haine, un amalgame sublime où l'honneur et le mensonge,

la loyauté et la ruse se mêlaient étrangement. Quel dégoût et quelle magnificence!... Mais il est à bout de force... Un an de supplices quotidiens l'a épuisé. Quelle joie ressent-il maintenant à savoir qu'il l'a eue vierge? Il n'est plus que souffrance. Il la revoit telle qu'elle a toujours été envers lui. Les blessures anciennes saignent encore... Il n'a qu'une pensée : fuir, être seul enfin, oublier cet enfer. Oui, partir pour Pétrograd le soir même... Mais il faut passer à l'hôtel prendre ses valises... Il arrivera au dernier moment... Peut-être, lasse de l'attendre sera-t-elle sortie?... Alors laisser un mot, un mot pour dire qu'il part et que, sans doute il reviendra... Mais il ne reviendra jamais...

Il regarda autour de lui.

Il était devant la petite maison de l'Arbat où habitait Natacha. — « Ce n'est pas le hasard qui m'a conduit ici, » pensa-t-il.

A la minute où il pénétrait chez son amie, il savait ce qu'il allait lui dire. Il venait rompre avec elle. Du fait qu'il quittait Ariane, il renonçait à Natacha. Il le voyait dans son esprit comme un axiome qu'on pose et qu'on ne démontre pas. — Une heure plus tard, il sortait de la maison. Et derrière lui son amie pleurait sur le divan où il l'avait laissée.

Un changement brusque s'était fait en lui. Il était calme; il songeait à son voyage, à ses affaires. Il se rendit à son bureau. Là

il pensa qu'il fallait savoir ce que devenait Ariane, qu'il causerait avec elle par téléphone. Elle ne pouvait plus ni le faire souffrir, ni le rendre heureux. Pour la première fois depuis un an il se sentait un homme libre. Pourtant au moment de sonner, il recula... Pourquoi, au fait, ne pas la voir avant son départ? Pourquoi ne pas dîner avec elle, simplement, comme avec quelqu'un qu'on a connu jadis et qui vous est devenu indifférent?

Il appela un chasseur et lui donna un message verbal à transmettre.

— Tu diras exactement — note bien mes paroles — « Constantin Michel vous salue, Ariane Nicolaevna, et vous prie de dîner avec lui à huit heures. Il prend le train de dix heures. »

Lorsque le chasseur revint, Constantin l'interrogea avec brusquerie :

— Que faisait Ariane Nicolaevna?... Qu'a-t-elle répondu?...

— Ariane Nicolaevna était en train de téléphoner. Elle riait en parlant... Elle s'est arrêtée, m'a écouté et a répondu simplement : « Bien », puis a continué sa conversation.

Une heure plus tard, Constantin arrivait à l'hôtel. Dès avant d'entrer il savait qu'il ne ressentirait aucune émotion à revoir Ariane. Il la salua sur un ton naturel, mais il ne l'embrassa pas. Il ne fit aucun effort ni pour causer, ni pour se taire. Il était

glacé jusqu'au fond de l'être et insensible. La jeune fille n'était ni gaie, ni triste, ni sentimentale, ni cynique. Elle l'aida à préparer ses papiers et ses effets. A table, ils parlèrent sur un ton uni de choses sans importance. Elle ne lui demanda pas quand il reviendrait. La question de l'appartement à l'hôtel ne fut pas abordée. Après dîner, comme il fermait ses valises, elle lui donna pour le voyage des sandwiches qu'elle avait préparées elle-même et enveloppées dans un papier blanc noué d'un ruban bleu.

Lorsque le moment de partir fut venu, elle s'habilla pour l'accompagner à la gare.

Elle l'installa dans son coupé, détacha une rose de son corsage et la mit dans un verre. Puis ils descendirent sur le quai en attendant le signal du départ.

Constantin avait passé son bras sous celui de la jeune fille. Il ne parlait pas. Il était extrêmement las et ne pensait à rien. Ariane, par instants et comme à la dérobée, le regardait. Habituée à lire dans les traits de son ami, elle avait compris à sa pâleur, aux rides creusées sous ses yeux, qu'il traversait une crise terrible. Mais quoi, n'aurait-il pas un mot pour elle? La laisserait-il ainsi seule dans la nuit? Partait-il pour ne plus revenir? Elle se taisait, n'osant poser une question. Les minutes passaient; l'angoisse emplissait son cœur. La tension entre les deux amants atteignait à son com-

ble. Il semblait que rien ne pourrait rompre le silence dans lequel ils s'ensevelissaient et que la séparation allait rendre éternel.

Les trois coups de la cloche sonnèrent auxquels le sifflet de la locomotive répondit. Constantin embrassa la jeune fille sans prononcer une parole. Maintenant il était debout sur la première marche de l'escalier du wagon. Le train, avec peine, s'ébranlait. Ariane luttait pour ne pas s'évanouir. Elle leva les yeux vers son amant. Il les vit se remplir de larmes... Soudain, s'accrochant d'une main à la barre d'appui, il se pencha, enlaça la jeune fille fortement d'un seul bras, la souleva, l'amena jusqu'à lui, l'emporta dans le coupé dont il ferma la porte et s'abattit avec elle sur la banquette.

— Que fais-tu? balbutia-t-elle. Tu es fou!

— Tais-toi! dit-il... Je t'en prie!... Tais-toi!...

Il la dévorait de baisers silencieux.

Arkhangel, octobre 1918.
Paris, mars 1919.

PREMIERE PARTIE

I. — De l'hôtel de Londres au gymnase Znamenski 9
II. — Tante Varvara 25
III. — La lettre 37
IV. — Le fiancé 46
V. — Le jardin Alexandre 56
VI. — Jours troublés 68

DEUXIEME PARTIE

I. — Boris Godounof 81
II. — Un souper 87
III. — Banale soirée 94
IV. — Surgit amari aliquid 99
V. — La baronne Korting 112
VI. — Mouvement imprévu 119
VII. — Crimée 127
VIII. — Séparation 138
IX. — Le bel été 143
X. — Reprise 150
XI. — La vie à deux..... 154
XII. — Semper eadem 160
XIII. — L'amie 168
XIV. — La petite maison des faubourgs.. 176
XV. — Plus avant 183
XVI. — Un souper 187
XVII. — Juvenilia 194
XVIII. — L'Arbat 202
XIX. — L'écolière 205
XX. — L'esprit de perdition 210
XXI. — Le secret 217
XXII. — Un jour gris de février..... 223
XXIII. — Divagations 225

JVSTIFICATION DV TIRAGE :

On acheva pour la troisième fois de réimprimer ce livre le 6 février 1921 sur les presses de l'imprimerie Crété à Corbeil (S.-et-O.)